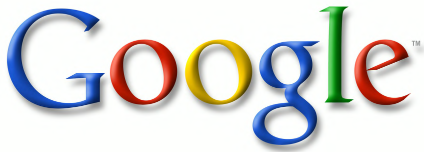
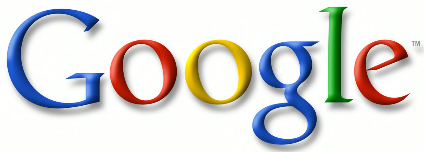





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



20 d 12

HISTOIRE
DE LA CONQUÊTE
DE CONSTANTINOPLE

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DE CONSTANTINOPLE

PAR

GEOFFROI DE VILLE-HARDOUIN

AVEC LA CONTINUATION DE

HENRI DE VALENCIENNES

TEXTE RAPPROCHÉ DU FRANÇAIS MODERNE
ET MIS A LA PORTÉE DE TOUS

PAR

M. NATALIS DE WAILLY
Membre de l'Institut
Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1870

PRÉFACE

Près de cent ans avant Joinville, un rude chevalier, né comme lui en Champagne, comme lui aussi plus habitué à manier l'épée que la plume, se hasardait à écrire en vieux français un récit historique qui devait immortaliser son nom. Il n'avait assurément sous les yeux aucun modèle qu'il pût imiter, aucun essai qui pût lui donner l'idée d'une telle entreprise. C'est par circonstance et comme par hasard que Geoffroi de Ville-Hardouin se sentit appelé, ainsi que Joinville, à devenir l'historien des grands événements auxquels il avait pris part. Avant de bien dire, ils avaient l'un et l'autre commencé par bien faire : voilà pourquoi leurs coups d'essai furent des coups de maître ; là est la source de leur inspiration et de la vie qui anime leurs récits. Bien des livres vieillissent et meurent du vivant de leurs auteurs ; ceux-là ont traversé des siècles en conservant sous

la rude écorce de leur vieux langage un fonds inépuisable de jeunesse et d'originalité.

Si la réputation de Ville-Hardouin égale celle de Joinville, sa personne nous est moins connue. Sur la foi de Du Cange, le plus illustre de ses éditeurs, on s'est accordé pendant longtemps à lui donner pour père un seigneur du nom de Guillaume, qui figure dans les chartes du comte Henri le Libéral, de 1163 à 1179, avec le titre de maréchal de Champagne. Guillaume était mort vers 1180, et l'on savait que l'existence du fils illustre qu'on lui attribuait se termina de 1212 à 1218. Du père au fils l'intervalle était convenable, et le titre de maréchal, qu'ils avaient porté successivement, ne pouvait être (on le croyait du moins) qu'un fief héréditaire. Mais de nos jours, le savant historien des comtes de Champagne, M. d'Arbois de Jubainville, a démontré que ce Guillaume, surnommé le Roi, fut la tige d'une autre famille, de celle des le Brebant de Provins, et probablement l'aïeul du Milon le Brebant dont Ville-Hardouin parle en plus d'un passage de son histoire. Notre grand historien n'a donc pas de généalogie; heureusement pour lui, il est de ceux qui peuvent s'en passer.

Il naquit vraisemblablement dans le château dont quelques vestiges subsistent encore au petit village de Ville-Hardouin, dans l'arrondissement de Troyes; mais on ignore en quelle année. M. d'Arbois de

Jubainville a rencontré son nom pour la première fois dans deux chartes de Marie, comtesse de Champagne, datées de l'an 1185. On en peut conclure qu'il avait dès lors atteint l'âge de la majorité, et que par conséquent il était né au plus tard en 1164. Un autre motif obligerait à reporter de plusieurs années en arrière la date de sa naissance, si l'on était certain que, suivant l'opinion généralement reçue, il fût l'aîné de ses frères. En effet, au nombre des seigneurs champenois qui se croisèrent en 1199, il y avait un autre Geoffroi de Ville-Hardouin, déjà majeur, et que l'historien appelle son neveu. Alors même que le père de ce neveu n'aurait pas eu plus de vingt-deux ans quand son fils vint au monde, il aurait dû naître au plus tard en 1156. L'année 1155 serait donc la date la plus récente qu'on pût assigner à la naissance de l'historien, en admettant qu'il fût l'aîné de la famille.

A côté de cette supposition, j'en signalerai une autre que suggère un texte encore inédit dont je dois la communication à M. Auguste Longnon, éditeur du Livre des vassaux du comté de Champagne. Depuis la publication de son ouvrage, ce jeune savant a découvert une liste des vassaux de la châtellenie de Troyes, dressée vers 1172, et sur laquelle figure un Geoffroi de Ville-Hardouin. Si ce personnage était notre historien, on serait autorisé à placer sa naissance aux environs de l'an 1150. Cette date est la

limite extrême qu'aucun de ses biographes n'a été tenté de franchir; et la raison en est facile à concevoir. Quiconque lira la suite de ses récits, et le verra tour à tour chargé de missions lointaines ou prenant une part active à tous les combats, sera naturellement amené à croire qu'il était encore dans la force de l'âge, et capable de supporter les fatigues de la guerre. D'un autre côté, la confiance qu'il inspirait à ses compagnons d'armes, son influence dans les conseils, son habileté comme négociateur, montrent assez qu'il devait être en pleine maturité, en sorte que c'est se maintenir dans la vraisemblance que de placer la naissance de Geoffroi de Ville-Hardouin entre les années 1150 et 1155.

Après avoir exposé ce qui est possible ou probable, j'en reviens à ce qui est certain et incontestable. Je rappelle que Geoffroi de Ville-Hardouin, en admettant qu'il ne fût pas l'aîné de sa famille, et qu'il ne faille pas le reconnaître dans le vassal inscrit en 1172 sur la liste de la châtellenie de Troyes, était du moins majeur en 1185, et âgé de trente-cinq ans quand il se croisa, en 1199, au tournoi d'Ecry-sur-Aisne. Il n'était donc pas de ceux qui avaient pu céder sans réflexion à la voix d'un prédicateur éloquent. Arrivés à cet âge, les hommes d'un cœur ferme et d'un esprit éclairé ne font rien à la légère, et n'obéissent pas à la foi sans consulter la raison. On comprend mal l'histoire en géné-

ral et les croisades en particulier, quand on se figure des générations entières agissant à l'aveugle et se plaçant comme en dehors du sens commun. Sans doute ce n'étaient pas les calculs d'une politique réfléchie qui conseillaient et préparaient ces lointaines expéditions ; mais l'instinct secret de la civilisation ne s'accordait-il pas avec la foi religieuse pour armer contre les musulmans les forces réunies de l'Europe chrétienne ? Aujourd'hui que la victoire a couronné les longs efforts de la chrétienté, et que le souvenir de nos pères survit encore en Orient pour éclairer le nom français d'un reflet de gloire et de courage, nous serions mal venus à calomnier la mémoire de ceux qui nous ont légué un si bel héritage.

Puisque, par un consentement tacite et de l'aveu de tous, la France devait marcher au premier rang dans les croisades et y représenter l'Europe chrétienne, il était bien naturel aussi qu'elle fournît des historiens pour en perpétuer le souvenir. Mais par un concours de circonstances tout à fait imprévues, il n'était pas réservé au plus ancien de tous de voir la Terre sainte, vers laquelle il croyait marcher quand il quitta la France en 1202. Ces croisés, qui s'étaient enrôlés pour conquérir Jérusalem, apprirent tout à coup qu'on les appelait à Constantinople pour renverser un tyran, et rendre à son souverain légitime le grand empire de Romanie. C'est là ce que

Geoffroi de Ville-Hardouin appelle avec raison une des plus grandes merveilles et une des plus grandes aventures qu'on eût jamais ouïes. C'est là aussi ce qui donne à son livre un intérêt tout particulier. Tandis que nous avons pour les croisades en Terre sainte un grand nombre de récits, il est presque le seul qui ait raconté en détail l'histoire de la conquête de Constantinople. Cette histoire conservera toute son importance alors même qu'on la pourra comparer avec le récit contemporain de Robert de Clari en Amiénois, dont M. le comte Riant prépare la publication. Le chroniqueur picard a connu les incidents et les anecdotes de la guerre, il a combattu dans les rangs des pauvres chevaliers, il a été le témoin de leurs exploits et l'écho fidèle de leurs plaintes. Ville-Hardouin, qui hantait les chefs de l'expédition, qui était leur confident et leur agent, qui a toujours eu sa place dans leurs conseils, a connu les secrets de leur politique et raconté la véritable histoire de cette croisade aventureuse.

Il est un autre chroniqueur moins original que Robert de Clari, et qui a mérité pourtant d'être associé à Geoffroi de Ville-Hardouin, depuis que dom Brial en a fait connaître, il y a près de cinquante ans, le nom et les récits. Henri de Valenciennes, si l'on en croyait son premier éditeur, ne serait pas contemporain de celui dont il a continué l'histoire. Et pourtant, comment ne pas ajouter foi à sa parole

quand il affirme avoir vu tous les faits de ses propres yeux, avoir su tous les conseils des hauts hommes et des barons ? Loin d'adopter les doutes de dom Brial, M. Buchon s'est demandé si Henri de Valenciennes ne serait pas l'empereur Henri de Constantinople, qui aurait entrepris de raconter ses propres exploits. Sans s'arrêter plus que lui à cette supposition peu vraisemblable, il faut du moins l'approuver quand il accorde toute confiance aux faits contenus dans cette chronique. M. Paulin Paris n'hésite pas non plus à en garantir la parfaite authenticité ; seulement, pour en expliquer la forme romanesque, il ne serait pas éloigné d'admettre qu'elle dut être d'abord écrite en vers, et faire partie de quelque chanson de geste. Je n'ose pas aller jusque-là, et je me contente d'y reconnaître, avec le savant académicien, les longs discours et les minutieuses descriptions qui retardent trop souvent la marche de ces vieux poèmes. Mais de tels défauts ne sauraient autoriser à contester l'exactitude et la sincérité de Henri de Valenciennes ; ils doivent seulement faire apprécier davantage la noble simplicité qui règne dans l'histoire de Ville-Hardouin.

Puisse-t-il en subsister quelque chose dans la demi-traduction que j'offre aujourd'hui aux lecteurs bienveillants qui ont accueilli celle de Joinville ! De telles tentatives ont pour excuse le désir de propager des livres excellents, mais trop peu lus, et qui

seraient depuis longtemps populaires si tous ceux qu'ils doivent intéresser les avaient pu comprendre. Je ne promets pas de vous rendre ici le Ville-Hardouin véritable, mais un calque assez fidèle pour que sa grande figure n'y soit pas méconnaissable.

La difficulté de ce travail est telle qu'on doit s'attendre à y trouver bien des imperfections ; mais on s'étonnera peut-être qu'ayant entrepris de rapprocher ce vieux langage du français moderne, j'aie respecté la forme ancienne d'un grand nombre de noms de lieux. Deux motifs principaux m'ont engagé à le faire. La plupart de ces noms de lieux sont restés trop peu usités pour que les organes populaires aient pris la peine de les dénaturer et de les assimiler à des mots français : je ne pouvais donc pas leur trouver dans notre langue un équivalent qui les fît mieux comprendre. J'aurais pu en chercher tantôt en grec, tantôt en turc, puisque la scène de ce récit historique se passe dans la Thrace, la Thessalie, le Péloponèse, la Bithynie, la Mysie, ou si on le préfère dans la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie. Mais de tels rapprochements ne seraient pas toujours exempts d'erreur ; car les noms grecs étaient déjà bien altérés du temps de Ville-Hardouin, et les noms turcs n'existaient pas encore. Comme il y avait un égal inconvénient à remonter jusqu'à l'antiquité ou à descendre jus-

qu'aux temps modernes, il a paru préférable de s'en tenir à la langue même de l'auteur.

Mais il fallait expliquer cette langue, et j'ai transporté ces explications dans une table sommaire où les noms employés par Ville-Hardouin se trouvent accompagnés le plus souvent d'une traduction qui en détermine le sens véritable, et qui permet de les rechercher dans les cartes et les dictionnaires géographiques. Pour résoudre ces difficultés, j'ai profité à la fois des excellents travaux de Du Cange et des indications d'un jeune savant français, M. Albert Dumont, qui vient d'accomplir un voyage scientifique en Thrace, et d'y recueillir des observations propres à éclairer les récits de Ville-Hardouin comme ceux des historiens de l'antiquité classique. La même table contient aussi un petit nombre de noms de personnes sur lesquelles il fallait offrir au lecteur de courts renseignements biographiques. Sans viser à tout expliquer, je devais au moins faire en sorte que le récit, dans son ensemble, ne présentât pas d'obscurité[1]. Pour peu que j'y aie réussi, Ville-Hardouin fera le reste, et si j'ai pu le faire comprendre il saura bien se faire admirer.

[1] C'est par le même motif que j'ai pris le parti 1° de partager le récit en chapitres et les chapitres en paragraphes; 2° de répéter entre parenthèses, sous une forme plus claire, les dates du texte original.

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE CONSTANTINOPLE

I. Foulque de Neuilli prêche la croisade.

1. Sachez que mil cent quatre-vingt-dix-sept ans après l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au temps d'Innocent[1] pape de Rome, et de Philippe roi de France, et de Richard roi d'Angleterre, il y eut un saint homme en France qui avait nom Foulque de Neuilli (ce Neuilli est entre Lagni-sur-Marne et Paris) ; et il était prêtre, et tenait la paroisse du village. Et ce Foulque que je vous dis commença à parler de Dieu par l'Ile-de-France et par les autres pays d'alentour ; et sachez que Notre-Seigneur fit maint beau miracle pour lui.

2. Sachez que la renommée de ce saint homme alla tant qu'elle vint au pape de Rome, Innocent ; et le pape envoya en France, et manda au prud'homme qu'il prêchât la croix par son auto-

[1] Innocent III, élu en janvier 1198 (nouveau style); mais suivant l'usage du temps l'année 1197 durait jusqu'à Pâques.

rité. Et après il y envoya un sien cardinal, maître Pierre de Capoue, qui était croisé, et manda par lui l'indulgence telle que je vous dirai. Tous ceux qui se croiseraient et feraient le service de Dieu un an dans l'armée, seraient quittes de tous les péchés qu'ils avaient faits, dont ils seraient confessés. Parce que cette indulgence fut si grande, les cœurs des gens s'en émurent beaucoup; et beaucoup se croisèrent parce que l'indulgence était si grande.

II. De ceux qui se croisèrent.

3. En l'autre an après que ce prud'homme Foulque parla ainsi de Dieu, il y eut un tournoi en Champagne à un château qui avait nom Ecri [1]; et par la grâce de Dieu, il advint que Thibaut, comte de Champagne et de Brie, prit la croix, et le comte Louis de Blois et de Chartres aussi; et ce fut à l'entrée des Avents (28 nov. 1199). Or, sachez que ce comte Thibaut était jeune homme, et n'avait pas plus de vingt-deux ans; et le comte Louis n'avait pas plus de vingt-sept ans. Ces deux comtes étaient neveux du roi de France et ses cousins germains, et neveux du roi d'Angleterre d'autre part.

4. Avec ces deux comtes se croisèrent deux très-hauts barons de France, Simon de Montfort et Renaud de Montmirail. Bien grande fut la renommée par les pays, quand ces deux hauts hommes se croisèrent.

[1] Ce nom est remplacé par celui d'Asfeld.

5. En la terre du comte Thibaut de Champagne se croisa Garnier, l'évêque de Troyes, le comte Gautier de Brienne, Geoffroi de Joinville, qui était sénéchal de la terre, Robert son frère, Gautier de Vignory, Gautier de Montbéliart, Eustache de Conflans, Gui du Plessis son frère, Henri d'Arzillières, Oger de Saint-Chéron, Villain de Neuilli, Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, Geoffroi son neveu, Guillaume de Nully, Gautier de Fuligny, Evrard de Montigny, Manassès de l'Isle, Macaire de Sainte-Menehould, Milon le Brebant, Guy de Chappes, Clerembaud son neveu, Renaud de Dampierre, Jean Fuisnons, et maintes autres bonnes gens dont le livre ne fait pas mention.

6. Avec le comte Louis se croisa Gervais du Chatel, Hervée son fils, Jean de Virsin, Olivier de Rochefort, Henri de Montreuil, Payen d'Orléans, Pierre de Bracieux, Hugues son frère, Guillaume de Sains, Jean de Friaize, Gautier de Gaudonville, Hugues de Cormeray, Geoffroi son frère, Hervée de Beauvoir, Robert de Frouville, Pierre son frère, Orri de l'Isle, Robert du Quartier, et maints autres dont le livre ne fait pas mention.

7. En l'Ile-de-France se croisa Nevelon l'évêque de Soissons, Mathieu de Montmorency, Gui le châtelain de Coucy son neveu, Robert de Ronsoi, Ferri d'Yerres, Jean son frère, Gautier de Saint-Denis, Henri son frère, Guillaume d'Aunoi, Robert Mauvoisin, Dreux de Cressonsacq, Bernard de Moreuil, Euguerran de Boves, Robert son frère, et maints autres prud'hommes dont le livre ici se tait.

8. A l'entrée du carême suivant, le jour qu'on prend les cendres (23 février 1200), se croisa le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut à Bruges, et la comtesse Marie sa femme, qui était sœur du comte Thibaut de Champagne. Après se croisa Henri son frère, Thierri son neveu qui fut fils du comte Philippe de Flandre, Guillaume l'avoué de Béthune, Conon son frère, Jean de Nêle châtelain de Bruges, Renier de Trit, Renier son fils, Mathieu de Walincourt, Jacques d'Avesnes, Baudouin de Beauvoir, Hugues de Beaumetz, Girard de Mancicourt, Eudes de Ham, Guillaume de Gommegnies, Dreux de Beaurain, Roger de Marck, Eustache de Saubruic, François de Colemi, Gautier de Bousies, Renier de Mons, Gautier des Tombes, Bernard de Somergem, et maints autres prud'hommes plus nombreux dont le livre ne parle pas.

9. Après se croisa le comte Hugues de Saint-Paul. Avec lui se croisa Pierre d'Amiens son neveu, Eustache de Canteleu, Nicolas de Mailly, Anseau de Cayeux, Gui de Houdain, Gautier de Nêle, Pierre son frère, et maints autres que nous ne connaissons pas.

10. Aussitôt après se croisa le comte Geoffroi du Perche, Etienne son frère, Rotrou de Montfort, Ives de la Jaille, Aimeri de Villeroi, Geoffroi de Beaumont, et maints autres dont je ne sais pas les noms.

III. Les croisés envoient six messagers à Venise.

11. Après, les barons tinrent un parlement à Soissons pour savoir quand ils voudraient partir, et de

quel côté ils voudraient tourner. Cette fois ils ne purent tomber d'accord, parce qu'il leur sembla qu'ils n'avaient pas encore assez de gens croisés. En toute cette année (1200), il ne se passa pas deux mois qu'ils ne s'assemblassent en parlement à Compiègne; là furent tous les comtes et les barons qui étaient croisés. Il y eut maint conseil pris et donné; mais la fin du conseil fut telle qu'ils enverraient des messagers, les meilleurs qu'ils pourraient trouver, et leur donneraient plein pouvoir de faire toutes choses, autant et comme les seigneurs.

12. De ces messagers, Thibaut le comte de Champagne et de Brie en envoya deux; Baudouin le comte de Flandre et de Hainaut, deux; et Louis le comte de Blois et de Chartres, deux. Les messagers du comte Thibaut furent Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, et Milon le Brebant; les messagers du comte Baudouin furent Conon de Béthune et Alard Maquereau; et les messagers du comte Louis furent Jean de Friaise et Gautier de Gaudonville.

13. Sur eux six ils mirent leur affaire entièrement, en telle manière qu'ils leur bailleraient bonnes chartes avec sceaux pendants, comme quoi ils tiendraient fermement toutes les conventions que les six feraient par tous les ports de mer, en quelque lieu qu'ils allassent.

14. Ainsi partirent les six messagers comme vous avez ouï; et ils tinrent conseil entre eux, et le parti à quoi ils s'arrêtèrent en commun fut qu'en Venise ils croyaient trouver plus grande quantité de vais-

seaux qu'à nul autre port; et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils y vinrent la première semaine de carême (février 1201).

IV. Arrivée des messagers ; leur demande.

15. Le doge de Venise qui avait nom Henri Dandolo, et était très-sage et très-preux, les honora beaucoup, lui et les autres gens ; et il les vit très-volontiers. Et quand les messagers baillèrent les lettres de leurs seigneurs, il s'étonna bien pour quelle affaire ils étaient venus en la terre. Les lettres étaient de créance, et les comtes disaient qu'on les crût autant qu'eux en personne, et qu'ils tiendraient pour fait ce que les six messagers feraient.

16. Et le doge leur répond : « Seigneurs, j'ai vu vos lettres; nous avons bien reconnu que vos seigneurs sont les plus hauts hommes qui soient sans couronne; et ils nous mandent que nous croyions ce que vous nous direz, et qu'ils tiendront fermement ce que vous ferez. Or donc, dites ce qu'il vous plaira. »

17. Et les messagers répondirent : « Sire, nous voulons que vous ayez votre conseil, et devant votre conseil nous vous dirons ce que nos seigneurs vous mandent, demain s'il vous plaît. » — Et le doge leur répond qu'il leur demandait répit à quatre jours ; et qu'alors il aurait assemblé son conseil, et qu'ils pourraient dire ce qu'ils requéraient.

18. Ils attendirent jusqu'au quatrième jour qu'il leur avait fixé; ils entrèrent au palais qui était bien

riche et beau, et trouvèrent le doge et son conseil en une chambre, et dirent leur message en cette manière : « Sire, nous sommes venus à toi de la part des hauts barons de France qui ont pris le signe de la croix pour venger la honte de Jésus-Christ et reconquérir Jérusalem, si Dieu le veut souffrir. Et parce qu'ils savent que nulles gens n'ont aussi grant pouvoir de les aider que vous et vos gens, ils vous prient que pour Dieu vous ayez pitié de la Terre d'outre-mer et de la honte de Jésus-Christ, et que vous vouliez travailler à ce qu'ils puissent avoir navires de transport et de guerre. »

19. « En quelle manière? fait le doge. — En toutes les manières, font les messagers, que vous leur saurez proposer ou conseiller, pourvu qu'ils le puissent faire ou supporter. — Certes, fait le doge, c'est une grande chose qu'ils nous ont requise, et il semble bien qu'ils visent à haute affaire; et nous vous en répondrons d'aujourd'hui en huit jours. Et ne vous étonnez pas si le terme est long; car il convient de beaucoup penser à si grande chose. »

V. Conventions proposées par le doge.

20. Au terme que le doge leur fixa, ils revinrent au palais. Toutes les paroles qui là furent dites et prononcées, je ne puis pas vous les raconter. Mais la fin du parlement fut telle : « Seigneurs, fait le doge, nous vous dirons le parti que nous avons pris, si nous pouvons amener notre grand conseil et le commun du pays à l'octroyer; et vous vous

consulterez pour voir si vous le pourrez faire ou soutenir.

21. « Nous ferons des huissiers [1] pour passer quatre mille et cinq cents chevaux, et neuf mille écuyers; et dans les nefs quatre mille cinq cents chevaliers et vingt mille sergents à pied. Et pour tous ces chevaux et ces gens la convention sera telle qu'ils porteront des vivres pour neuf mois. Voilà ce que nous ferons au moins, à condition qu'on donnera par cheval quatre marcs, et par homme deux.

22. « Et toutes ces conventions que nous vous expliquons, nous les tiendrons pendant un an à compter du jour que nous partirons du port de Venise, pour faire le service de Dieu et de la chrétienté, en quelque lieu que ce soit. La somme de cette dépense qui est ci-devant indiquée monte à quatre-vingt-cinq mille marcs.

23. « Et voici ce que nous ferons de plus : nous ajouterons cinquante galères armées pour l'amour de Dieu; à condition que tant que notre société durera, de toutes conquêtes que nous ferons en terre ou en argent, par mer ou par terre, nous en aurons la moitié et vous l'autre. Or donc consultez-vous pour voir si vous le pouvez faire et soutenir. »

24. Les messagers s'en vont; et ils dirent qu'ils en parleraient ensemble, et leur répondront le lendemain. Ils se consultèrent et parlèrent ensemble cette nuit, et puis tombèrent d'accord de le faire. Le lendemain, ils vinrent devant le doge et dirent :

[1] Vaisseaux à porte; cette porte s'ouvrait pour l'entrée et la sortie des chevaux.

« Sire, nous sommes prêts à conclure cette convention. » Et le doge dit qu'il en parlerait à ses gens, et que ce qu'il trouverait il le leur ferait savoir.

25. Le matin du troisième jour, le doge, qui était bien sage et preux, manda son grand conseil; et le conseil était de quarante hommes, des plus sages du pays. Par son sens et son esprit qui était bien clair et bien bon, il les amena à l'approuver et à le vouloir. Il les y amena ainsi, puis cent, puis deux cents, puis mille, tant que tous l'agréèrent et approuvèrent. Puis il en assembla bien dix mille en la chapelle de Saint-Marc, la plus belle qui soit et leur dit qu'ils ouïssent une messe du Saint-Esprit, et priassent Dieu de les conseiller sur la requête que les messagers leur avaient faite. Et ils le firent bien volontiers.

VI. Conclusion du traité ; retour des messagers.

26. Quand la messe fut dite, le doge manda aux messagers de requérir tout le peuple humblement pour qu'il consentît que cette convention fût faite. Les messagers vinrent à l'église ; ils furent bien regardés de maintes gens qui ne les avaient jamais vus.

27. Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne prit la parole par l'accord et la volonté des autres messagers et leur dit : « Seigneurs, les barons de France les plus hauts et les plus puissants nous ont envoyés à vous, et ils vous crient merci, afin qu'il vous prenne pitié de Jérusalem qui est

sous le servage des Turcs, et que pour Dieu vous vouliez les aider à venger la honte de Jésus-Christ. Et ils vous ont choisis parce qu'ils savent que nulles gens qui soient sur mer n'ont aussi grand pouvoir que vous et vos gens. Et ils nous commandèrent de tomber à vos pieds, et de ne pas nous en relever jusqu'à ce que vous ayez octroyé que vous auriez pitié de la Terre sainte d'outre-mer. »

28. Alors les six messagers s'agenouillèrent à leurs pieds pleurant beaucoup; et le doge et tous les autres éclatèrent en pleurant de pitié et s'écrièrent tout d'une voix, et tendirent leurs mains en haut, et dirent : « Nous l'octroyons, nous l'octroyons ! » Alors il y eut si grand bruit et si grand tumulte qu'il semblait que la terre s'effondrât.

29. Et quand ce grand tumulte s'apaisa et cette grande pitié (plus grande que nul homme n'en vit jamais), le bon doge de Venise, qui était bien sage et preux, monta au lutrin, et parla au peuple et leur dit : « Seigneurs; voyez l'honneur que Dieu vous a fait, quand les meilleures gens du monde ont laissé toutes les autres gens, et ont requis votre compagnie pour faire ensemble chose aussi grande que la délivrance de Notre-Seigneur. »

30. Des belles et bonnes paroles que dit le doge je ne puis tout vous raconter : mais la fin de la chose fut que l'on prit jour au lendemain pour faire les chartes ; et elles furent faites et copiées. Quand elles furent faites, il fut expliqué en conseil qu'on irait en Babylone, parce que c'était par Babylone qu'on pourrait le mieux détruire les Turcs plutôt que

par tout autre pays ; et en public il fut annoncé qu'on irait outre-mer. On était alors en carême (mars 1201) et, de la Saint-Jean en un an, qui fut mil deux cent deux ans après l'Incarnation de Jésus-Christ, les barons et les pèlerins devaient être en Venise et les vaisseaux prêts à leur arrivée.

31. Quand les chartes furent faites et scellées, elles furent apportées devant le doge dans le grand palais, où était le grand conseil et le petit. Et quand le doge leur livra ses chartes, il s'agenouilla pleurant beaucoup, et jura sur reliques de bonne foi de bien tenir les conventions qui étaient dans les chartes, et tout son conseil aussi qui était de quarante-six personnes. Et les messagers à leur tour jurèrent de tenir leurs chartes, et qu'ils tiendraient de bonne foi les serments de leurs seigneurs et les leurs. Sachez qu'il y eut là mainte larme d'attendrissement versée. Et aussitôt l'une et l'autre partie envoyèrent leurs messagers à Rome au pape Innocent, pour qu'il confirmât cette convention ; et il le fit bien volontiers.

32. Alors les messagers empruntèrent cinq mille marcs d'argent dans la ville, et les baillèrent au doge pour commencer la flotte. Ils prirent ainsi congé pour retourner en leur pays, et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils vinrent à Plaisance en Lombardie. De là partirent Geoffroi le maréchal et Alard Maquereau, et s'en allèrent droit en France ; et les autres s'en allèrent à Gênes et à Pise pour savoir quelle aide on y ferait à la Terre d'outre-mer.

33. Quand Geoffroi le maréchal de Champagne passa le mont Cenis, il rencontra le comte Gautier de Brienne qui s'en allait en Pouille conquérir la terre de sa femme, qu'il avait épousée depuis qu'il avait pris la croix, et qui était fille du roi Tancrède. Et avec lui s'en allait Gautier de Montbéliard et Eustache de Conflans, Robert de Joinville, et grande partie des bonnes gens de Champagne, qui étaient croisés.

34. Et quand il leur raconta les nouvelles comment ils avaient opéré, les autres en firent bien grande joie, et prisèrent fort l'affaire, et lui dirent : « Nous sommes déjà en marche, et quand vous viendrez, vous nous trouverez tout prêts. » Mais les aventures adviennent ainsi qu'il plaît à Dieu, et ils n'eurent plus le pouvoir de rejoindre l'armée. Ce fut grand dommage; car ils étaient bien preux et vaillants. Et ils se séparèrent ainsi, et chacun suivit sa voie.

VII. Mort de Thibaut, comte de Champagne.

35. Geoffroi le maréchal chevaucha tant dans ses journées qu'il vint à Troyes en Champagne, et trouva son seigneur le comte Thibaut malade et languissant; et pourtant il fut bien joyeux de sa venue. Et quand Geoffroi lui eut conté la nouvelle comment ils avaient opéré, il fut si joyeux qu'il dit qu'il chevaucherait, ce qu'il n'avait fait depuis longtemps ; et il se leva et chevaucha. Hélas ! quel grand dommage; car jamais depuis il ne chevaucha que cette fois.

36. Sa maladie crût et empira tant qu'il fit son testament et ses legs, et partagea son argent qu'il devait emporter entre ses hommes et ses compagnons ; il en avait beaucoup de bons, et nul homme à ce jour n'en avait plus. Et puis il commanda que chacun, à mesure qu'il recevrait son argent, jurerait sur reliques de suivre l'expédition de Venise ainsi qu'il l'avait promis. Il y en eut beaucoup qui tinrent mal leur serment, et ils en furent bien blâmés. Le comte commanda de retenir une autre partie de son argent pour porter à l'armée, et pour répartir là où on verrait qu'il serait mieux employé.

37. Ainsi mourut le comte (24 mai 1201), et il fut l'un des hommes du monde qui fit la plus belle fin. Du deuil qui là fut fait, il ne convient pas de parler; car jamais plus grand ne fut fait pour un homme ; et cela dut bien être, car jamais homme de son âge ne fut plus aimé de ses hommes ni des autres gens. Il fut enterré près de son père en l'église de monseigneur saint Etienne à Troyes. La comtesse sa femme resta, qui avait nom Blanche, bien belle, bien bonne, qui était fille du roi de Navarre; elle avait de lui une fillette, et était grosse d'un fils.

VIII. Les croisés cherchent un autre chef.

38. Quand le comte fut enterré, Mathieu de Montmorency, Simon de Montfort, Geoffroi de Joinville, qui était sénéchal, et Geoffroi le maréchal allèrent à l'hôtel du duc Eude de Bourgogne, et lui dirent : « Sire, ton cousin est mort; tu vois le dommage qui

est advenu à la Terre d'outre-mer. Pour Dieu nous te voulons prier que tu prennes la croix et secoures la Terre d'outre-mer à la place de lui. Et nous te ferons bailler tout son argent, et te jurerons sur reliques, et te le ferons jurer par les autres, que nous te servirons à l'armée de bonne foi, ainsi que nous eussions fait pour lui. »

39. Telle fut sa volonté qu'il refusa : sachez qu'il eût pu bien mieux faire. Les messagers chargèrent Geoffroi de Joinville de faire pareille offre au comte de Bar-le-Duc, Thibaut, qui était cousin au comte qui était mort, et il refusa aussi.

40. Bien grand fut le déconfort des pèlerins et de tous ceux qui devaient aller au service de Dieu, à la nouvelle de la mort du comte Thibaut de Champagne; et ils tinrent une assemblée au commencement du mois à Soissons, pour savoir ce qu'ils pourraient faire. Là furent le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, et le comte Louis de Blois et de Chartres, le comte Geoffroi du Perche, le comte Hugues de Saint-Paul et maints autres prud'hommes.

41. Geoffroi le maréchal leur adressa la parole, et dit l'offre qu'ils avaient faite au duc de Bourgogne et au comte de Bar, et comment ils avaient refusé. « Seigneurs, fait-il, écoutez; je vous conseillerai une chose, si vous y consentez. Le marquis de Montferrat est bien prud'homme, et un des plus prisés qui aujourd'hui vive. Si vous lui mandiez qu'il vînt ici, et prît le signe de la croix et qu'il se mît au lieu du comte de Champagne, et que vous lui don-

nassiez le commandement de l'armée, bien vite il le prendrait. »

42. Il y eut assez de paroles dites en avant et en arrière; mais la fin de ces paroles fut telle que tous s'accordèrent les grands et les petits; et les lettres furent écrites et les messagers élus; et on l'envoya quérir; et il vint au jour qu'ils lui avaient fixé, en passant par la Champagne et l'Ile-de-France, où il fut bien honoré, et aussi par le roi de France, dont il était cousin.

IX. Boniface, marquis de Montferrat, devient chef de la croisade; nouveaux croisés; mort de Geoffroi, comte du Perche.

43. Il vint ainsi à un parlement qui fut convoqué à Soissons, et là fut grand nombre des comtes, des barons et des croisés. Quand ils ouïrent que le marquis venait, ils allèrent à sa rencontre et l'honorèrent beaucoup. Au matin, se tint le parlement en un verger de l'abbaye de Notre-Dame de Soissons. Là ils requirent le marquis de faire ce qu'ils lui avaient mandé; et le prient pour Dieu qu'il prenne la croix, et reçoive le commandement de l'armée, et qu'il soit au lieu du comte Thibaut de Champagne, et prenne son argent et ses hommes. Et ils tombèrent à ses pieds, pleurant beaucoup; et lui, à son tour, tombe à leurs pieds, et dit qu'il le fera bien volontiers.

44. C'est ainsi que le marquis se rendit à leur prière, et reçut le commandement de l'armée. Aus-

sitôt l'évêque de Soissons et messire Foulque le saint homme, et deux moines blancs que le marquis avait amenés de son pays, l'emmènent à l'église Notre-Dame, et lui attachent la croix à l'épaule. Ainsi finit ce parlement. Le lendemain, il prit congé pour retourner en son pays et préparer son affaire, et dit que chacun préparât la sienne; car il serait en même temps qu'eux à Venise.

45. Le marquis s'en alla ainsi au chapitre de Cîteaux, qui se tient à la Sainte-Croix en septembre (14 septembre 1201). Là il trouva très-grand nombre d'abbés, de barons et d'autres gens de Bourgogne; et messire Foulque y alla pour prêcher la croix. Là se croisa Eudes le Champenois de Champlitte, et Guillaume son frère, Richard de Dampierre, Eudes son frère, Gui de Pesmes, Edmond son frère, Gui de Conflans, et maintes bonnes gens de Bourgogne dont les noms ne sont pas en écrit. Après se croisa l'évêque d'Autun, Guigues le comte de Forez, Hugues de Bergi le père et le fils, Hugues de Colemi. Là-bas en Provence se croisa Pierre Bromont, et assez d'autres gens dont nous ne savons pas les noms.

46. Ainsi se préparèrent les barons dans tous les pays et les pèlerins. Hélas! quel grand dommage leur advint, au carême d'après (mars 1202), avant qu'ils dussent partir. Le comte Geoffroi du Perche tomba malade et fit son testament en telle manière qu'il commanda qu'Etienne son frère eût son argent et menât ses hommes à l'armée. De cet échange les pèlerins s'en fussent bien passés, si Dieu l'eût voulu. Ainsi finit et mourut le comte; et ce fut grand dom-

mage, et il mérita d'être bien regretté; car il était bien haut baron, et honoré, et bon chevalier. Bien grand fut le deuil par toute sa terre.

X. Premier départ des pèlerins pour Venise. De ceux qui prirent un autre chemin.

47. Après la Pâque, vers la Pentecôte (2 juin 1202), les pèlerins commencèrent à partir de leurs pays. Et sachez que mainte larme d'attendrissement y fut versée quand ils quittèrent leurs pays, leurs gens et leurs amis. Ils chevauchèrent ainsi par la Bourgogne, et par les monts de Mont-Joux, par le mont Cenis et par la Lombardie; et ils commencèrent ainsi à se rassembler en Venise, et se logèrent en une île qu'on appelle Saint-Nicolas, dans le port.

48. En ce temps partit une flotte de Flandre par mer, où il y avait très-grande quantité de bonnes gens armées. De cette flotte était chef Jean de Nêle châtelain de Bruges, et Thierri qui était fils du comte Philippe de Flandre, et Nicolas de Mailly. Et ils promirent au comte Baudouin et jurèrent sur reliques qu'ils iraient par les détroits de Maroc, et se réuniraient à l'armée de Venise et à lui en quelque lieu qu'ils entendraient dire qu'il irait. Et à cause de cela le comte de Flandre et Henri son frère leur envoyèrent de leurs nefs chargées de draps et de vivres et d'autres choses.

49. Elle était bien belle et bien riche cette flotte, et le comte de Flandre et les pèlerins y avaient bien grande confiance parce que le plus grand nombre

de leurs bons sergents s'en allèrent en cette flotte; mais ils tinrent bien mal parole à leur seigneur eux et tous les autres, parce que ceux-là et bien d'autres redoutèrent le grand péril où ceux de Venise s'étaient engagés.

50. Ainsi leur faillit l'évêque d'Autun, Guigues le comte de Forez et Pierre Bromont, et assez d'autres gens qui en furent blâmés, et firent peu de besogne là où ils allèrent! Des Français à leur tour il leur faillit Bernard de Moreuil, Hugues de Chaumont, Henri d'Araines, Jean de Villers, Gautier de Saint-Denis, Hugues son frère, et maints autres, qui esquivèrent le passage de Venise pour le grand péril qu'il y avait là, et s'en allèrent passer à Marseille : dont ils reçurent grande honte, et en furent bien blâmés, et dont grande mésaventure leur advint depuis.

XI. Des pèlerins qui furent ramenés à Venise, et de ceux qui s'en allèrent en Pouille.

51. Nous ne vous en dirons pas plus de ceux-là, et nous parlerons des pèlerins dont une grande partie était déjà venue en Venise. Le comte Baudouin de Flandre y était déjà venu et beaucoup d'autres. Là leur vint la nouvelle que beaucoup de pèlerins s'en allaient par d'autres chemins à d'autres ports; et ils en furent bien troublés, parce qu'ils ne pourraient tenir la convention, ni payer l'argent qu'ils devaient aux Vénitiens.

52. Et ils prirent conseil entre eux qu'ils enver-

raient de bons messagers à la rencontre des pèlerins, et à la rencontre du comte Louis de Blois et de Chartres, qui n'était pas encore venu, pour les conforter, et pour crier merci afin qu'ils eussent pitié de la Terre sainte d'outre-mer, et pour montrer que nul autre passage ne pouvait faire de profit sauf celui de Venise.

53. Pour ce message fut élu le comte Hugues de Saint-Paul et Geoffroi le maréchal de Champagne; et ils chevauchèrent jusqu'à Pavie en Lombardie. Là ils trouvèrent le comte Louis avec grande quantité de bons chevaliers et de bonnes gens : leurs encouragements et leurs prières ramenèrent en Venise assez de gens qui s'en fussent allés à d'autres ports par d'autres chemins.

54. Néanmoins il partit de Plaisance de bien bonnes gens qui s'en allèrent par d'autres chemins en Pouille. Là fut Villain de Neuilli, qui était un des bons chevaliers du monde, Henri d'Arzillières, Renaud de Dampierre, Henri de Longchamp, Gilles de Trasegnies, qui était homme lige du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut; et le comte lui avait donné du sien cinq cents livres pour faire le voyage avec lui. Avec ceux-là s'en alla une grande quantité de chevaliers et de sergents dont les noms ne sont pas en écrit.

55. Ce fut un bien grand décroissement pour ceux de l'armée qui allaient par Venise, et il en advint grande mésaventure, ainsi que vous pourrez ouïr bientôt.

XII. L'argent manque aux pèlerins pour payer les Vénitiens.

56. Ainsi s'en alla le comte Louis et les autres barons en Venise : et ils furent reçus à grande fête et à grande joie, et se logèrent à l'île Saint-Nicolas avec les autres. Bien belle était l'armée et de bonnes gens; jamais homme n'en vit de tant de gens ni plus belle. Et les Vénitiens leur tinrent un marché aussi abondant qu'il convenait de toutes les choses qu'il faut pour chevaux et corps d'hommes. Et la flotte qu'ils avaient préparée était si riche et si belle que jamais nul homme chrétien n'en vit plus belle ni plus riche en nefs, et en galères et en huissiers; bien pour trois fois autant qu'il y avait de gens dans l'armée.

57. Ah! quel grand dommage ce fut, quand les autres qui allèrent aux autres ports ne vinrent pas là. La chrétienté en eût été bien rehaussée, et la terre des Turcs abaissée. Les Vénitiens leur avaient très-bien tenu toutes leurs conventions, et plus encore ; et ils sommèrent les comtes et les barons de tenir les leurs, et demandèrent que l'argent leur fût remis, car ils étaient prêts à partir.

58. On réclama le prix du passage dans l'armée ; et il y avait assez de gens qui disaient qu'ils ne pouvaient pas payer leur passage, et les barons en prenaient ce qu'ils en pouvaient avoir. Et quand ils eurent quêté et réclamé et payé ce qu'ils en purent avoir, ils ne furent ni au bout ni à moitié.

59. Et alors les barons parlèrent ensemble et di-

rent : « Seigneurs, les Vénitiens nous ont très-bien tenu leurs conventions, et plus encore; mais nous ne sommes pas assez de gens pour qu'en payant nos passages nous puissions tenir les nôtres; et c'est par la faute de ceux qui allèrent aux autres ports. Pour Dieu donc que chacun mette de son avoir tant que nous puissions acquitter nos promesses ; car encore vaut-il mieux que nous mettions tout notre avoir ici, que perdre ce que nous y avons mis et faillir à nos conventions; car si cette armée ne part pas, la conquête d'outre-mer est manquée. »

60. Là il y eut grande discorde de la plus forte partie des barons et des autres gens, et ils dirent : « Nous avons payé nos passages, et s'ils nous veulent emmener, nous nous en irons volontiers; et s'ils ne veulent pas, nous nous mettrons en quête et nous irons à d'autres passages. » S'ils le disaient, c'était qu'ils eussent bien voulu que l'armée se séparât pour aller chacun en son pays. Et l'autre parti dit : « Nous aimons mieux mettre tout notre avoir et aller pauvres en l'armée que de la voir se séparer et faillir; car Dieu nous le rendra bien quand il lui plaira. »

61. Alors le comte de Flandre commence à bailler tout ce qu'il avait et tout ce qu'il put emprunter; et le comte Louis de même, et le marquis et le comte de Saint-Paul, et ceux qui se tenaient à leur parti. Alors vous eussiez pu voir tant de belle vaisselle d'or et d'argent portée à l'hôtel du doge pour faire le payement. Et quand ils eurent payé, il manqua à la somme convenue trente-quatre mille marcs d'argent; et ils en furent bien joyeux ceux qui avaient gardé

leur avoir, et n'y voulurent rien mettre; car ils pensèrent bien alors que l'armée allait faillir et se disperser. Mais Dieu, qui conseille les abandonnés, ne le voulut pas souffrir ainsi.

XIII. Les croisés obtiennent un répit en promettant d'aider les Vénitiens à recouvrer Jadres.

62. Alors le doge parla à ses gens et leur dit : « Seigneurs, ces gens ne peuvent payer davantage, et tout ce qu'ils nous ont payé nous l'avons tout gagné à cause de la convention qu'ils ne nous peuvent tenir. Mais notre droit ne serait pas reconnu partout, et nous en recevrions grand blâme nous et notre pays. Demandons-leur donc un accord.

63. « Le roi de Hongrie nous enleva Jadres en Esclavonie, qui est une des plus fortes cités du monde ; et jamais, avec tout le pouvoir que nous avons, elle ne sera recouvrée sinon par ces gens. Demandons-leur qu'ils nous aident à la conquérir, et nous leur donnerons répit pour les trente-quatre mille marcs d'argent qu'ils nous doivent, jusqu'à ce que Dieu nous les laisse gagner ensemble, nous et eux. » Ainsi fut requis cet accord. Il fut bien combattu de ceux qui eussent voulu que l'armée se séparât ; mais toutefois l'accord fut fait et octroyé.

XIV. Le doge et nombre de Vénitiens se croisent.

64. Alors on s'assembla un dimanche à l'église Saint-Marc. C'était une très-grande fête, et le peuple

du pays y fut et la plupart des barons et des pèlerins.

65. Avant que la grand'messe commençât, le doge de Venise, qui avait nom Henri Dandolo, monta au lutrin, et parla au peuple et leur dit : « Seigneurs, vous êtes associés aux meilleures gens du monde et pour la plus haute affaire que jamais on ait entreprise; et je suis un homme vieux et faible, et j'aurais besoin de repos, et je suis malade de ma personne; mais je vois que nul ne vous saurait gouverner et commander comme moi, qui suis votre sire. Si vous vouliez octroyer que je prisse le signe de la croix pour vous garder et vous diriger, et que mon fils restât à ma place et gardât le pays, j'irais vivre ou mourir avec vous et avec les pèlerins. »

66. Et quand ils l'ouïrent, ils s'écrièrent tout d'une voix : « Nous vous prions pour Dieu que vous l'octroyiez et que vous le fassiez, et que vous veniez avec nous. »

67. Bien grande fut alors la pitié du peuple de la terre et des pèlerins, et mainte larme fut versée, parce que ce prud'homme aurait eu bien grande raison de rester; car c'était un vieil homme; et il avait les yeux du visage beaux, et pourtant il n'en voyait goutte; car il avait perdu la vue par une plaie qu'il eut à la tête. Il était de bien grand cœur. Ah! qu'ils lui ressemblaient mal ceux qui étaient allés à d'autres ports pour esquiver le péril.

68. Il descendit ainsi du lutrin, et alla devant l'autel, et se mit à genoux pleurant beaucoup; et ils lui cousirent la croix à un grand chapeau de coton par

devant, parce qu'il voulait que les gens la vissent. Et les Vénitiens commencèrent à se croiser en grand nombre et en grande multitude : en ce jour-là, il y en avait encore bien peu de croisés. Nos pèlerins eurent bien grande joie et bien grande pitié pour cette croix qu'il prit, à cause du sens et de la prouesse qu'il y avait en lui.

69. Ainsi fut croisé le doge, comme vous avez ouï. Alors on commença à livrer les nefs, les galères et les huissiers aux barons pour partir; et il y avait déjà tant d'écoulé sur le terme que septembre (1202) approcha.

XV. Message d'Alexis, fils d'Isaac, empereur détrôné de Constantinople. Mort de Foulque de Neuilli. Arrivée des Allemands.

70. Or oyez une des plus grandes merveilles et des plus grandes aventures que vous ayez jamais ouïes. A ce temps, il y avait un empereur en Constantinople qui avait nom Isaac; et il avait un frère qui avait nom Alexis, qu'il avait racheté de la prison des Turcs. Cet Alexis prit son frère l'empereur, et lui arracha les yeux de la tête, et se fit empereur par cette trahison que vous avez ouïe. Il le retint ainsi longuement en prison avec un sien fils qui avait nom Alexis. Ce fils s'échappa de la prison, et s'enfuit en un vaisseau jusqu'à une cité sur mer qui a nom Ancône. De là il partit pour aller au roi Philippe d'Allemagne qui avait sa sœur pour femme, et vint à Vérone en Lombardie, et logea en la ville, et trouva nombre de pèlerins et de gens qui s'en allaient à l'armée.

71. Et ceux qui l'avaient aidé à échapper, qui étaient avec lui, lui dirent : « Sire, voici une armée en Venise près de nous, des meilleures gens et des meilleurs chevaliers du monde, qui vont outre-mer. Crie-leur donc merci ; qu'ils aient pitié de toi et de ton père, qui à tel tort êtes déshérités. Et s'ils te veulent aider, tu feras tout ce qu'ils te diront de bouche. Peut-être qu'il leur prendra pitié de toi. » Et il dit qu'il le fera bien volontiers, et que ce conseil est bon.

72. Il prit ainsi ses messagers, et les envoya au marquis Boniface de Montferrat, qui était chef de l'armée, et aux autres barons. Et quand les barons les virent, ils s'en émerveillèrent beaucoup, et dirent aux messagers : « Nous entendons bien ce que vous dites : nous enverrons un message au roi Philippe avec lui, là où il s'en va. S'il nous veut aider à recouvrer la Terre d'outre-mer, nous l'aiderons à conquérir sa terre à lui ; car nous savons qu'elle est enlevée à tort à lui et à son père. » Ainsi furent envoyés les messagers en Allemage à l'héritier de Constantinople et au roi Philippe d'Allemagne.

73. Avant ce que nous vous avons conté ici, il vint une nouvelle en l'armée dont furent bien tristes les barons et les autres gens, c'est que messire Foulque, le bon, le saint homme, qui prêcha le premier la croisade, finit et mourut.

74. Et après cette aventure, il leur vint une compagnie de bien bonnes gens de l'empire d'Allemagne, dont ils furent bien joyeux. Là vint l'évêque de Halberstadt, le comte Bertoud de Catzenelnbogen, Gar-

nier de Borlande, Thierri de Loos, Henri d'Orme, Thierri de Diest, Roger de Suitre, Alexandre de Villers, Orri de Tone, et maintes autres bonnes gens qui ne sont pas écrits au livre.

XVI. Les croisés partent de Venise pour le siége de Jadres.

75. Alors furent répartis les nefs et les huissiers par les barons. Ah ! Dieu, que de bons destriers y furent mis ! Et quand les nefs furent chargées d'armes et de vivres, et de chevaliers, et de sergents, les écus furent rangés tout autour des bords et des châteaux des nefs, et les bannières dont il y avait tant de belles.

76. Et sachez qu'ils portèrent dans les nefs des pierriers et des mangoneaux jusqu'à trois cents et plus, et tous les engins qui servent à prendre une ville, en grande quantité. Et jamais plus belle flotte ne partit de nul port ; et ce fut aux octaves de la fête Saint-Remi (8 octobre), en l'an de l'Incarnation mil deux cent et deux. Ils partirent du port de Venise ainsi que vous avez ouï.

77. La veille de la Saint-Martin (10 novembre), ils vinrent devant Jadres en Esclavonie, et virent la cité fermée de hauts murs et de hautes tours ; et vainement en eussiez vous demandé une plus belle, plus forte ni plus riche. Et quand les pèlerins la virent, ils s'en émerveillèrent beaucoup, et se dirent les uns aux autres : « Comment pourrait-on prendre une telle ville par force, si Dieu même ne le fait ! »

78. Les premières nefs qui vinrent devant la ville

ancrèrent et attendirent les autres. Et au matin, il fit bien beau jour et bien clair, et toutes les galères vinrent avec les huissiers et les autres nefs qui étaient en arrière ; et ils prirent le port de force, et rompirent la chaîne qui était très forte et bien arrangée ; et ils descendirent à terre, en sorte que le port fut entre eux et la ville. Alors vous eussiez vu maint chevalier et maint sergent sortir des nefs, et tirer des huissiers maint bon destrier, et mainte riche tente et maint pavillon. Ainsi se logea l'armée, et Jadres fut assiégé le jour de la Saint-Martin (11 novembre 1202).

79. A cette fois tous les barons n'étaient pas venus : ainsi n'était pas encore venu le marquis de Montferrat, qui était resté en arrière pour une affaire qu'il avait. Etienne du Perche était resté malade en Venise et Mathieu de Montmorency ; et quand ils furent guéris, alors Mathieu de Montmorency s'en vint rejoindre l'armée à Jadres. Mais Etienne du Perche ne fit pas si bien ; car il laissa l'armée, et s'en alla séjourner en Pouille. Avec lui s'en alla Rotrou de Montfort et Ives de la Jaille, et maints autres qui en furent beaucoup blâmés, et passèrent au passage de Mars en Syrie.

XVII. Les habitants de Jadres offrent de se rendre, puis se dédisent. La ville est prise.

80. Le lendemain de la Saint-Martin (12 novembre 1202) sortirent des gens de Jadres, et ils vinrent parler au doge de Venise qui était en son pavillon, et lui dirent qu'ils lui rendraient la cité et

tous leurs biens (leurs personnes sauves) en sa merci. Et le doge dit qu'il ne prendrait pas cet accord ni un autre sinon par le conseil des comtes et des barons, et qu'il leur en irait parler.

81. Pendant qu'il alla parler aux comtes et aux barons, ce parti dont il a été question déjà, qui voulait disperser l'armée, parla aux messagers et leur dit : « Pourquoi voulez-vous rendre votre cité? Les pèlerins ne vous attaqueront pas, et vous n'avez rien à craindre d'eux : si vous pouvez vous défendre contre les Vénitiens, alors vous pouvez être tranquilles. » Et ils prirent ainsi un d'entre eux qui avait nom Robert de Boves, qui alla aux murs de la ville, et leur dit la même chose. Ainsi les messagers rentrèrent dans la ville, et l'accord en resta là.

82. Le doge de Venise, quand il vint aux comtes et aux barons, leur dit : « Seigneurs, les gens de là dedans veulent rendre la cité (leurs personnes sauves) à ma merci ; mais je ne prendrais pas cet accord ni un autre sinon par votre conseil. » Et les barons lui répondirent : « Sire, nous vous conseillons de le prendre, et même nous vous en prions. » Et il dit qu'il le ferait; et ils s'en retournèrent tous ensemble au pavillon du doge pour prendre l'accord; et ils trouvèrent que les messagers s'en étaient allés par le conseil de ceux qui voulaient disperser l'armée.

83. Alors se leva un abbé de Vaux de l'ordre de Cîteaux, et il leur dit : « Seigneurs, je vous défends de par le pape de Rome que vous n'attaquiez cette cité ; car elle est cité de chrétiens, et vous êtes pèlerins. » Et quand le doge ouït cela, il fut bien irrité

et troublé, et dit aux comtes et aux barons : « Seigneurs, j'avais accord de cette ville à ma volonté, et vos gens me l'ont rompu; et vous m'aviez promis que vous m'aideriez à la conquérir, et je vous requiers de le faire. »

84. Alors les comtes et les barons et ceux qui se tenaient à leur parti parlèrent ensemble et dirent : « Ils ont fait un bien grand outrage ceux qui ont défait cet accord, et il ne fut pas de jour qu'il ne fissent effort pour disperser cette armée. Or nous sommes honnis si nous n'aidons à prendre la ville. » Et ils viennent au doge et lui disent : « Sire, nous vous aiderons à la prendre en dépit de ceux qui le veulent empêcher. »

85. Ainsi fut prise la décision, et au matin ils s'allèrent loger devant les portes de la ville, et dressèrent leurs pierriers, leurs mangoneaux et leurs autres engins dont ils avaient assez; et du côté de la mer ils dressèrent des échelles sur les nefs. Alors les pierriers commencèrent à tirer contre les murs de la ville et les tours. Cette attaque dura bien ainsi pendant cinq jours, et alors ils mirent leurs sapeurs à une tour, et ils commencèrent à saper le mur. Et quand ceux du dedans virent cela, ils requirent un accord tout à fait tel qu'ils l'avaient refusé par le conseil de ceux qui voulaient disperser l'armée.

XVIII. Les croisés s'établissent dans la ville. Mêlée des Français et des Vénitiens.

86. Ainsi fut rendue la ville à la merci du doge de Venise, leurs personnes sauves. Et alors le doge vint

aux comtes et aux barons, et leur dit : « Seigneurs, nous avons conquis cette ville par la grâce de Dieu et par la vôtre. L'hiver est arrivé, et nous ne pouvons plus bouger d'ici jusqu'à la Pâque ; car nous ne trouverions pas de marché en autre lieu, et cette ville est très-riche et très-bien garnie de tous biens. Nous la partagerons donc en deux : nous en prendrons la moitié et vous l'autre. »

87. Ainsi qu'il fut dit, ainsi fut fait. Les Vénitiens eurent la partie vers le port, où les nefs étaient ; et les Français eurent l'autre. Alors les hôtels furent départis à chacun en son endroit, ainsi qu'il convint. Et l'armée leva le camp, et se vint loger dans la ville.

88. Et quand ils furent tous logés, le troisième jour après, il advint une bien grande mésaventure en l'armée, vers l'heure de vêpres ; car une mêlée commença entre les Vénitiens et les Français, bien grande et bien âpre ; et ils coururent aux armes de toutes parts. Et la mêlée fut si grande qu'il y eut peu de rues où il n'y eût grand combat d'épées, de lances, d'arbalètes et de dards ; et il y eut beaucoup de gens blessés et tués.

89. Mais les Vénitiens ne purent endurer le combat et ils commencèrent à perdre beaucoup. Et les prud'hommes qui ne voulaient pas le mal, vinrent tout armés à la mêlée, et commencèrent à les séparer. Et quand ils les avaient séparés en un lieu, alors on recommençait en un autre. La chose dura ainsi jusque bien avant dans la nuit ; et toutefois à grand effort et à grand'peine ils les séparèrent. Et

sachez que ce fut la plus grande douleur qui jamais advînt à une armée ; et peu s'en fallut que l'armée ne fût toute perdue. Mais Dieu ne le voulut pas souffrir.

90. Il y eut bien grand dommage des deux parts. Là fut tué un haut seigneur de Flandre, qui avait nom Gilles de Landas ; et il fut frappé dans l'œil, et de ce coup fut tué dans la mêlée ; et maint autre, dont on ne parla pas tant. Alors le doge de Venise et les barons furent en grand travail, toute cette semaine, pour faire la paix de cette mêlée ; et ils y travaillèrent tant que la paix en fut faite, Dieu merci.

XIX. A quelles conditions Alexis réclame l'aide des croisés pour la conquête de Constantinople.

91. Après cette quinzaine, vint le marquis Boniface de Montferrat, qui n'était pas encore venu, et Mathieu de Montmorency, et Pierre de Bracieux, et maint autre prud'homme. Et après une autre quinzaine, vinrent aussi les messagers d'Allemagne qui étaient au roi Philippe et à l'héritier de Constantinople. Et les barons et le doge de Venise s'assemblèrent en un palais où le doge était logé. Et alors les messagers parlèrent et dirent : « Seigneurs, le roi Philippe nous envoie à vous, et aussi le fils de l'empereur de Constantinople, qui est frère de sa femme.

92. « Seigneurs, fait le roi, je vous enverrai le frère de ma femme ; je le mets donc en la main de Dieu (puisse-t-il le garder de mort !) et en la vôtre. Parce

que vous marchez pour Dieu et pour le droit et pour la justice, à ceux qui sont déshérités à tort vous devez rendre leur héritage, si vous pouvez. Et il vous fera la plus belle convention qui jamais ait été faite à personne, et l'aide la plus puissante pour conquérir la Terre d'outre-mer.

93. « Tout premièrement si Dieu accorde que vous le remettiez en son héritage, il mettra tout l'empire de Romanie en l'obéissance de Rome, dont il est séparé depuis longtemps. Après il sait que vous avez dépensé votre avoir, et que vous êtes pauvres; il vous donnera donc deux cent mille marcs d'argent, et des vivres à tous ceux de l'armée, petits et grands. Et lui de sa personne ira avec vous en la terre de Babylone, ou y enverra (si vous pensez que ce soit mieux) avec dix mille hommes à ses dépens. Et ce service, il vous le fera pendant un an; et tous les jours de sa vie, il tiendra à ses dépens cinq cents chevaliers en la Terre d'outre-mer, qui garderont la Terre.

94. « Seigneurs, nous avons plein pouvoir, font les messagers, de conclure cette convention, si vous la voulez conclure de votre côté. Et sachez que si belle convention ne fut jamais offerte à personne, et qu'il n'a pas grande envie de conquérir celui qui la refusera. » Et ils disent qu'ils en parleront; et une assemblée fut fixée au lendemain; et quand ils furent ensemble, cette convention leur fut exposée.

XX. Discorde des croisés. De ceux qui acceptent les propositions du jeune Alexis.

95. Là il fut parlé en plus d'un sens. L'abbé de Vaux de l'ordre de Cîteaux parla, et ce parti qui voulait disperser l'armée; et ils dirent qu'ils n'y consentiraient pas; que c'était marcher contre des chrétiens; et qu'ils n'étaient point partis pour cela, mais qu'ils voulaient aller en Syrie.

96. Et l'autre parti leur répondit : « Beaux seigneurs, en Syrie vous ne pouvez rien faire; et vous le verrez bien à ceux mêmes qui nous ont laissés, et sont allés à d'autres ports. Et sachez que c'est par la terre de Babylone ou par la Grèce que sera recouvrée la Terre d'outre-mer, si elle est jamais recouvrée. Et si nous refusons cette convention, nous sommes honnis pour toujours. »

97. L'armée était en discorde ainsi que vous entendez. Et ne vous émerveillez pas si les hommes lais étaient en discorde; car les moines blancs de l'ordre de Cîteaux étaient aussi en discorde dans l'armée. L'abbé de Loos qui était bien saint homme et prud'homme, et d'autres abbés qui se tenaient à lui, prêchaient les gens et leur criaient merci, disant que pour Dieu ils tinssent l'armée ensemble, et qu'ils fissent cette convention; « car c'est la chose par quoi on peut le mieux recouvrer la Terre d'outre-mer. » Et l'abbé de Vaux à son tour, et ceux qui se tenaient à lui, prêchaient bien souvent, et disaient que tout cela était mauvais; que plutôt ils allassent en la terre de Syrie, et fissent ce qu'ils pourraient.

98. Alors vint le marquis Boniface de Montferrat, et Baudouin le comte de Flandre et de Hainaut, et le comte Louis, et le comte Hugues de Saint-Paul, et ceux qui se tenaient à eux ; et ils dirent qu'ils feraient cette convention ; car ils seraient honnis s'ils la refusaient. Ainsi ils s'en allèrent à l'hôtel du doge, et les messagers furent mandés, et ils conclurent la convention telle que vous l'avez ouïe plus haut, par serments et par chartes scellées.

99. Et sur ce, le livre vous rapporte qu'ils ne furent que douze qui firent les serments du côté des Français ; et ils n'en pouvaient avoir plus. De ceux-là fut d'abord le marquis de Montferrat, le comte Baudouin de Flandre, le comte Louis de Blois et de Chartres, et le comte de Saint-Paul, et huit autres qui se tenaient à eux. Ainsi fut faite la convention, et les chartes baillées, et le terme pris où l'héritier de Constantinople viendrait ; et ce fut à la quinzaine de Pâques après.

XXI. De ceux qui se séparèrent pour aller en Syrie, et de la flotte du comte de Flandre.

100. Ainsi séjourna l'armée des Français à Jadres tout cet hiver (1202 à 1203), contre le roi de Hongrie. Et sachez que les cœurs des gens ne furent pas en paix ; car l'un des partis travailla à ce que l'armée se séparât, et l'autre à ce qu'elle se tînt ensemble.

101. Beaucoup d'entre les menues gens se sauvèrent sur les nefs des marchands ; en une nef il s'en sauva bien cinq cents, et ils se noyèrent tous et

furent perdus. Une autre compagnie, se sauva par terre, et pensa s'en aller par l'Esclavonie ; et les paysans de la terre les assaillirent et en occirent beaucoup ; et les autres s'en revinrent fuyant arrière jusqu'à l'armée. Ainsi s'en allait l'armée en diminuant fortement chaque jour. En ce temps, un haut seigneur de l'armée, qui était d'Allemagne, Garnier de Borlande, travailla tant qu'il s'en alla en une nef de marchands, et quitta l'armée ; dont il reçut grand blâme.

102. Il ne tarda guère après qu'un haut baron de France, qui avait nom Renaud de Montmirail, pria tant par l'aide du comte Louis, qu'il fut envoyé en Syrie en message sur une des nefs de la flotte ; et il jura sur reliques de sa main droite, lui et tous les chevaliers qui allèrent avec lui, que dans la quinzaine où ils seraient en Syrie et auraient fait leur message, ils reviendraient arrière à l'armée. A cette condition il quitta l'armée, et avec lui Hervée du Chastel son neveu, Guillaume le vidame de Chartres, Geoffroi de Beaumont, Jean de Frouville, Pierre son frère, et maints autres. Et les serments qu'ils firent ne furent pas bien tenus ; car ils ne revinrent pas à l'armée.

103. Alors vint en l'armée une nouvelle qui fut bien volontiers ouïe, c'est que la flotte de Flandre, dont il a été parlé plus haut, était arrivée à Marseille ; et Jean de Nêle châtelain de Bruges, qui était chef de cette armée, et Thierri qui était fils du comte Philippe de Flandre, et Nicolas de Mailly mandèrent au comte de Flandre, leur seigneur,

qu'ils hivernaient à Marseille ; et qu'il leur mândât sa volonté, et qu'ils feraient ce qu'il leur manderait. Et il leur manda par le conseil du doge de Venise et des autres barons qu'ils partissent à la fin de mars, et vinssent à sa rencontre au port de Moton en Romanie. Hélas! ils agirent si mauvaisement que jamais ils ne leur tinrent parole ; mais ils s'en allèrent en Syrie, où ils savaient qu'ils ne feraient rien d'utile.

XXII. Les croisés obtiennent l'absolution du pape pour la prise de Jadres.

104. Or, vous pouvez savoir, seigneurs, que si Dieu n'eût aimé cette armée, elle n'eût pu tenir ensemble, alors que tant de gens lui voulaient mal.

105. Alors les barons parlèrent ensemble, et dirent qu'ils enverraient à Rome, vers le pape, parce qu'il leur savait mauvais gré de la prise de Jadres ; et ils élurent pour messagers deux chevaliers et deux clercs, tels qu'ils les savaient devoir être bons à ce message. Des deux clercs l'un fut Nevelon l'évêque de Soissons, et l'autre maître Jean de Noyon, qui était chancelier du comte Baudouin de Flandre. Et des chevaliers, l'un fut Jean de Friaize, et l'autre Robert de Boves. Et ils jurèrent sur reliques loyalement qu'ils feraient le message de bonne foi, et qu'ils reviendraient à l'armée.

106. Il y en eut trois qui tinrent très-bien leur serment, et le quatrième mauvaisement ; et ce fut Robert de Boves. Car il fit le message du pis qu'il put, et se parjura, et s'en alla en Syrie après les

autres. Et les trois autres agirent très-bien, et dirent leur message ainsi que le mandèrent les barons, et ils dirent au pape : « Les barons vous crient merci pour la prise de Jadres ; car ils firent comme gens qui mieux ne pouvaient faire, par la faute de ceux qui étaient allés aux autres ports, et parce qu'autrement ils ne pouvaient tenir l'armée ensemble. Et sur ce, ils vous mandent comme à leur bon père, que vous leur fassiez votre commandement, qu'ils sont prêts à suivre. »

107. Et le pape dit aux messagers qu'il savait bien que s'il leur fallut commettre ce grand méfait, ce fut par la faute des autres. Il en eut donc grand pitié ; et alors il manda aux barons et aux pèlerins qu'il leur donnait le salut, et les absolvait comme ses fils, et leur recommandait avec prière de tenir l'armée ensemble ; car il savait bien que sans cette armée le service de Dieu ne pouvait se faire. Et il donna plein pouvoir à Nevelon l'évêque de Soissons et à maître Jean de Noyon de lier et de délier les pèlerins, jusqu'à ce que le cardinal vînt en l'armée.

XXIII. Départ des croisés pour Corfou. Arrivée du jeune Alexis. Prise de Duras.

108. Tant il y eut déjà de temps passé que l'on fut en carême, et qu'ils préparèrent leurs vaisseaux pour partir à la Pâque. Quand les nefs furent chargées, le lendemain de la Pâque (7 avril 1203), alors les pèlerins se logèrent hors de la ville sur le port ; et les Vénitiens firent abattre la ville, les tours et les murs.

109. Et alors advint une aventure qui pesa fort à ceux de l'armée ; car un des hauts barons de l'armée, qui avait nom Simon de Montfort, avait fait son accord avec le roi de Hongrie, qui était ennemi de ceux de l'armée; et il s'en alla à lui et quitta l'armée. Avec lui alla Gui de Montfort, son frère, Simon de Neauphle, et Robert Mauvoisin, et Dreux de Cressonsacq et l'abbé de Vaux qui était moine de l'orde de Cîteaux, et maints autres. Et il ne tarda guère après que s'en alla au roi de Hongrie un autre haut seigneur de l'armée, qui s'appelait Enguerran de Boves, et Hugues son frère, et ceux des gens de leur pays qu'ils purent emmener.

110. Ceux-là partirent de l'armée ainsi que vous avez ouï, et ce fut grand dommage à l'armée, et grande honte à ceux qui le firent. Alors commencèrent à partir les nefs et les huissiers; et il fut dit qu'ils prendraient port à Corfou, une île de Romanie, et que les premiers attendraient les derniers tant qu'ils fussent ensemble; et ainsi firent-ils.

111. Avant que partissent du port de Jadres le doge et le marquis et les galères, vint Alexis le fils de l'empereur Isaac de Constantinople. Et il était envoyé par le roi Philippe d'Allemagne; et il fut reçu avec bien grande joie et bien grand honneur; et le doge lui bailla des galères et des vaisseaux tant qu'il lui en fallut. Et ils partirent ainsi du port de Jadres, et eurent bon vent, et allèrent tant qu'ils prirent port à Duras. Là ceux de la ville, quand ils virent leur seigneur, lui rendirent la ville bien volontiers, et lui jurèrent fidélité.

112. Et ils partirent de là, et vinrent à Corfou, et trouvèrent l'armée qui était logée devant la ville ; et ils avaient tendu tentes et pavillons et sortie les chevaux des huissiers pour les rafraîchir. Et quand ils ouïrent que le fils de l'empereur de Constantinople était arrivé au port, vous eussiez vu maint bon chevalier et maint bon sergent aller à sa rencontre, et mener maint bon destrier. Ils le reçurent ainsi avec bien grande joie et bien grand honneur. Et il fit tendre sa tente au milieu de l'armée ; et tout auprès fut tendue celle du marquis de Montferrat à la garde de qui l'avait recommandé le roi Philippe, qui avait sa sœur pour femme.

XXIV. Comment les chefs des croisés retinrent ceux qui voulaient quitter l'armée.

113. Ils séjournèrent ainsi trois semaines en cette île, qui était bien riche et plantureuse. Et pendant ce séjour leur advint une mésaventure qui fut fâcheuse et dure; car une grande partie de ceux qui voulaient disperser l'armée, et qui s'y étaient montrés autrefois contraires, parlèrent ensemble et dirent que cette chose leur semblait bien longue et bien périlleuse, et qu'ils resteraient en l'île, et laisseraient l'armée s'en aller ; et que par le canal de ceux de Corfou (et quand l'armée s'en serait allée), ils enverraient au comte Gautier de Brienne, qui alors tenait Brandis, pour qu'il leur envoyât des vaisseaux pour aller à Brandis.

114. Je ne puis pas vous nommer tous ceux qui

travaillèrent à cette œuvre, mais je vous en nommerai une partie, parmi les plus grands chefs. De ceux-là fut Eudes le Champenois de Champlitte, Jacques d'Avesnes, Pierre d'Amiens, Gui le châtelain de Coucy, Oger de Saint-Cheron, Gui de Chappes et Clerembaud son neveu, Guillaume d'Aunoi, Pierre Coiseau, Gui de Pesmes et Edmond son frère, Gui de Conflans, Richard de Dampierre, Eudes son frère, et maints autres qui leur avaient promis par derrière qu'ils se tiendraient de leur parti, et qui par honte ne l'osaient montrer par devant, en sorte que le livre témoigne bien que plus de la moitié de l'armée se tenait en leur accord.

115. Et quand le marquis de Montferrat ouït cela, et le comte Baudouin de Flandre, et le comte Louis, et le comte de Saint-Paul, et les barons qui se tenaient en leur accord, ils furent bien troublés et dirent « : Seigneurs, nous sommes mal lotis. Si ces gens se séparent de nous, après ceux qui s'en sont par maintes fois séparés, notre armée sera ruinée, et nous ne pourrons faire nulle conquête. Mais allons à eux et tombons à leurs pieds, et leur crions merci ; que pour Dieu ils aient pitié d'eux et de nous, et qu'ils ne se déshonorent pas, et qu'ils ne nous empêchent pas de délivrer la Terre d'outre-mer. »

116. Ainsi fut arrêté le conseil ; et ils allèrent tous ensemble en une vallée où ceux-là tenaient leur parlement, et menèrent avec eux le fils de l'empereur de Constantinople, et tous les évêques et tous les abbés de l'armée. Et quand ils arrivèrent là, ils se mirent à pied ; et quand ceux-là les virent, ils des-

cendirent de leurs chevaux et allèrent à leur rencontre. Et les barons tombèrent à leurs pieds, pleurant beaucoup, et dirent qu'ils n'en bougeraient jusqu'à ce que les autres eussent promis qu'ils ne les quitteraient pas.

117. Et quand ceux-là le virent, ils eurent bien grande pitié, et pleurèrent bien fort, en voyant leurs seigneurs, leurs parents et leurs amis tomber à leurs pieds. Et ils dirent qu'ils en parleraient, et se retirèrent à part, et parlèrent ensemble, et en somme leur conseil fut qu'ils seraient encore avec eux jusqu'à la Saint-Michel, à condition qu'on leur jurerait sur reliques loyalement que de là en avant, à quelque moment qu'ils en fissent la demande, dans les quinze jours on leur donnerait de bonne foi, sans tromperie, une flotte avec quoi ils pourraient aller en Syrie.

118. Ainsi fut-il octroyé et juré, et alors il y eut grande joie dans toute l'armée. Et ils entrèrent dans les nefs, et les chevaux furent mis dans les huissiers.

XXV. Départ de Corfou. Prise d'Andre et d'Avie.

119. Ils partirent ainsi du port de Corfou la veille de la Pentecôte (24 mai) qui fut mil deux cent trois ans après l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et là furent toutes les nefs ensemble, et tous les huissiers et toutes les galères de l'armée, et assez d'autres nefs de marchands qui faisaient route avec eux. Et le jour était beau et clair; et le vent doux et bon ; et ils laissent aller les voiles au vent.

120. Et Geoffroi le maréchal de Champagne, qui

dicta cette œuvre (qui jamais n'y mentit d'un mot à son escient, en homme qui fut à tous les conseils), vous témoigne bien que jamais si belle chose ne fut vue. Et il semblait bien que cette flotte dût conquérir de la terre, car autant que l'œil pouvait voir, on ne pouvait voir sinon des voiles de nefs et de vaisseaux, en sorte que les cœurs des hommes s'en réjouissaient bien.

121. Ils coururent ainsi sur mer tant qu'ils vinrent à Cademelée, à un détroit qui est sur mer. Et alors ils rencontrèrent deux nefs de pèlerins et de chevaliers et de sergents, qui revenaient de Syrie ; et c'étaient de ceux qui étaient allés passer au port de Marseille. Et quand ils virent la flotte si belle et si riche, ils eurent une telle honte qu'ils ne s'osèrent montrer. Et le comte Baudouin de Flandre envoya la barque de sa nef pour savoir quelles gens c'étaient ; et ils dirent qui ils étaient.

122. Et un sergent se laissa couler en bas de la nef dans la barque, et dit à ceux de la nef : « Je vous déclare quittes pour ce qui reste du mien en la nef ; car je m'en irai avec ceux-ci : il me semble bien qu'ils doivent conquérir de la terre. » On fit le meilleur traitement au sergent, et il fut vu bien volontiers en l'armée. Et pour cela, dit-on qu'on peut retourner de mille mauvaises voies.

123. L'armée voyagea ainsi jusqu'à Nigre. Nigre est une très-bonne île et une très-bonne cité qu'on appelle Nigrepont. Là les barons tinrent conseil. Alors le marquis Boniface de Montferrat et le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut s'en allèrent avec

une grande partie des huissiers et des galères, en compagnie du fils de l'empereur Isaac de Constantinople, en une île qu'on appelle Andre, et descendirent à terre. Les chevaliers s'armèrent et coururent en la terre; et les gens du pays vinrent à merci au fils de l'empereur de Constantinople, et lui donnèrent tant du leur qu'ils firent la paix avec lui.

124. Et on rentra dans les vaisseaux, et on voyagea par mer. Alors il leur advint un grand dommage; car un haut seigneur de l'armée, qui avait nom Gui le châtelain de Coucy, mourut et fut jeté en la mer.

125. Les autres nefs qui n'avaient pas tourné de ce côté entrèrent en bouche d'Avie. Et c'est là où le bras de Saint-Georges tombe dans la grande mer. Et ils naviguèrent en remontant le bras jusqu'à une cité qu'on appelle Avie, qui est sur le bras de Saint-Georges devers la Turquie, bien belle et bien assise. Et là ils prirent port et descendirent à terre; et ceux de la cité vinrent à leur rencontre, et leur rendirent la ville, comme gens qui ne s'osaient défendre. Et on fit faire si bonne garde que ceux de la ville n'y perdirent pas un denier vaillant.

126. Ils séjournèrent ainsi là huit jours pour attendre les nefs, et les galères et les huissiers qui étaient encore à venir. Et dans ce séjour ils prirent des blés en la terre, car c'était la moisson; et ils en avaient grand besoin, car ils en avaient peu. Et dans ces huit jours arrivèrent tous les vaisseaux et les barons. Et Dieu leur donna bon temps.

XXVI. Arrivée à Saint-Etienne. On délibère sur le lieu du débarquement.

127. Alors ils partirent du port d'Avie tous ensemble. Vous eussiez pu voir le bras de Saint-Georges couvert à contremont de nefs et de galères et d'huissiers; et c'était bien grande merveille que cette belle chose à regarder. Et ils naviguèrent ainsi contremont dans le bras de Saint-Georges, tant qu'ils vinrent, la veille de Saint-Jean-Baptiste en juin (23 juin 1203), à Saint-Étienne, une abbaye qui était à trois lieues de Constantinople. Et alors ceux des nefs et des galères et des huissiers virent tout en plein Constantinople; et ils prirent port, et ancrèrent leurs vaisseaux.

128. Or, vous pouvez savoir qu'ils regardèrent beaucoup Constantinople ceux qui jamais ne l'avaient vue; car ils ne pouvaient penser qu'il pût être en tout le monde une si riche ville, quand ils virent ces hauts murs et ces riches tours dont elle était close tout entour à la ronde, et ces riches palais et ces hautes églises, dont il y avait tant que nul ne le pût croire s'il ne l'eût vu de ses yeux, et la longueur et la largeur de la ville qui entre toutes les autres était souveraine. Et sachez qu'il n'y eut homme si hardi à qui la chair ne frémît; et ce ne fut pas merveille; car jamais si grande affaire ne fut entreprise par nulles gens, depuis que le monde fut créé.

129. Alors descendirent à terre les comtes et les barons et le doge de Venise; et le parlement se tint à l'église Saint-Étienne. Il y eut là maint avis pris et donné. Toutes les paroles qui y furent dites,

le livre ne vous les contera pas ; mais la fin du conseil fut telle que le doge de Venise se dressa debout et leur dit :

130. « Seigneurs, je sais plus de l'état de ce pays que vous ne faites, car autrefois j'y ai été. Vous avez entrepris la plus grande affaire et la plus périlleuse que jamais gens aient entreprise. Pour cela donc il conviendrait qu'on agît sagement. Sachez, si nous allons à la terre ferme, que la terre est grande et large, et nos gens sont pauvres et disetteux de vivres. Aussi se répandront-ils par la terre pour chercher des vivres ; et il y a bien grande quantité de gens au pays ; et nous ne pourrions faire si bonne garde que nous ne perdissions des nôtres. Et nous n'avons pas besoin d'en perdre ; car nous avons peu de gens pour ce que nous voulons faire.

131. « Il y a des îles ici près, que vous pouvez voir d'ici, où des gens habitent et font venir des blés, des vivres et d'autres biens. Allons là prendre port, et recueillons les blés et les vivres du pays ; et quand nous aurons recueilli les vivres, allons devant la ville et faisons ce que Notre-Seigneur aura disposé. Car plus sûrement guerroie celui qui a des vivres que celui qui n'en a pas. » A ce conseil se rallièrent les comtes et les barons, et ils s'en retournèrent tous, chacun à leurs nefs et à leurs vaisseaux.

XXVII. Les croisés débarquent à Chalcédoine et à l'Escutaire.

132. Ils reposèrent ainsi cette nuit, et au matin, le jour de la fête de monseigneur saint Jean-Baptiste en juin (24 juin 1203), furent dressés les bannières et les gonfalons sur les châteaux des nefs, et les housses ôtées des écus, et les bords des nefs garnis. Chacun regardait ses armes, telles qu'il les devait avoir; car ils savent pour sûr que bientôt ils en auront besoin.

133. Les mariniers lèvent les ancres, et laissent les voiles aller au vent; et Dieu leur donne bon vent tel qu'il leur fallait. Ils passent ainsi jusque par-devant Constantinople, si près des murs et des tours que de maintes de leurs nefs on y aurait tiré. Il y avait tant de gens sur les murs et sur les tours qu'il semblait qu'il n'y en eût pas ailleurs.

134. Ainsi Dieu Notre-Seigneur leur fit-il changer le dessein qui fut pris la veille de tourner vers les îles, comme si chacun n'en eût jamais ouï parler. Et maintenant ils vont à la terre ferme aussi droit qu'ils peuvent; et ils prirent port devant un palais de l'empereur Alexis, en un lieu qui était appelé Chalcédoine; c'était en face de Constantinople, de l'autre côté du bras, devers la Turquie. Ce palais était un des plus beaux et des plus délicieux que jamais yeux eussent pu regarder, avec toutes les délices qui conviennent aux hommes, et qui doivent se trouver en maison de prince.

135. Et les comtes et les barons descendirent à

terre, et se logèrent au palais et dans la ville à l'entour ; et la plupart tendirent leurs pavillons. Alors les chevaux furent tirés hors des huissiers, et les chevaliers et les sergents descendirent à terre avec leurs armes, en sorte qu'il ne resta sur les vaisseaux que les mariniers. La contrée était belle et riche et plantureuse en tous biens, et les blés (qui étaient moissonnés) en meules parmi les champs ; tant que chacun en voulut prendre il en eut ; et ils en prirent, comme gens qui en avaient grand besoin.

136. Ils séjournèrent ainsi en ce palais le lendemain, et au troisième jour Dieu leur donna bon vent ; et les mariniers lèvent leurs ancres et dressent leurs voiles au vent. Ils s'en vont ainsi en contremont du bras, bien une lieue au-dessus de Constantinople, jusqu'à un palais qui était à l'empereur Alexis, et qui était appelé l'Escutaire. Là ancrèrent les nefs, les huissiers et toutes les galères ; et toute la chevalerie qui s'était logée au palais de Chalcédoine, alla le long du rivage par terre.

137. L'armée des Français se logea ainsi sur le bras de Saint-Georges, à l'Escutaire et en contremont. Et quand l'empereur Alexis le vit, il fit sortir son armée de Constantinople, et se logea sur l'autre rive, d'autre part, en face d'eux ; et il fit tendre ses pavillons pour qu'ils ne pussent prendre terre de force contre lui. L'armée des Français séjourna ainsi pendant neuf jours ; et ceux-là se procurèrent des vivres qui en avaient besoin ; et ce furent tous ceux de l'armée.

XXVIII. Les fourrageurs des croisés défont les Grecs.

138. Pendant ce séjour, une compagnie de très-bonnes gens sortit pour garder l'armée, de peur qu'on ne l'attaquât, et les fourrageurs parcoururent la contrée. En cette compagnie fut Eudes le Champenois de Champlitte et Guillaume son frère, et Oger de Saint-Cheron, et Manassès de l'Isle, et le comte Girard (un comte de Lombardie qui était de la suite du marquis de Montferrat); et ils avaient bien avec eux quatre-vingts chevaliers de très-bonnes gens.

139. Et ils aperçurent au pied de la montagne des pavillons bien à trois lieues de l'armée; et c'était le mega-duc de l'empereur de Constantinople qui avait bien cinq cents chevaliers grecs. Quand les nôtres les virent, ils ordonnèrent leurs gens en quatre corps de bataille, et ils décidèrent qu'ils iraient les combattre. Et quand les Grecs les virent, ils ordonnèrent leurs corps de bataille, et se rangèrent par-devant leurs pavillons et les attendirent; et nos gens les allèrent attaquer très-vigoureusement.

140. Avec l'aide de Dieu Notre-Seigneur, ce combat dura peu, et les Grecs leur tournèrent le dos, et furent déconfits à la première rencontre; et les nôtres les poursuivirent bien une grande lieue. Ils gagnèrent là assez de chevaux et de roussins et de palefrois, et de mulets et de mules, et de tentes et de pavillons, et tel butin qui convenait en pareille affaire. Ils s'en revinrent ainsi au camp, où ils furent vus bien volontiers, et partagèrent leur butin comme ils durent.

XXIX. Message de l'empereur Alexis; réponse des croisés.

141. Le jour d'après, l'empereur Alexis envoya un messager aux comtes et aux barons avec ses lettres. Ce messager avait nom Nicolas Roux, et était natif de Lombardie. Il trouva les barons au riche palais de l'Escutaire, où ils étaient en conseil, et les salua de la part de l'empereur Alexis de Constantinople, et tendit ses lettres au marquis Boniface de Montferrat; et celui-ci les reçut. Et les lettres furent lues devant tous les barons; et il y avait dans les lettres des paroles de bien des manières que le livre ne raconte pas; et après ces autres paroles qui y étaient, il y en avait aussi de créance, pour que l'on crût celui qui les avait apportées, qui avait nom Nicolas Roux.

142. « Beau sire, font-ils, nous avons vu vos lettres, et elles nous disent que nous vous croyions ; et nous vous croyons bien. Or, dites ce qu'il vous plaira. »

143. Le messager était devant les barons debout, et il parla : « Seigneurs, fait-il, l'empereur Alexis vous mande qu'il sait bien que vous êtes les meilleures gens qui soient sans couronne, et du meilleur pays qui soit. Et il s'émerveille beaucoup pourquoi et à propos de quoi vous êtes venus en sa terre et en son royaume; car vous êtes chrétiens, et il est chrétien; et il sait bien que vous êtes en marche pour délivrer la sainte Terre d'outre-mer, et la sainte Croix et le Sépulcre. Si vous êtes pauvres et disetteux, il vous donnera volontiers de ses vivres et de

son avoir, pourvu que vous vidiez sa terre. Il ne voudrait autrement vous faire mal, et pourtant il en a le pouvoir; car si vous étiez vingt fois autant de gens, vous ne pourriez vous en aller (s'il voulait vous faire mal) que vous ne fussiez tous déconfits. »

144. Par l'accord et par le conseil des autres barons et du doge de Venise, se leva Conon de Béthune, qui était bon chevalier, et sage et bien éloquent, et il répondit au messager : « Beau sire, vous nous avez dit que votre seigneur s'émerveille beaucoup pourquoi nos seigneurs et nos barons sont entrés en son royaume et en sa terre. En sa terre ils ne sont pas entrés, car il la tient à tort et à péché, contre Dieu et contre raison; elle est à son neveu qui siége ici parmi nous sur un trône, qui est fils de son frère l'empereur Isaac. Mais s'il voulait venir à la merci de son neveu et lui rendait la couronne et l'empire, nous le prierions qu'il lui pardonnât, et lui donnât assez pour qu'il pût vivre richement. Et si ce n'est pas pour un tel message que vous revenez une autre fois, ne soyez pas si hardi que de revenir encore. » Ainsi partit le messager; et il s'en retourna en Constantinople à l'empereur Alexis.

XXX. Les croisés montrent le jeune Alexis au peuple de Constantinople. Ils se préparent au combat.

145. Les barons parlèrent le lendemain ensemble et dirent qu'ils montreraient Alexis, le fils de l'empereur de Constantinople, au peuple de la cité. Alors ils firent armer toutes les galères : le doge de Venise

et le marquis de Montferrat entrèrent dans l'une, et prirent avec eux Alexis le fils de l'empereur Isaac ; et dans les autres galères entrèrent les chevaliers et les barons, ceux qui voulurent.

146. Ils s'en allèrent ainsi tout près des murs de Constantinople, et montrèrent l'enfant au peuple des Grecs, et dirent : « Voici votre seigneur naturel ; et sachez que nous ne vînmes pas pour vous faire mal, mais nous vînmes pour vous garder et vous défendre si vous faites ce que vous devez. Car celui à qui vous obéissez comme à votre seigneur, vous tient à tort et à péché, contre Dieu et contre raison. Et vous savez bien comme il a déloyalement agi envers son seigneur et son frère ; car il lui a crevé les yeux, et enlevé son empire à tort et à péché. Or, voici le véritable héritier; si vous vous tenez à lui, vous ferez ce que vous devrez, et si vous ne le faites pas, nous vous ferons du pis que nous pourrons. » Pas un de la terre ni de la cité ne laissa voir qu'il se tînt à lui, par crainte et par peur de l'empereur Alexis. Ils s'en revinrent ainsi au camp, et allèrent chacun à sa tente.

147. Le lendemain, quand ils eurent ouï la messe, ils s'assemblèrent en parlement ; et le parlement se tint à cheval, au milieu des champs. Là vous eussiez pu voir maint beau destrier et maint bon chevalier dessus. Et le conseil était pour ordonner les corps de bataille, combien et quels ils en auraient. Il y eut assez de disputes de part et d'autre, mais la fin du conseil fut que l'avant-garde fut octroyée au comte Baudouin de Flandre, parce qu'il avait une bien

grande quantité de bonnes gens, et d'archers et d'arbalétriers, plus que nul qui fût en l'armée.

148. Et après il fut décidé que Henri son frère, Mathieu de Walincourt et Baudouin de Beauvoir feraient le second corps de bataille, avec maints autres bons chevaliers de leur terre et de leur pays qui étaient avec eux.

149. Le comte Hugues de Saint-Paul fit le troisième corps de bataille avec Pierre d'Amiens son neveu, Eustache de Canteleu, Anseau de Cayeux, et maints bons chevaliers de leur terre et de leur pays.

150. Le comte Louis de Blois et de Chartres fit le quatrième corps de bataille, qui fut bien grand, et riche et redouté; car il y avait une bien grande quantité de bons chevaliers et de bonnes gens.

151. Mathieu de Montmorency fit le cinquième corps de bataille, avec les Champenois. Geoffroi le maréchal de Champagne fut en celui-là. Oger de Saint-Cheron, Manassès de l'Isle, Milon le Brebant, Macaire de Sainte-Menehould, Jean Fuisnons, Gui de Chappes, Clerembaud son neveu, Robert de Ronsoi : toutes ces gens firent le cinquième corps de bataille. Sachez qu'il y eut maints bons chevaliers.

152. Les gens de Bourgogne firent le sixième corps de bataille. En celui-là fut Eudes le Champenois de Champlitte, Guillaume son frère, Gui de Pesmes, Edmond son frère, Othon de la Roche, Richard de Dampierre, Eudes son frère, Gui de Conflans, et les gens de leur terre et de leur pays.

153. Le marquis Boniface de Montferrat fit le septième corps de bataille, qui fut très-grand. Là furent

les Lombards, et les Toscans et les Allemands, et toutes les gens qui étaient depuis le mont de Mont-Cenis jusqu'à Lyon sur le Rhône. Tous ceux-là furent dans le corps de bataille du marquis, et il fut ordonné qu'il ferait l'arrière-garde.

XXXI. Les croisés s'emparent du port.

154. Le jour fut arrêté où ils s'embarqueraient sur les nefs et les vaisseaux pour prendre terre de force, ou pour mourir. Et sachez que c'était une des plus redoutables choses à faire qui jamais fut. Alors parlèrent au peuple les évêques et le clergé, et leur montrèrent qu'il fallait se confesser et faire chacun son testament; car ils ne savaient quand Dieu ferait sa volonté d'eux. Et ainsi firent-ils bien volontiers dans toute l'armée, et bien pieusement.

155. Le terme vint ainsi qu'il était arrêté, et les chevaliers furent tous sur les huissiers avec leurs destriers; et ils furent tout armés, les heaumes lacés, et les chevaux couverts et sellés. Et les autres gens qui n'avaient pas si grand besoin à la bataille, furent tous sur les grandes nefs; et les galères furent toutes armées et préparées.

156. Le matin fut beau, un peu après le soleil levant; et l'empereur Alexis les attendait avec des troupes nombreuses et de grands apprêts d'autre part. On sonna les trompettes; et chaque galère est liée à un huissier pour passer outre plus facilement. Ils ne demandent pas chacun qui doit aller devant; mais qui plus tôt peut, plus tôt aborde. E

les chevaliers sortirent des huissiers; et ils sautèrent dans la mer jusqu'à la ceinture tout armés, les heaumes lacés et la lance à la main; et les bons archers aussi et les bons sergents, et les bons arbalétriers, chacun avec sa compagnie, là où elle aborda.

157. Les Grecs firent bien semblant de tenir tête; et quand on en vint à baisser les lances, les Grecs leur tournèrent le dos. Ils s'en vont fuyant, et leur laissent le rivage; et sachez que jamais nul port ne fut plus orgueilleusement pris. Alors les mariniers commencent à ouvrir les portes des huissiers, et à jeter les ponts dehors; et on commence à tirer les chevaux; et les chevaliers commencent à monter sur leurs chevaux; et les corps de bataille commencent à se ranger.

XXXII. Prise de la tour de Galathas.

158. Le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, qui faisait l'avant-garde, chevaucha, et les autres corps de bataille après, chacun ainsi qu'il devait chevaucher; et ils allèrent jusque là où l'empereur Alexis avait été campé. Et il s'en était retourné vers Constantinople, et il laissa tendus les tentes et les pavillons; et nos gens y gagnèrent assez.

159. Le conseil de nos barons fut qu'ils se logeraient sur le port devant la tour de Galathas, où tenait la chaîne qui venait de Constantinople. Et sachez en vérité que par cette chaîne devait entrer qui voulait entrer au port de Constantinople. Et nos

barons virent bien que s'ils ne prenaient cette tour et rompaient cette chaîne, ils étaient morts et mal lotis. Ils se logèrent ainsi la nuit devant la tour et en la juiverie que l'on appelle l'Estanor, où il y avait une ville bien bonne et bien riche.

160. La nuit, ils se firent bien garder, et le lendemain, quand vint l'heure de tierce, ceux de la tour de Galathas firent une attaque avec ceux qui de Constantinople leur venaient aider en barques; et nos gens coururent aux armes. Là combattit d'abord Jacques d'Avesnes et sa troupe à pied; et sachez qu'il fut bien chargé, et blessé au visage d'une lance, et en aventure de mort. Et un sien chevalier, qui avait nom Nicolas de Jenlain, monta à cheval, et secourut très-bien son seigneur, et se montra si bien qu'il en eut grand honneur.

161. Et le cri s'éleva dans le camp; et nos gens vinrent de toutes parts, et les repoussèrent bien laidement, en sorte qu'il y en eut assez de tués et de pris; et tels y en eut qui ne tournèrent pas à la tour, mais allèrent aux barques d'où ils étaient venus; et là il y en eut assez de noyés, et d'aucuns en échappèrent. Pour ceux qui tournèrent à la tour, ceux de l'armée les tinrent de si près qu'ils ne purent fermer la porte. Là reprit un grand combat à la porte; et ils la leur enlevèrent de force, et les prirent dedans. Il y en eut assez là de tués et de pris.

XXXIII. Attaque de la ville par terre et par mer.

162. Ainsi fut pris le château de Galathas et le port de Constantinople gagné par force. Ceux de l'armée en furent bien réconfortés, et en louèrent bien le Seigneur Dieu, et ceux de la ville, déconfortés. Et le lendemain on tira dans le port les nefs et les vaisseaux et les galères et les huissiers; et alors ceux de l'armée tinrent conseil ensemble pour savoir ce qu'ils pourraient faire, s'ils attaqueraient la ville par mer ou par terre. Les Vénitiens s'accordèrent fort pour que les échelles fussent dressées sur les nefs, et que tout l'assaut fût par devers la mer. Les Français disaient qu'ils ne savaient pas si bien s'aider sur mer que sur terre; mais que quand ils auraient leurs chevaux et leurs armes, ils sauraient mieux s'aider sur terre. Ainsi la fin du conseil fut que les Vénitiens attaqueraient par mer, et les barons et ceux de l'armée par terre.

163. Ils séjournèrent ainsi quatre jours. Au cinquième jour après, tout le camp s'arma; et les corps de bataille chevauchèrent (comme ils avaient été ordonnés) tout par-dessus le port jusqu'en face du palais de Blaquerne; et la flotte vint par dedans le port, jusqu'en face d'eux; et ce fut presque au bout du port. Et là il y a un fleuve qui se jette dans la mer, qu'on ne peut passer sinon par un pont de pierre. Les Grecs avaient coupé le pont, et les barons firent travailler l'armée tout le jour et toute la nuit pour arranger le pont. Le pont fut ainsi arrangé, et

les corps de bataille armés au matin ; et ils chevauchèrent l'un après l'autre, ainsi qu'ils avaient été ordonnés. Et ils vont devant la ville, et nul de la cité ne sortit contre eux. Et ce fut une bien grande merveille ; car pour un qu'ils étaient en l'armée, ils étaient deux cents dans la ville.

164. Alors le conseil des barons fut qu'ils se logeraient entre le palais de Blaquerne et le château de Boémond, qui était une abbaye close de murs. Et alors furent tendus les tentes et les pavillons, et ce fut bien une fière chose à regarder ; car de Constantinople, qui tenait trois lieues de front par devers la terre, toute l'armée ne put assiéger que l'une des portes. Et les Vénitiens étaient sur la mer, dans les nefs et dans les vaisseaux ; et ils dressèrent les échelles, et les mangoneaux et les pierriers, et disposèrent l'assaut très-bien. Et les barons préparèrent aussi le leur par devers la terre, avec des pierriers et des mangoneaux.

165. Et sachez qu'ils n'étaient pas en paix ; car il n'était heure de nuit ni de jour qu'un des corps de bataille ne fût armé par-devant la porte pour veiller aux engins et aux sorties. Et malgré tout cela les Grecs ne laissaient pas que d'en faire assez par cette porte et par les autres, en sorte qu'ils les tenaient de si court, que six ou sept fois par jour il fallait s'armer dans tout le camp ; et on n'avait pas le pouvoir d'aller chercher des vivres à quatre portées d'arbalète loin du camp. Et ils avaient bien peu de vivres, sinon des fèves et de la salaison ; de cela ils avaient un peu, mais de chair fraîche rien, s'ils n'en

avaient des chevaux qu'on leur tuait. Et sachez qu'ils n'avaient pas communément de vivres dans toute l'armée pour trois semaines. Et ils étaient bien périlleusement ; car jamais par si peu de gens ne furent assiégés tant de gens en nulle ville.

XXXIV. Premiers incidents de l'attaque.

166. Ils pensèrent alors à un très-bon engin ; car ils fermèrent tout le camp de bonnes palissades, et de bonnes pièces de bois, et de bonnes barrières ; et ils en furent ainsi beaucoup plus forts et plus sûrs. Les Grecs leur faisaient si souvent des sorties qu'ils ne les laissaient pas reposer, et ceux du camp les repoussaient arrière bien rudement ; et toutes les fois qu'ils sortaient, les Grecs y perdaient.

167. Un jour les Bourguignons faisaient le guet, et les Grecs leur firent une sortie ; et une partie de leurs meilleures gens sortit hors des murs. Et ceux du camp leur coururent sus, et les repoussèrent dedans bien rudement ; et ils arrivèrent si près de la porte qu'on leur jetait sur eux des pierres de grand poids. Là fut pris un des meilleurs Grecs de la ville, qui eut nom Constantin Lascaris ; et Gautier de Neuilly le prit tout monté sur son cheval. Et là Guillaume de Champlitte eut le bras brisé d'une pierre ; et ce fut grand dommage, car il était bien preux et bien vaillant.

168. Tous les coups, et tous les blessés, et tous les morts, je ne vous puis les redire ; mais avant que le combat finît, vint un chevalier de la suite de

Henri, le frère du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, qui avait nom Eustache du Marchais; et il n'était armé que d'une veste rembourrée et d'un chapeau de fer, son écu à son cou; et il se montra si bien en les repoussant, qu'il en remporta grand honneur. Il y avait peu de jours qu'on ne fît des sorties, mais je ne puis toutes vous les raconter. On tenait les nôtres de si près qu'ils ne pouvaient dormir, ni se reposer, ni manger, sinon armés.

169. Les Grecs firent une autre sortie par une porte au-dessus, où ils perdirent encore assez. Mais là fut tué un chevalier qui avait nom Guillaume du Gi; et là Mathieu de Walincourt se montra très-bien et perdit son cheval qui lui fut tué au pont de la porte; et beaucoup qui furent à cette mêlée se montrèrent très-bien. A cette porte au-dessus du palais de Blaquerne, par où ils sortaient plus souvent, Pierre de Bracieux se fit plus d'honneur que personne, parce qu'il était logé plus près et qu'il y vint plus souvent.

XXXV. L'assaut est donné.

170. Ainsi leur dura ce péril et ce travail près de dix jours, tant que, un jeudi matin (17 juillet 1203), leur assaut fut préparé, et leurs échelles aussi. Et les Vénitiens avaient préparé le leur par mer. L'assaut fut ordonné de telle sorte que trois des sept corps de bataille garderaient le camp par dehors, et les quatre autres iraient à l'assaut. Le marquis Boniface de Montferrat garda le camp par devers

les champs, avec le corps des Bourguignons, le corps des Champenois et Mathieu de Montmorency. Et le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut alla à l'assaut avec ses gens; et Henri son frère, et le comte Louis de Blois et de Chartres, et le comte Hugues de Saint-Paul, et ceux qui se tenaient à eux, allèrent à l'assaut.

171. Ils dressèrent à un avant-mur deux échelles près de la mer; et le mur était bien garni d'Anglais et de Danois [1]. Et l'assaut fut fort et bon et dur; et par vive force, des chevaliers et deux sergents montèrent sur les échelles, et conquirent le mur sur eux. Et ils montèrent bien quinze sur le mur, et ils combattaient corps à corps avec les haches et les épées. Et ceux de dedans refirent effort, et les mirent dehors bien rudement, si bien qu'ils en retinrent deux; et ceux qui furent retenus de nos gens, furent menés devant l'empereur Alexis; et il en fut bien joyeux. Ainsi demeura l'assaut devers les Français; et il y en eut assez de blessés et d'estropiés; et les barons en furent bien irrités.

172. Et le doge de Venise ne s'était pas oublié; mais il avait ordonné ses nefs et ses huissiers et ses vaisseaux sur un front, et ce front durait bien trois portées d'arbalète; et ils commencent de s'approcher du rivage qui était sous les murs et sous les tours. Alors vous eussiez vu les mangoneaux lançant de dessus les nefs et les huissiers, et les carreaux d'arbalète tirés à foison, et ceux de dedans

[1] Ces étrangers étaient à la solde des empereurs de Constantinople.

se défendre bien rudement du haut des murs et des tours; et les échelles des nefs approcher si fort qu'en plusieurs lieux ils s'entre-frappaient de l'épée et de la lance; et le tumulte était si grand qu'il semblait que terre et mer s'abîmassent. Et sachez que les galères n'osaient prendre terre.

XXXVI. Prise de vingt-cinq tours.

173. Or, vous pourrez ouïr une étrange prouesse; car le doge de Venise, qui était vieil homme et ne voyait goutte, était tout armé en tête de sa galère; et il avait le gonfalon de Saint-Marc par-devant lui, et il criait aux siens qu'ils le missent à terre ou sinon qu'il en ferait justice sur leurs corps. Et ainsi firent-ils; car la galère prend terre, et ils sautent dehors, et ils portent le gonfalon de Saint-Marc à terre par-devant lui.

174. Et quand les Vénitiens voient le gonfalon de Saint-Marc à terre, et la galère de leur seigneur qui a pris terre devant eux, alors chacun se tient pour honni, et tous vont à terre, et ceux des huissiers sautent dehors et vont à terre; et ceux des grandes nefs entrent dans les barques et vont à terre au plus vite et à qui mieux mieux. Alors vous eussiez pu voir un assaut grand et merveilleux; et ce que témoigne Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne qui fit cette œuvre, c'est que plus de quarante lui dirent en vérité qu'ils virent le gonfalon de Saint-Marc de Venise sur une des tours, et qu'ils ne surent point qui l'y porta.

175. Or, oyez un étrange miracle : ceux de dedans s'enfuient et abandonnent les murs ; et les autres entrent dedans au plus vite et à qui mieux mieux, si bien qu'ils prennent vingt-cinq des tours et les garnissent de leurs gens. Et le doge prend un bateau, et il envoie des messagers aux barons du camp, et leur fait savoir qu'on avait vingt-cinq tours et qu'ils sussent en vérité qu'on ne les pouvait reperdre. Les barons sont si joyeux qu'ils ne peuvent croire que ce soit vrai ; et les Vénitiens commencent à envoyer au camp en bateaux chevaux et palefrois d'entre ceux qu'ils avaient gagnés dans la ville.

176. Et quand l'empereur Alexis vit qu'ils étaient ainsi entrés dans la ville, il commença à envoyer ses gens contre eux en si grande quantité qu'ils virent bien qu'ils ne leur pourraient résister. Ils mirent donc le feu entre eux et les Grecs ; et le vent venait de devers nos gens, et le feu commença à devenir si grand que les Grecs ne pouvaient voir nos gens ; eux se retirèrent ainsi à leurs tours qu'ils avaient saisies et conquises.

XXXVII. L'empereur Alexis présente la bataille et se retire sans attaquer.

177. Alors l'empereur Alexis de Constantinople sortit avec toutes ses forces de la cité, par d'autres portes qui étaient bien à une lieue loin du camp ; et il commença à sortir tant de gens qu'il semblait que ce fût le monde entier. Alors il fait ordonner ses corps de bataille dans la plaine, et ils chevauchent

vers le camp ; et quand nos Français les voient, ils courent aux armes de toutes parts. Ce jour-là, Henri le frère du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut faisait le guet pour les engins devant la porte de Blaquerne, avec Mathieu de Walincourt et Baudouin de Beauvoir, et leurs gens qui se tenaient à eux. En face d'eux, l'empereur Alexis avait préparé des gens en grand nombre pour sortir par trois portes, pendant que lui se jetterait dans le camp d'un autre côté.

178. Et alors sortirent les six corps de bataille qui furent ordonnés, et ils se rangèrent par devant leurs palissades ; et leurs sergents et leurs écuyers à pied par derrière les croupes des chevaux, et les archers et les arbalétriers par devant eux ; et ils firent un corps de bataille de leurs chevaliers à pied, dont ils avaient bien deux cents qui n'avaient plus de cheval. Et ils se tinrent ainsi cois devant leurs palissades ; et ce fut avec bien grand sens, car s'ils fussent allés en plaine les attaquer, les autres avaient si grande quantité de gens, que nous tous eussions été noyés parmi eux.

179. Il semblait que toute la plaine fût couverte de troupes, et ils venaient au petit pas, tous en ordre. Il semblait bien que ce fût chose périlleuse, car les nôtres n'avaient que six corps de bataille, et les Grecs en avaient bien quarante, et il n'y en avait pas qui ne fût plus grand qu'un des nôtres. Mais les nôtres étaient ordonnés en telle manière qu'on ne pouvait venir à eux sinon par devant. Et l'empereur Alexis chevaucha tant qu'il fut assez près pour qu'on tirât

les uns sur les autres. Et quand le dôge de Venise ouït cela, il fit retirer ses gens et quitter les tours qu'ils avaient conquises, et dit qu'il voulait vivre ou mourir avec les pèlerins. Il s'en vint ainsi devers le camp, et descendit lui-même tout le premier à terre, avec ce qu'il put amener de ses gens dehors.

180. Ainsi furent pendant longtemps les troupes des pèlerins et des Grecs vis-à-vis ; car les Grecs n'osèrent pas venir se lancer sur leurs lignes, et ceux-ci ne voulurent pas s'éloigner de leurs palissades. Et quand l'empereur Alexis vit cela, il commença à retirer ses gens, et quand il eut rallié ses gens, il s'en retourna en arrière. Et quand l'armée des pèlerins vit cela, elle commença à chevaucher au petit pas vers lui ; et les troupes des Grecs commencèrent à se mettre en route, et se retirèrent en arrière à un palais qui était appelé Philopas.

181. Et sachez que jamais Dieu ne tira nulles gens de plus grand péril qu'il fit ceux de l'armée ce jour-là ; et sachez que nul ne fut si hardi qui n'en eût grande joie. Ainsi demeura la bataille en ce jour ; car il ne se fit rien de plus, ainsi qu'il plut à Dieu. L'empereur Alexis s'en retourna en la ville, et ceux de l'armée allèrent à leurs tentes : ils se désarmèrent, car ils étaient bien las et fatigués ; et ils mangèrent peu et burent peu, car ils avaient peu de vivres.

XXXVIII. Alexis abandonne Constantinople; son frère Isaac est rétabli sur le trône; les croisés lui envoient un message.

182. Or, voyez les miracles de Notre-Seigneur, comme ils sont beaux partout là où il lui plaît! Cette nuit même, l'empereur Alexis de Constantinople prit de son trésor ce qu'il en put emporter, et emmena avec lui de ses gens ceux qui s'en voulurent aller; et il s'enfuit, et laissa la cité. Et ceux de la cité demeurèrent bien ébahis, et ils allèrent à la prison où était l'empereur Isaac, qui avait les yeux arrachés. Ils le vêtirent impérialement, le portèrent au haut palais de Blaquerne, et l'assirent sur le haut trône, et lui firent obéissance comme à leur seigneur. Alors ils prirent des messagers par le conseil de l'empereur Isaac et les envoyèrent au camp, et mandèrent au fils de l'empereur et aux barons que l'empereur Alexis s'était enfui, et qu'ils avaient rétabli comme empereur l'empereur Isaac.

183. Quand l'enfant le sut, il manda le marquis Boniface de Montferrat, et le marquis manda les barons par tout le camp. Et quand ils furent assemblés au pavillon du fils de l'empereur Isaac, alors il leur conte cette nouvelle; et quand ils l'ouïrent, de la joie qu'ils eurent, il ne faut point parler; car jamais plus grande joie ne fut au monde. Et Notre-Seigneur fut bien pieusement loué par eux tous de ce que en si peu de temps il les avait secourus, et de si bas qu'ils étaient les avait mis si haut. Et pour cela

peut-on bien dire : « Celui que Dieu veut aider, nul homme ne lui peut nuire. »

184. Alors il commença à faire jour, et le camp commença à s'armer ; et ils s'armèrent tous dans le camp, parce qu'ils ne croyaient pas beaucoup les Grecs. Et les messagers commencent à sortir deux ou trois ensemble, et ils racontent les mêmes nouvelles. Le conseil des barons et des comtes fut tel (et celui du doge aussi) qu'ils enverraient des messagers dans la ville pour savoir comment les affaires y allaient; et que, si ce qu'on leur avait dit était vrai, on requerrait le père d'assurer des conventions telles que son fils les avait faites, sans quoi ils ne laisseraient pas le fils entrer dans la ville. Les messagers furent élus : l'un d'eux fut Mathieu de Montmorency, et l'autre fut Geoffroi le maréchal de Champagne, avec deux Vénitiens de la part du doge de Venise.

185. Les messagers furent ainsi conduits jusqu'à la porte, et on leur ouvrit la porte, et ils mirent pied à terre. Et les Grecs avaient mis des Anglais et des Danois avec leurs haches, depuis la porte jusqu'au palais de Blaquerne. Les messagers furent ainsi amenés jusqu'au haut palais ; et là ils trouvèrent l'empereur Isaac (si richement vêtu, qu'en vain eût-on demandé un homme plus richement vêtu), et à côté de lui l'impératrice sa femme, qui était bien belle dame, sœur du roi de Hongrie. Pour les autres, hauts hommes et hautes dames, il y en avait tant qu'on n'y pouvait tourner le pied; les dames si richement parées qu'elles ne pouvaient l'être davantage.

Et tous ceux qui avaient été le jour d'avant contre lui, étaient ce jour-là tout à sa volonté.

XXXIX. Isaac confirme les engagements de son fils Alexis.

186. Les messagers vinrent devant l'empereur Isaac, et l'empereur et tous les autres les honorèrent beaucoup. Et les messagers dirent qu'ils voulaient parler à lui en particulier, de la part de son fils et de la part des barons du camp. Et il se leva, et entra en une chambre; et n'emmena avec lui que l'impératrice, et son chancelier et son drogman, et les quatre messagers. Par l'accord des autres messagers, Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne, prit la parole et dit à l'empereur Isaac :

187. « Sire, tu vois le service que nous avons rendu à ton fils, et comme nous lui avons bien tenu notre convention. Pour lui, il ne peut entrer ici jusqu'à ce qu'il nous ait donné garantie pour les conventions qu'il nous a faites ; et il te mande, comme ton fils, que tu confirmes la convention en telle forme et en telle manière qu'il nous l'a faite. — Quelle est la convention ? » fait l'empereur. — « Telle que je vous dirai, » répond le messager.

188. « Tout premièrement, mettre l'empire de Romanie en l'obéissance de Rome, dont il s'est séparé il y a longtemps; après, donner deux cent mille marcs d'argent à ceux de l'armée, et vivres pour un an aux petits et aux grands ; mener dix mille hommes à pied et à cheval (tels à pied que nous vou-

drons, tels à cheval que nous voudrons) en ses vaisseaux et à ses dépens en la terre de Babylone, et les y tenir pendant un an; et en la Terre d'outre-mer tenir à ses dépens toute sa vie cinq cents chevaliers qui garderont la terre. Telle est la convention que votre fils nous a faite, et il nous l'a confirmée par serment, par chartes à sceaux pendants, et par le roi Philippe d'Allemagne qui a épousé votre fille. Cette convention, nous voulons que vous la confirmiez aussi. »

189. « Certes fait l'empereur, la convention est bien forte, et je ne vois pas comment elle pourra être remplie; et néanmoins vous l'avez tant servi, et moi et lui, que si on vous donnait tout l'empire, vous l'auriez encore bien mérité. » Il y eut des paroles dites et répétées en mainte manière; mais la fin fut telle que le père confirma les conventions comme le fils les avait confirmées, par serment et par lettres patentes munies de bulle d'or[1]. La charte fut délivrée aux messagers. Ils prirent ainsi congé de l'empereur Isaac, et retournèrent au camp; et dirent aux barons qu'ils avaient fait la besogne.

XL. Entrée des croisés à Constantinople; couronnement du jeune Alexis.

190. Alors les barons montèrent à cheval, et amenèrent l'enfant avec bien grande joie à son père en la cité; et les Grecs lui ouvrirent la porte, et le re-

[1] Le sceau d'or ou bulle se suspendait à la charte par des cordons ou attaches.

çurent avec bien grande joie et bien grande fête. La joie du père et du fils fut bien grande, parce qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, et que de si grande pauvreté et de si grande ruine ils étaient passés à si grande puissance, par Dieu d'abord et par les pèlerins après. Ainsi la joie fut bien grande dans Constantinople et dehors au camp des pèlerins, pour l'honneur et la victoire que Dieu leur avait donnés.

191. Et le lendemain l'empereur et son fils même prièrent les comtes et les barons que pour Dieu ils s'allassent loger de l'autre côté du port devers l'Estanor et Galathas; car s'ils se logeaient en la ville, il y aurait à redouter une mêlée entre eux et les Grecs, et la ville pourrait bien en être détruite. Et les nôtres dirent qu'ils l'avaient tant servi en mainte manière, qu'ils ne refuseraient pas chose dont il les priât. Il s'en allèrent donc loger de l'autre côté, et ils séjournèrent ainsi en paix et en repos, en grande abondance de bons vivres.

192. Or, vous pouvez savoir que beaucoup de ceux de l'armée allèrent voir Constantinople, et les riches palais et les hautes églises dont il y avait tant. Des reliques il n'en faut point parler; car en ce jour il y en avait autant dans la ville que dans le reste du monde. Ainsi furent en grande union les Grecs et les Francs pour toutes choses, pour les marchandises et les autres biens.

193. Par le commun conseil des Francs et des Grecs il fut décidé que le nouvel empereur serait couronné à la fête de monseigneur saint-Pierre au

commencement d'août (1er août 1203). Ainsi fut décidé, et ainsi fut fait. Il fut couronné aussi dignement et aussi honorablement qu'on le faisait pour les empereurs grecs en ce temps. Après il commença à payer l'argent qu'il devait à ceux de l'armée; et on le partagea dans l'armée, et chacun rendit son passage tel qu'on l'avait payé pour lui à Venise.

XLI. Alexis prie les croisés de prolonger leur séjour.

194. Le nouvel empereur allait souvent voir les barons au camp, et les honorait beaucoup, le mieux qu'il pouvait; et il le devait bien faire, car ils l'avaient très-bien servi. Un jour il vint au camp pour voir les barons en particulier dans l'hôtel du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut; là fut mandé le doge de Venise, avec les hauts barons, en particulier; et il leur adressa la parole et dit : « Seigneurs, je suis empereur de par Dieu et de par vous; et vous m'avez rendu le plus grand service que jamais gens aient rendu à nul homme chrétien. Sachez qu'assez de gens me montrent un beau semblant qui ne m'aiment pas; et les Grecs ont très-grand dépit de ce que par votre aide je suis entré en mon héritage.

195. « Le terme est près où vous vous en devez aller, et la société entre vous et les Vénitiens ne dure que jusqu'à la fête de Saint-Michel (29 septembre 1203). Dans un terme si court je ne puis compléter votre payement. Sachez-le, si vous me laissiez, les Grecs me haïssent à cause de vous; je

reperdrai ma terre, et ils m'occiront. Mais faites une chose que je vous dirai : vous demeureriez jusqu'en mars, et je vous ferais conserver votre flotte de la fête Saint-Michel en un an, et je payerais les frais aux Vénitiens, et je vous donnerais ce qui vous serait nécessaire jusqu'à la Pâque. Et pendant ce terme j'aurais mis ma terre en tel point que je ne la pourrais reperdre; et votre convention serait ainsi remplie; car j'aurais payé l'argent, qui me viendrait de par toutes mes terres; et je serais muni de navires pour aller avec vous ou y envoyer, ainsi que je vous l'ai promis; et alors vous auriez l'été tout au long pour guerroyer. »

196. Les barons dirent qu'ils en parleraient ensemble, sans lui. Ils reconnurent bien que c'était vrai ce qu'il disait, et que c'était le mieux pour l'empereur et pour eux. Et ils répondirent qu'ils ne le pouvaient faire sinon par l'avis commun de l'armée; et qu'ils en parleraient à ceux de l'armée, et lui feraient réponse de ce qu'ils pourraient trouver. L'empereur Alexis se sépara ainsi d'eux, et s'en retourna en Constantinople. Et ils restèrent au camp, et tinrent le lendemain un parlement. Et tous les barons et les chefs de l'armée furent mandés et la plus grande partie des chevaliers; et cette demande leur fut redite à tous, ainsi que l'empereur l'avait adressée.

XLII. Débat des croisés; mort de Mathieu de Montmorency.

197. Alors il y eut une bien grande discorde à l'armée ainsi qu'il y avait eu maintes fois de par ceux qui auraient voulu que l'armée se séparât; car il leur semblait qu'elle durait trop. Et ce parti qui avait soulevé la discorde à Corfou, rappela aux autres leurs serments et dit : « Baillez-nous les vaisseaux, ainsi que vous nous l'avez juré; car nous voulons aller en Syrie. »

198. Et les autres leur criaient merci, et disaient : « Seigneurs, pour Dieu, ne ruinons pas le grand honneur que Dieu nous a fait. Si nous allons en Syrie, on sera à l'entrée de l'hiver quand nous y arriverons, et nous ne pourrons pas guerroyer; en sorte que la besogne de Notre-Seigneur sera perdue. Mais si nous attendons jusqu'en mars, nous laisserons cet empereur en bon état, et nous nous en irons riches d'argent et de vivres; et puis nous nous en irons en Syrie, et nous ferons des courses en la terre de Babylone. Et notre flotte nous restera jusqu'à la Saint-Michel et de la Saint-Michel jusqu'à Pâque, parce qu'ils ne pourront nous quitter à cause de l'hiver. Et ainsi la Terre d'outre-mer pourra être conquise. »

199. Ceux qui voulaient séparer l'armée ne se souciaient ni du mieux ni du pis, pourvu que l'armée se séparât. Et ceux qui voulaient maintenir l'armée ensemble travaillèrent tant, à l'aide de Dieu, que l'affaire se termina en cette manière : les Vénitiens s'en-

gagèrent pour un an, à compter de la Saint-Michel, à conserver la flotte, et l'empereur Alexis leur donna tant que cela fut fait; et les pèlerins à leur tour jurèrent de maintenir leur société, ainsi qu'ils avaient fait autrefois, jusqu'à ce terme même. Ainsi mit-on la concorde et la paix dans l'armée.

200. Il leur advint alors dans l'armée une bien grande mésaventure; car Mathieu de Montmorency, qui était un des meilleurs chevaliers du royaume de France, et des plus prisés et des plus aimés, tomba malade, et sa maladie s'aggrava tant qu'il mourut. Et ce fut un grand deuil et un grand dommage, un des plus grands qui fût advenu en l'armée pour la perte d'un homme. Et il fut enterré en une église de monseigneur saint-Jean de l'Hôpital de Jérusalem.

XLIII. Le jeune Alexis parcourt l'Empire avec les croisés.

201. Après, par le conseil des Grecs et des Français, l'empereur Alexis sortit de Constantinople, avec une troupe bien nombreuse, pour pacifier l'empire, et le soumettre à sa volonté. Avec lui alla une grande partie des barons, et l'autre resta pour garder le camp. Le marquis Boniface de Montferrat alla avec lui, et le comte Hugues de Saint-Paul, et Henri le frère du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, et Jacques d'Avesnes, et Guillaume de Champlitte, et Hugues de Colemi, et assez d'autres gens dont le livre se tait ici. Au camp resta le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, et le comte Louis de Blois et de Chartres, et la plus grande partie des pèlerins.

202. Et sachez qu'en cette expédition où l'empereur alla, tous les Grecs d'un côté et de l'autre du Bras vinrent à lui, à son mandement et à sa volonté, et lui firent féauté et hommage comme à leur seigneur, hors seulement Johannis, qui était roi de Blaquie et de Bogrie. Et ce Johannis était un Blaque qui était révolté contre son père et contre son oncle, et avait guerroyé contre eux vingt ans, et avait tant conquis de terre sur eux qu'il s'était fait un puissant roi. Et sachez que du côté du Bras de Saint-Georges devers l'occident, peu s'en fallait qu'il n'en eût pris près de la moitié. Celui-là ne vint pas à la volonté ni à la merci de l'empereur.

XLIV. Mêlée des Grecs et des Latins à Constantinople ; incendie de la ville.

203. Pendant que l'empereur Alexis était en cette expédition, il advint une bien grande mésaventure en Constantinople ; car une mêlée commença entre les Grecs et les Latins qui étaient habitants de Constantinople ; et il y en avait beaucoup. Et je ne sais quelles gens, par méchanceté, mirent le feu en la ville ; et ce feu fut si grand et si horrible que nul homme ne le put éteindre ni apaiser. Et quand ils virent cela, les barons de l'armée qui étaient logés de l'autre côté du port, en furent bien tristes, et eurent grand pitié, en voyant ces belles églises et ces riches palais s'effondrer et s'abîmer, et ces grandes rues marchandes brûler à feu ardent ; et ils n'y pouvaient rien de plus.

204. Le feu gagna ainsi sur le port en travers, jusque parmi le plus épais de la ville et jusqu'à la mer d'autre part, tout près de l'église Sainte-Sophie. Et il dura deux jours et deux nuits, sans jamais pouvoir être éteint de main d'homme; et le front du feu, quand il allait brûlant, tenait bien l'espace d'une demi-lieue. Du dommage, ni de l'avoir, ni de la richesse qui là fut perdue et consumée, nul ne vous pourrait faire le compte, non plus que des hommes et des femmes, dont il y eut beaucoup de brûlés.

205. Tous les Latins qui étaient logés dans Constantinople, de quelque pays qu'ils fussent, n'y osèrent plus demeurer; mais ils prirent leurs femmes et leurs enfants, et de leur avoir ce qu'ils purent tirer du feu et réchapper; et ils entrèrent dans des barques et des vaisseaux, et passèrent le port devers les pèlerins. Et ils n'étaient pas peu, car ils étaient bien quinze mille tant petits que grands; et depuis il fut bien utile aux pèlerins qu'ils eussent passé vers eux. Ainsi furent divisés les Francs et les Grecs, car ils ne furent pas aussi unis qu'ils avaient été devant : et ils ne surent à qui s'en prendre; et cela leur pesa de part et d'autre.

206. En ce temps, il leur advint une chose dont les barons et ceux de l'armée furent bien attristés; car l'abbé de Loos mourut : c'était un saint homme et un prud'homme, qui avait voulu le bien de l'armée; et il était moine de l'ordre de Cîteaux.

XLV. Le jeune Alexis rentre à Constantinople; il manque de parole aux croisés.

207. L'empereur Alexis demeura ainsi bien longuement, jusqu'à la Saint-Martin (11 novembre 1203), dans l'expédition où il était allé; et alors il revint à Constantinople. Bien grande fut la joie de leur venue; car les Grecs et les dames de Constantinople allèrent à la rencontre de leurs amis en grandes chevauchées; et les pèlerins allèrent aussi à la rencontre des leurs, dont ils eurent bien grande joie. L'empereur rentra ainsi à Constantinople au palais de Blaquerne; et le marquis de Montferrat et les autres barons s'en retournèrent au camp.

208. L'empereur, qui avait très-bien fait son affaire et pensait bien avoir pris le dessus, s'enorgueillit envers les barons et envers ceux qui lui avaient fait tant de bien, et ne les alla pas voir au camp comme il avait coutume de le faire. Et ils envoyaient à lui, et priaient qu'il leur fît payement de leur argent, ainsi qu'il leur avait promis. Et lui, les menait de répit en répit; et il leur faisait de temps à autre de pauvres petits payements, et à la fin le payement devint néant.

209. Le marquis Boniface de Montferrat, qui l'avait servi plus que les autres et était mieux venu de lui, y allait très-souvent, et lui reprochait le tort qu'il avait envers eux; et représentait le grand service qu'ils lui avaient rendu; car jamais plus grand ne

fut rendu à nul homme. Et l'empereur le menait en demandant répit, et ne tenait rien qu'il leur eût promis; si bien qu'ils virent et connurent clairement qu'il ne cherchait rien, sinon le mal.

210. Alors les barons de l'armée tinrent un parlement avec le doge de Venise, et dirent qu'ils reconnaissaient que l'empereur ne leur tiendrait aucune convention, et qu'il ne leur disait jamais la vérité. Qu'ils envoyassent donc de bons messagers pour requérir qu'il leur tînt parole, et pour représenter le service qu'ils lui avaient rendu; et s'il le voulait bien faire, qu'on l'acceptât; et s'il ne le voulait pas faire, qu'on le défiât de par eux, et qu'on lui dît bien qu'ils poursuivraient leurs droits le mieux qu'ils pourraient.

XLVI. Défi des croisés.

211. Pour ce message fut élu Conon de Béthune et Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, et Milon le Brebant, de Provins; et le doge de Venise envoya trois hauts hommes de son conseil. Ainsi montèrent les messagers sur leurs chevaux, les épées ceintes; et ils chevauchèrent ensemble jusqu'au palais de Blaquerne. Et sachez qu'ils allèrent en grand péril et en grande aventure, vu la perfidie des Grecs.

212. Ils descendirent ainsi à la porte et entrèrent au palais, et trouvèrent l'empereur Alexis et l'empereur Isaac son père siégeant sur deux trônes, côte à côte. Et près d'eux était assise l'impératrice, qui

était femme du père et marâtre du fils, et était sœur du roi de Hongrie; belle dame et bonne. Et ils étaient avec grande quantité de hauts personnages; et cela semblait bien la cour d'un riche prince.

213. Par le conseil des autres messagers, Conon de Béthune, qui était très-sage et bien parlant, prit la parole : « Sire, nous sommes venus à toi de par les barons de l'armée et de par le doge de Venise; et sache qu'ils te reprochent le grand service qu'ils t'ont rendu, comme chacun le sait et comme il appert à tous. Vous leur avez juré, vous et votre père, de tenir la convention que vous leur avez promise, et ils en ont vos chartes. Vous ne la leur avez pas si bien tenue que vous eussiez dû.

214. « Ils vous en ont sommés maintes fois, et nous vous en sommons de par eux, à la vue de tous vos barons, que vous leur teniez la convention qui est entre vous et eux. Si vous le faites, cela leur ira bien; et si vous ne le faites pas, sachez que dorénavant ils ne vous tiennent ni pour seigneur ni pour ami, mais qu'ils s'efforceront d'avoir ce qui leur appartient de toutes les manières qu'ils pourront. Et ils vous signifient qu'ils ne feraient mal ni à vous ni à autrui avant de l'avoir défié; car ils ne firent jamais de trahison, et dans leur pays ce n'est pas la coutume qu'on en fasse. Vous avez bien ouï ce que nous vous avons dit, et vous prendrez conseil ainsi qu'il vous plaira. »

215. Les Grecs tinrent ce défi à bien grande merveille et à grand outrage; et ils dirent que jamais nul n'avait été si hardi qu'il osât défier l'empereur

de Constantinople en sa chambre même. L'empereur Alexis fit aux messagers bien mauvais visage, et tous les Grecs aussi, qui maintes fois l'avaient fait bien bon.

XLVII. La guerre commence; les Grecs tentent d'incendier la flotte des croisés.

216. Le bruit fut bien grand par là dedans; et les messagers s'en retournent, et viennent à la porte, et montent sur leurs chevaux. Quand ils furent hors de la porte, il n'y en eut pas un qui ne fût bien joyeux; et ce ne fut pas grande merveille. car ils étaient échappés de bien grand péril; et il tint à bien peu qu'ils ne fussent tous tués ou pris. Ils s'en revinrent ainsi au camp, et contèrent aux barons comment ils avaient agi. Ainsi commença la guerre, et mal fit qui put mal faire, et par terre et par mer. Les Francs et les Grecs se combattirent maintes fois ; jamais (Dieu merci!) ils ne combattirent ensemble, sans que les Grecs y perdissent plus que les Francs. Ainsi dura la guerre grand temps, jusqu'au cœur de l'hiver.

217. Et alors les Grecs eurent la pensée d'un bien grand engin; car ils prirent dix-sept grandes nefs, et les emplirent toutes de bois gros et menu, et d'étoupes, et de poix, et de tonneaux, et attendirent que le vent soufflât de devers eux très-fortement. Et une nuit, à minuit, ils mirent le feu aux nefs, et laissèrent les voiles aller au vent; et le feu s'alluma bien haut, en sorte qu'il semblait que toute la terre brû-

lât; et les nefs s'en venaient ainsi vers la flotte des pèlerins. Alors le cri s'élève dans le camp, et on court aux armes de toutes parts. Les Vénitiens courent à leurs vaisseaux (et tous les autres qui avaient des vaisseaux), et ils commencent à les retirer du feu bien vigoureusement.

218. Et Geoffroi le maréchal de Champagne qui dicta cette œuvre, vous témoigne bien que jamais gens sur mer ne s'aidèrent mieux. Car ils s'élancèrent dans les galères et les barques des nefs; et ils accrochaient les nefs tout enflammées avec des crocs, et tiraient de vive force hors du port devant leurs ennemis, et les mettaient dans le courant du Bras, et les laissaient aller tout enflammées en aval du Bras. Il était venu tant de Grecs sur la rive, que c'était sans fin ni mesure; et le cri était si grand qu'il semblait que la terre et la mer s'abîmassent. Et ils entraient en barques et en nacelles, et tiraient sur les nôtres qui combattaient le feu; et il y en eut de blessés.

219. Les chevaliers du camp, aussitôt qu'ils eurent ouï le cri, s'armèrent tous; et les corps de bataille sortirent en plaine, chacun devant soi, selon qu'ils étaient logés; et ils craignirent que les Grecs ne les vinssent assaillir par devers la plaine.

220. Ils endurèrent ainsi ce travail et cette angoisse jusqu'au grand jour; mais par l'aide de Dieu, les nôtres ne perdirent rien, hors une nef de Pisans, qui était pleine de marchandises; celle-là fut consumée par le feu. Ils avaient été en bien grand péril cette nuit; car si leur flotte eût brûlé, ils eussent

tout perdu, sans qu'ils s'en pussent aller par terre ni par mer. C'est le prix que leur voulut payer l'empereur Alexis pour le service qu'ils lui avaient rendu.

XLVIII. Murzuphle usurpe l'Empire; Isaac meurt et le jeune Alexis est étranglé.

221. Et alors les Grecs, qui étaient ainsi brouillés avec les Français, virent qu'il n'y avait plus d'espoir de paix; ils tinrent donc conseil en secret pour trahir leur seigneur. Il y avait un Grec qui était mieux venu de lui que tous les autres, et qui lui avait fait faire la brouille avec les Français plus que nul autre. Ce Grec avait nom Murzuphle.

222. Du conseil et du consentement des autres, un soir vers minuit que l'empereur Alexis dormait en sa chambre, ceux qui le devaient garder (Murzuphle surtout et les autres qui étaient avec lui), le prirent en son lit et le jetèrent en une chartre, en prison; et Murzuphle chaussa les bottes vermeilles par l'aide et le conseil des autres (janvier 1204). Ainsi se fit-il empereur, et après ils le couronnèrent à Sainte-Sophie. Or voyez si jamais aussi horrible trahison fut faite par nulles gens.

223. Quand l'empereur Isaac ouït que son fils était pris et celui-là couronné, il eut grand peur, et il lui prit une maladie, qui ne dura pas longtemps, et il mourut. Et cet empereur Murzuphle fit empoisonner deux ou trois fois le fils qu'il avait en prison; et il ne plut pas à Dieu qu'il mourût. Après il alla, et l'étrangla par meurtre; et quand il l'eut étranglé,

alors il fit dire partout qu'il était mort de sa mort naturelle ; et le fit ensevelir comme empereur honorablement, et mettre en terre; et fit grand semblant que cela lui pesait.

224. Mais un meurtre ne peut être célé. Bientôt il fut su clairement des Grecs et des Français que le meurtre avait été fait comme vous l'avez ouï raconter. Alors les barons du camp et le doge de Venise tinrent un parlement, et les évêques aussi et tout le clergé. De ceci fut d'accord tout le clergé (et tous ceux qui avaient les pouvoirs du pape le montrèrent aux barons et aux pèlerins) que celui qui faisait un tel meurtre n'avait pas droit à tenir terre, et que tous ceux qui étaient consentant, étaient complices du meurtre ; et outre tout cela, qu'ils s'étaient soustraits à l'obédience de Rome.

225. « C'est pourquoi nous vous disons, fait le clergé, que la guerre est bonne et juste; et si vous avez bonne intention de conquérir la terre et de la mettre en l'obédience de Rome, vous aurez l'indulgence telle que le pape vous l'a octroyée, tous ceux qui y mourront confessés. » Sachez que cette chose fut de grand confort aux barons et aux pèlerins.

XLIX. Les croisés continuent la guerre; défaite de Murzuphle.

226. Grande fut la guerre entre les Français et les Grecs ; car elle ne s'apaisa pas, mais elle crût toujours et augmenta; et il y avait peu de jours qu'on ne se battit ou sur terre ou sur mer. Alors Henri,

le frère du comte Baudouin de Flandre, fit une chevauchée, et mena une grande partie des bonnes gens du camp. Avec lui alla Jacques d'Avesnes, et Baudouin de Beauvoir, Eudes le Champenois de Champlitte, Guillaume son frère et les gens de leur pays. Et ils partirent un soir du camp, et chevauchèrent toute la nuit; et le lendemain, au grand jour, ils vinrent à une bonne ville qui avait nom la Filée, et la prirent, et firent grand gain de bestiaux, de prisonniers, de vêtements, de vivres, qu'ils envoyèrent en barques au camp en aval du Bras; car la ville était sur la mer de Russie.

227. Ils séjournèrent ainsi deux jours en cette ville, en bien grande abondance de vivres, dont il y avait à grande foison. Le troisième jour, ils partirent avec leurs bestiaux et tout leur butin, et chevauchèrent pour s'en revenir au camp. L'empereur Murzuphle ouït dire la nouvelle, qu'ils étaient sortis du camp; et il partit la nuit de Constantinople avec grande partie de ses gens, et alors il se mit en embuscade là où ils devaient revenir. Et il les vit passer avec tous leurs bestiaux et tout leur butin, et les corps de bataille, l'un après l'autre, jusqu'à ce que l'arrière-garde vint. L'arrière-garde, c'était Henri, le frère du comte Baudouin de Flandre, qui la faisait avec ses gens; et l'empereur Murzuphle leur courut sus à l'entrée d'un bois; et ceux-ci se retournèrent contre lui. Ils se battirent ainsi bien rudement.

228. Avec l'aide de Dieu, l'empereur Murzuphle fut déconfit, et faillit être pris en personne; et il perdit son gonfalon impérial, et une bannière qu'il faisait

porter devant lui, à quoi il se fiait beaucoup, lui et les autres Grecs (en cette bannière était représentée Notre-Dame); et il perdit bien jusqu'à vingt chevaliers des meilleures gens qu'il avait. Ainsi que vous l'avez ouï fut déconfit l'empereur Murzuphle; et la guerre était grande entre lui et les Français; et une grande partie de l'hiver était déjà passée, et l'on était environ à la Chandeleur (2 fevrier 1204), et le carême approchait.

L. Des pèlerins qui étaient allés en Syrie.

229. Maintenant nous laisserons ceux qui sont devant Constantinople : nous parlerons de ceux qui allèrent aux autres ports, et de la flotte de Flandre, qui avait séjourné l'hiver à Marseille. Et ils étaient passés tous en été en la terre de Syrie; et ils furent en si grand nombre, qu'ils étaient bien plus que ceux qui étaient devant Constantinople. Or, voyez quel dommage ce fut quand ils ne se réunirent pas avec ceux-là; car la chrétienté en eût été à jamais rehaussée. Mais Dieu ne le voulut pas pour leurs péchés : les uns moururent du mauvais air de la terre; les autres s'en retournèrent en leur pays. Jamais ils ne firent rien de profitable ni de bien là où ils allèrent en la terre.

230. Il partit encore une compagnie de bien bonnes gens pour aller en Antioche, vers le prince Boémond, qui était prince d'Antioche et comte de Tripoli, et avait guerre avec le roi Livon, qui était seigneur des Hermins. Et cette compagnie allait au prince soldée

par lui; et les Turcs du pays le surent et leur firent une embuscade là par où ils devaient passer. Et ils vinrent à eux, et ils se battirent, et les Francs furent déconfits, si bien que nul n'en échappa qui ne fût ou tué ou pris.

231. Là fut tué Villain de Neuilly, qui était un des bons chevaliers du monde, et Gilles de Trasegnies, et maints autres; et fut pris Bernard de Moreuil, et Renaud de Dampierre, et Jean de Villers, et Guillaume de Nully, qui n'était coupable de rien. Et sachez que de quatre-vingts chevaliers qu'il y avait en la troupe, pas un n'échappa qui ne fût tué ou pris. Et le livre témoigne bien que nul n'esquiva l'armée de Venise, que mal ou honte ne lui en vînt. Aussi est-il vrai qu'on agit en sage quand on se tient à ce qui est le mieux.

LI. Convention des Français et des Vénitiens avant d'attaquer Constantinople.

232. Maintenant nous laisserons ceux-là; nous parlerons de ceux qui sont devant Constantinople. Ils firent très-bien préparer leurs engins, et dresser leurs pierriers et leurs mangoneaux sur les nefs et sur les huissiers, avec tous les engins dont on a besoin pour prendre une ville; et ils firent dresser sur le haut des mâts des nefs les échelles des antennes, qui étaient si hautes qu'on ne pouvait que s'en émerveiller.

233. Et quand les Grecs virent cela, ils recommencèrent à fortifier en face d'eux la ville qui était

bien fermée de hauts murs et de hautes tours. Et il n'y avait si haute tour où ils ne fissent deux ou trois étages de bois pour la hausser davantage; et jamais nulle ville ne fut si bien fortifiée. Ainsi travaillèrent de part et d'autre les Grecs et les Francs une grande partie du carême.

234. Alors ceux du camp parlèrent ensemble et se consultèrent sur la conduite à tenir. On y parla assez, en avant et en arrière; mais le résultat du conseil fut tel, que si Dieu accordait qu'ils entrassent de force dans la ville, tout le gain qui y serait fait serait apporté ensemble, et réparti en commun ainsi qu'il faudrait; et s'ils étaient maîtres de la cité, six hommes seraient pris dans les Français et six dans les Vénitiens, et ils jureraient sur reliques qu'ils éliraient pour empereur celui qu'ils penseraient être le meilleur pour le profit de la terre. Et celui qui serait empereur par l'élection de ceux-là, aurait le quart de toute la conquête et dans la ville et dehors, et aurait en outre le palais de Bouchelion et celui de Blaquerne; et les trois autres quarts seraient partagés en deux, la moitié aux Vénitiens, et la moitié à ceux du camp. Et alors seraient pris douze des plus sages du camp des pèlerins et douze des Vénitiens, et ils partageraient les fiefs et les honneurs entre les hommes, et règleraient le service qu'ils en feraient à l'empereur.

235. Cette convention fut assurée et jurée de part et d'autre par les Français et les Vénitiens, moyennant qu'à la fin de mars en un an s'en pourrait aller qui voudrait; et ceux qui demeureraient en la terre

seraient tenus envers l'empereur du service tel qu'il serait ordonné. Ainsi fut faite et assurée la convention, et tous ceux qui ne la tiendraient pas, excommuniés du clergé.

LII. L'assaut des croisés est repoussé; ils préparent une nouvelle attaque.

236. Les vaisseaux furent très-bien préparés et armés, et tous les vivres des pèlerins recueillis. Le jeudi après la mi-carême (8 avril 1204), ils entrèrent tous dans les nefs, et menèrent les chevaux dans les huissiers. Et chaque corps de bataille eut ses vaisseaux à lui, et ils furent tous arrangés côte à côte, et les nefs furent retirées d'entre les galères et les huissiers. Et c'était une grande merveille à regarder; et le livre vous témoigne bien que l'assaut, comme il était préparé, tenait bien une demi-lieue de France.

237. Le vendredi matin (9 avril), les nefs et les galères et les autres vaisseaux s'approchèrent de la ville, dans l'ordre où ils étaient; et l'assaut commença bien fort et bien rude. En maints lieux ils descendirent à terre et allèrent jusqu'aux murs; et en en maints lieux aussi les échelles des nefs furent si approchées, que ceux des tours et des murs et ceux des échelles s'entre-frappaient de leurs lances, de main à main. Ainsi dura cet assaut bien rude, et bien fort, et bien fier, jusque vers l'heure de none, en plus de cent endroits.

238. Mais pour nos péchés, les pèlerins furent repoussés de l'assaut, et ceux qui étaient descendus à

terre des galères et des huissiers, y furent rejetés de force. Et sachez bien qu'en ce jour ceux de l'armée y perdirent plus que les Grecs, et les Grecs en furent bien réjouis. Tels y eut qui se retirèrent en arrière de l'assaut, avec les vaisseaux où ils étaient; et tels y eut qui demeurèrent à l'ancre si près de la ville, qu'ils tirèrent à coups de pierriers et de mangoneaux les uns contre les autres.

239. Alors ceux de l'armée et le doge de Venise vinrent le soir au parlement, et s'assemblèrent en une église de l'autre côté (du côté où ils avaient été logés). Là il y eut maint conseil donné et reçu, et ceux de l'armée étaient bien troublés du méchef qu'ils avaient eu ce jour-là. Et il y en eut assez qui conseillèrent qu'on allât de l'autre côté de la ville, du côté où elle n'était pas si fortifiée. Et les Vénitiens, qui connaissaient mieux la mer, dirent que s'ils y allaient, le courant de l'eau les emmènerait en aval du Bras, et qu'ils ne pourraient arrêter leurs vaisseaux. Et sachez qu'il y en avait de ceux qui eussent bien voulu que le courant emmenât les vaisseaux en aval du Bras, ou bien le vent (peu leur importât où), pourvu qu'ils partissent du pays et se missent en route. Et ce n'était pas merveille, car ils étaient en bien grand péril.

240. On y parla assez en avant et en arrière; mais le résultat du conseil fut tel qu'ils rajusteraient leur affaire le lendemain, qui était samedi, et le dimanche toute la journée, et que le lundi (12 avril), ils iraient à l'assaut, et qu'ils lieraient deux à deux les nefs où étaient les échelles : deux nefs s'attaqueraient ainsi

à une tour, parce qu'ils avaient vu que ce jour-là il n'y avait eu qu'une nef pour attaquer une tour; et chaque nef à elle seule était trop grevée; car ceux de la tour étaient plus que ceux de l'échelle. Et pour cela ce fut une bonne pensée que deux échelles contre une tour feraient plus de mal qu'une. Ainsi qu'il fut dit, ainsi fut fait; et ils attendirent de la sorte le samedi et le dimanche.

LIII. Les croisés s'emparent d'une partie de la ville.

241. L'empereur Murzuphle était venu camper devant la ligne d'assaut, sur une place avec toutes ses forces, et avait tendu ses tentes vermeilles. Ainsi resta l'affaire jusqu'au lundi matin; et alors s'armèrent ceux des nefs, des huissiers et des galères. Et ceux de la ville les redoutaient moins qu'ils ne firent d'abord; et ils étaient si réjouis que les murs et les tours étaient couverts de gens. Et alors l'assaut commença fier et merveilleux; et chaque vaisseau attaquait en face de lui. Le cri de la bataille fut si grand qu'il semblait que la terre s'abîmât.

242. L'assaut dura ainsi longtemps, jusqu'à ce que Notre-Seigneur leur fit lever un vent qu'on appelle Boire, et qui poussa les nefs et les vaisseaux plus sur la rive qu'ils n'étaient auparavant. Et deux nefs qui étaient liées ensemble, dont l'une avait nom *la Pèlerine* et l'autre *le Parvis*, approchèrent tant de la tour, l'une d'un côté, l'autre de l'autre (ainsi que Dieu les mena et le vent) que l'échelle de *la Pèlerine* joignit la tour. Et à l'instant un Vénitien et un che-

valier de France, qui avait nom André d'Urboise, entrèrent en la tour; et d'autres gens commencent à entrer après eux, et ceux de la tour se déconfisent et s'en vont.

243. Quand les chevaliers qui étaient dans les huissiers voient cela, ils descendent à terre et dressent des échelles à même contre le mur, et montent de force en haut du mur, et prennent bien quatre des tours. Alors ceux des nefs et des huissiers et des galères commencent à attaquer au plus vite et à qui mieux mieux, et ils brisent bien trois des portes, et entrent dans la ville, et commencent à tirer les chevaux hors des huissiers; et les chevaliers commencent à monter dessus, et chevauchent droit au camp de l'empereur Murzuphle. Il avait rangé ses corps de bataille devant ses tentes; et quand ils virent venir les chevaliers à cheval, ils se déconfirent; et l'empereur s'en va fuyant par les rues au château de Bouchelion.

244. Alors vous eussiez vu abattre les Grecs, et prendre chevaux et palefrois, et mulets et mules, et autre butin. Il y eut là tant de morts et de blessés, que c'était sans fin et sans mesure. Une grande partie des hauts hommes de Grèce se retira vers la porte de Blaquerne. On était au soir et déjà tard, et ceux de l'armée étaient las de se battre et d'occire. Ils commencèrent à se réunir en une grande place qui était dans Constantinople, et décidèrent qu'ils se logeraient près des murs et des tours qu'ils avaient conquises; car ils ne pensaient pas qu'ils dussent vaincre la ville en un mois, et les fortes

églises, et les forts palais, et le peuple qui était dedans. Ainsi qu'il fut dit, ainsi fut fait.

LIV. Fuite de Murzuphle; nouvel incendie de Constantinople.

245. Ils se logèrent ainsi devant les murs et devant les tours près de leurs vaisseaux. Le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut se logea dans les tentes vermeilles de l'empereur Murzuphle qu'il avait laissées tendues, et Henri son frère devant le palais de Blaquerne; Boniface le marquis de Montferrat, lui et ses gens, vers le gros de la ville. L'armée fut logée ainsi que vous avez ouï, et Constantinople prise le lundi de Pâque fleurie (12 avril 1204). Le comte Louis de Blois et de Chartres avait langui tout l'hiver d'une fièvre quarte, et ne put s'armer. Sachez que ce fut grand dommage pour ceux de l'armée; car il était très-bon chevalier de sa personne; et il était gisant dans un huissier.

246. Ainsi se reposèrent cette nuit ceux de l'armée, qui étaient bien fatigués. Mais l'empereur Murzuphle ne se reposa pas : il assembla tous ses gens, et dit qu'il irait attaquer les Français. Mais il ne le fit pas comme il le dit; au contraire il chevaucha vers d'autres rues, le plus loin qu'il put de ceux de l'armée, et vint à une porte qu'on appelle la Porte-Dorée : il s'enfuit par là et quitta la cité, et après lui s'enfuit qui put s'enfuir; et de tout cela ceux de l'armée ne savaient rien.

247. En cette nuit, devers le camp de Boniface le

marquis de Montferrat, je ne sais quelles gens qui craignaient que les Grecs ne les attaquassent, mirent le feu entre eux et les Grecs; et la ville commença à prendre et à flamber bien fort, et elle brûla toute cette nuit et le lendemain jusqu'au soir. Et ce fut le troisième feu qu'il y eut en Constantinople depuis que les Francs vinrent au pays ; et il y eut plus de maisons brûlées qu'il n'y en a dans les trois plus grandes cités du royaume de France.

248. Cette nuit passa, et le jour vint, qui était le mardi matin (13 avril 1204); et alors tous s'armèrent dans le camp, et chevaliers et sergents; et chacun alla à son corps de bataille. Et ils sortirent du camp, et pensèrent trouver les ennemis plus nombreux qu'ils n'avaient fait le jour d'avant ; car ils ne savaient pas du tout que l'empereur se fût enfui la nuit. Mais ils ne trouvèrent personne qui fût contre eux.

LV. Les croisés occupent toute la ville.

249. Le marquis Boniface de Montferrat chevaucha tout le long du rivage vers Bouchelion ; et quand il fut là, le palais lui fut rendu, la vie sauve pour ceux qui étaient dedans. Là furent trouvées la plupart des hautes dames qui s'étaient enfuies au château; là fut en effet trouvée la sœur du roi de France qui avait été impératrice, et la sœur du roi de Hongrie qui avait aussi été impératrice, et beaucoup d'autres dames. Du trésor qui était en ce palais il n'en faut pas parler ; car il y en avait tant que c'était sans fin ni mesure.

250. Tout comme ce palais fut rendu au marquis Boniface de Montferrat, fut rendu celui de Blaquerne à Henri, frère du comte Baudouin de Flandre, la vie sauve à ceux qui étaient dedans. Là aussi fut trouvé un si grand trésor qu'il n'y en avait pas moins qu'en celui de Bouchelion. Chacun garnit de ses gens le château qui lui fut rendu, et fit garder le trésor. Les autres gens qui étaient répandus par la ville gagnèrent aussi beaucoup; et le butin fait fut si grand, que nul ne vous en saurait dire le compte, d'or et d'argent, de vaisselles et de pierres précieuses, de satins et de draps de soie, et d'habillements de vair, de gris et d'hermines, et de tous les riches biens qui jamais furent trouvés sur terre. Et bien témoigne Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, à son escient et en vérité, que jamais, depuis que le monde fut créé, il n'en fut autant gagné en une ville.

251. Chacun prit hôtel ainsi qu'il lui plut, et il y en avait assez. Ainsi se logea l'armée des pèlerins et des Vénitiens, et grande fut la joie de l'honneur et de la victoire que Dieu leur avait donnés; car ceux qui avaient été en pauvreté, étaient dans la richesse et les délices. Ils firent ainsi la Pâque fleurie (18 avril 1204) et la grande Pâque (25 avril) après, dans cet honneur et dans cette joie que Dieu leur avait donnés. Et ils en durent bien louer Notre-Seigneur; car ils n'avaient pas plus de vingt mille hommes d'armes entre eux tous; et par l'aide de Dieu ils avaient pris quatre cent mille hommes ou plus, et dans la plus forte ville qui fût en tout le monde (et c'était une grande ville), et la mieux fortifiée.

LVI. Partage du butin.

252. Alors il fut crié par toute l'armée, de par le marquis Boniface de Montferrat qui était chef de l'armée, et de par les barons et de par le doge de Venise, que tout l'avoir fût apporté et rassemblé, ainsi qu'il avait été promis et juré sous peine d'excommunication. Et les lieux furent désignés en trois églises; et on mit là des gardes de Français et de Vénitiens, des plus loyaux qu'on put trouver. Et alors chacun commença à apporter le gain et à le mettre ensemble.

253. L'un apporta bien, et l'autre mauvaisement; car convoitise, qui est racine de tous maux, ne laissa pas faire; mais les convoiteux commencèrent dorénavant à retenir quelque chose, et Notre-Seigneur commença à les moins aimer. Ah! Dieu, comme ils s'étaient loyalement conduits jusqu'à ce moment; et le Seigneur Dieu leur avait bien montré qu'en toutes leurs affaires il les avait honorés et exaucés par-dessus toutes les autres gens. Et maintes fois les bons souffrent dommage pour les mauvais.

254. L'avoir fut rassemblé et le butin; et sachez qu'il ne fut pas tout apporté en commun. Il fut rassemblé et partagé entre les Francs et les Vénitiens par moitié, ainsi que la société était jurée. Et sachez que quand ils eurent partagé, les pèlerins payèrent sur leur part cinquante mille marcs d'argent aux Vénitiens, et qu'à eux tous ensemble ils en partagèrent bien cent mille entre leurs gens. Et savez-vous

comment? Deux sergents à pied contre un à cheval, et deux sergents à cheval contre un chevalier. Et sachez que jamais homme, ni pour son rang ni pour ses prouesses, n'eut rien de plus sinon comme il fut réglé et fait, à moins que ce ne fût volé.

255. Pour les vols, celui qui en fut convaincu, sachez qu'il en fut fait grande justice; et il y en eut assez de pendus. Le comte de Saint-Paul pendit un sien chevalier, l'écu au cou, qui avait gardé quelque chose; et il y en eut beaucoup de ceux qui gardèrent, des petits et des grands; mais cela ne fut pas su. Vous pouvez bien savoir que l'avoir fut grand; car sans celui qui fut volé et sans la part des Vénitiens, il en fut bien rapporté quatre cent mille marcs d'argent, et bien dix mille montures, des unes et des autres. Le gain de Constantinople fut partagé ainsi que vous avez ouï.

LVII. Baudoin comte de Flandre est élu empereur.

256. Alors ils s'assemblèrent en parlement, et le commun de l'armée dit qu'il voulait faire un empereur, ainsi que cela était arrêté. Et ils parlèrent tant qu'ils prirent un autre jour; et à ce jour seraient élus les douze sur qui reposerait l'élection. Et il ne pouvait pas se faire que pour un si grand honneur qu'était l'empire de Constantinople, il n'y en eût pas beaucoup d'aspirants et de convoiteux. Mais la grande discorde qu'il y eut, ce fut au sujet du comte Baudouin de Flandre et de Hainaut et du marquis de Montferrat: de ces deux-là tout le monde disait que l'un d'eux le serait.

257. Quand les prud'hommes de l'ost virent que l'on tenait à l'un et à l'autre, ils parlèrent ensemble et dirent : « Seigneurs, si on élit l'un de ces deux hauts hommes, l'autre en aura une telle envie qu'il emmènera toutes ses gens. Et ainsi peut se perdre la terre; car celle de Jérusalem faillit aussi être perdue quand ils élurent Godefroi de Bouillon, alors que la terre fut conquise. Le comte de Saint-Gilles en eut si grande envie qu'il pourchassa les autres barons et tous ceux qu'il put, afin qu'ils partissent de l'armée. Et il s'en alla bien des gens; car il en resta si peu que si Dieu ne les eût soutenus, la terre eût été perdue. Et pour cela nous devons prendre garde qu'il ne nous en advienne autant.

258. « Travaillons plutôt à les retenir tous deux : que celui à qui Dieu donnera d'être élu par eux empereur s'arrange pour que l'autre en soit content, et qu'il donne à l'autre toute la terre de l'autre côté du Bras vers la Turquie et l'île de Grèce; et celui-ci en sera son homme. Ainsi nous pourrons les retenir tous deux. » Ainsi qu'il fut dit ainsi fut fait, et tous deux l'octroyèrent bien débonnairement. Et vint le jour du parlement, où le parlement s'assembla; et on élut les douze, six d'une part et six de l'autre; et ils jurèrent sur reliques qu'ils éliraient pour le bien et de bonne foi, celui dont on aurait plus grand besoin et qui serait plus propre à gouverner l'empire.

259. Ainsi furent élus les douze, et un jour fut pris pour l'élection; et au jour qui fut pris, ils s'assemblèrent en un riche palais où le doge de Venise

était logé, un des plus beaux du monde. Là il y eut une si grande assemblée de gens que c'était une grande merveille; car chacun voulait voir qui serait élu. On appela les douze qui devaient faire l'élection, et on les mit en une bien riche chapelle qui était dedans le palais ; et on ferma la porte par dehors, pour que nul ne restât avec eux; et les barons et les chevaliers restèrent en un grand palais dehors.

260. Et le conseil dura jusqu'à ce qu'ils furent d'accord : et ils donnèrent charge de parler, de l'agrément de tous les autres, à Névelon l'évêque de Soissons qui était un des douze. Et ils vinrent dehors là où les barons étaient tous avec le doge de Venise. Or vous pouvez savoir que maint homme les regarda pour savoir quelle serait l'élection. Et l'évêque prit la parole et leur dit : « Seigneurs, nous nous sommes accordés, Dieu merci, pour faire un empereur ; et vous avez tous juré que celui que nous élirons pour empereur, vous le tiendrez pour empereur ; et que si nul voulait être à l'encontre, vous lui seriez aidant. Et nous le nommerons en l'heure où Dieu naquit : LE COMTE BAUDOUIN DE FLANDRE ET DE HAINAUT. »

261. Un cri de joie s'éleva dans le palais ; et ils l'emportent du palais ; et le marquis Boniface de Montferrat le porte en avant d'un côté jusque dans l'église, et lui rend tout l'honneur qu'il peut. Ainsi fut élu pour empereur le comte Baudouin de Flandre et de Hainaut, et le jour de son couronnement fut fixé au troisième dimanche après Pâques (16 mai 1204). Or vous pouvez savoir qu'il y eut maint riche

habillement fait pour le couronnement; et ils avaient bien de quoi.

LVIII. Boniface épouse la veuve d'Isaac, et obtient, après le couronnement de Baudoin, le royaume de Salonique.

262. Avant le terme du couronnement, le marquis Boniface de Montferrat épousa l'impératrice qui avait été femme de l'empereur Isaac, et qui était sœur du roi de Hongrie. Et dans cet intervalle aussi mourut un des hauts barons de l'armée, qui avait nom Eudes le Champenois de Champlitte; et il fut bien plaint et pleuré de Guillaume son frère et de ses autres amis. Et il fut enterré à l'église des Apôtres, en grand honneur.

263 Le terme du couronnement approcha, et l'empereur Baudouin fut couronné en grande joie et grand honneur à l'église de Sainte-Sophie, en l'an de l'Incarnation de Jésus-Christ mil deux cent quatre. De la joie ni de la fête il ne faut point parler, car les barons et les chevaliers en firent le plus qu'ils purent; et le marquis Boniface de Montferrat, et le comte Louis de Blois et de Chartres l'honorèrent comme leur seigneur. Après la grande joie du couronnement, il fut emmené en grande fête et en grande procession au riche palais de Bouchelion, le plus riche qui se vit jamais. Et quand la fête fut passée, alors l'empereur parla de ses affaires.

264. Boniface le marquis de Montferrat lui requit ses conventions: qu'il lui rendît, ainsi qu'il devait les lui donner, la terre d'outre le Bras devers la Tur-

quie et l'île de Grèce. Et l'empereur reconnut bien qu'il le devait faire, et dit qu'il le ferait bien volontiers. Et quand le marquis de Montferrat vit que l'empereur lui voulait tenir ses conventions si débonnairement, il le requit de lui donner, en échange de cette terre, le royaume de Salonique, parce qu'il était devers le roi de Hongrie, dont il avait la sœur pour femme.

265. Il en fut assez parlé en maintes manières, mais toutefois la chose en fut menée à ce que l'empereur le lui octroya, et celui-ci en fit hommage. Et la joie fut bien grande par toute l'armée, parce que le marquis était un des chevaliers les plus prisés du monde, et des plus aimés par les chevaliers; car nul ne leur donnait plus largement. Le marquis de Montferrat resta en la terre ainsi que vous avez ouï.

LIX. Baudouin marche contre Murzuphle.

266. L'empereur Murzuphle n'était pas éloigné encore de Constantinople de quatre journées, et il avait emmené avec lui l'impératrice qui était femme de l'empereur Alexis (qui auparavant s'était enfui), et sa fille. Et cet empereur Alexis était avec toutes ses gens à une cité qu'on appelle Messinople, et tenait encore une grande partie de la terre. Et alors les hauts hommes de Grèce partirent, et une grande partie passa outre le Bras par devers la Turquie, et chacun saisit de la terre à son profit autant qu'il put; et de même par les autres contrées de l'Empire, chacun dans son pays.

267. Et l'empereur Murzuphle ne tarda guère à

prendre une cité qui était venue à la merci de monseigneur l'empereur Baudouin, qu'on appelle le Churlot; il la prit et la pilla et y prit tout ce qu'il y trouva. Quand la nouvelle en vint à l'empereur Baudouin, il prit conseil aux barons et au doge de Venise. Le conseil fut tel qu'ils s'accordèrent à ce qu'il sortît avec toute son armée pour conquérir la terre, et qu'il laissât une garnison dans Constantinople (qui était nouvellement conquise et était peuplée de Grecs), afin qu'elle fût sûre.

268. Ainsi fut arrêté le conseil, et l'armée convoquée, et désignés ceux qui demeureraient en Constantinople. En Constantinople resta le comte Louis de Blois et de Chartres, qui était malade et n'était pas encore guéri, et le doge de Venise; et Conon de Béthune resta au palais de Blaquerne et de Bouchelion pour garder la ville; et Geoffroi le maréchal de Champagne, et Milon le Brebant de Provins, et Manassès de l'Isle avec toutes leurs gens. Et tous les autres s'équipèrent pour aller à l'armée avec l'empereur.

269. Avant que l'empereur Baudouin partît de Constantinople, Henri son frère en partit, par son commandement, avec cent chevaliers de très-bonnes gens; et il chevaucha de cité en cité; et en chaque ville là où il venait, les gens juraient fidélité à l'empereur. Il alla ainsi jusqu'à Andrinople qui était une bien bonne et riche cité; et ceux de la cité le reçurent bien volontiers, et jurèrent fidélité à l'empereur. Alors il se logea en la ville, lui et ses gens, et y séjourna jusqu'à tant que l'empereur Baudouin y vint.

LX. Murzuphle se réfugie près d'Alexis, frère d'Isaac, qui lui fait crever les yeux.

270. L'empereur Murzuphle, dès qu'il ouït qu'ils venaient, sortit et n'osa les attendre ; mais il fuyait toujours deux journées ou trois devant. Et il s'en alla ainsi jusque vers Messinople, où l'empereur Alexis était ; et il lui envoya ses messagers, et lui manda qu'il l'aiderait et ferait toute sa volonté. Et l'empereur Alexis répondit qu'il fût bienvenu comme son fils, qu'il voulait qu'il eût sa fille pour femme, et qu'il ferait de lui son fils. L'empereur Murzuphle se logea ainsi devant Messinople, et tendit ses tentes et ses pavillons ; et l'autre était logé dans la cité. Et alors ils parlèrent ensemble, et il lui donna sa fille ; et ils s'allièrent ensemble, et dirent qu'ils seraient tout un.

271. Ils séjournèrent ainsi, je ne sais combien de jours, l'un dans le camp et l'autre dans la ville ; et alors l'empereur Alexis invita l'empereur Murzuphle à venir manger avec lui, disant qu'ils iraient ensemble aux bains. Ainsi qu'il fut dit ainsi fut fait. L'empereur Murzuphle y vint privément et avec peu de gens ; et quand il fut dans la maison, l'empereur Alexis l'appela en une chambre, et le fit jeter à terre, et lui fit tirer les yeux de la tête par une trahison telle que vous avez ouïe. Or voyez s'ils devraient tenir terre ces gens qui font de si grandes cruautés les uns contre les autres. Et quand ceux du camp de l'empereur Murzuphle ouïrent cela, ils se dispersèrent et prirent la fuite, les uns de çà, les autres de

là ; et il y en eut qui allèrent à l'empereur Alexis et lui obéirent comme à leur Seigneur et demeurèrent auprès de lui.

LXI. Baudouin marche contre Alexis; il est rejoint par Boniface.

272. Alors l'empereur Baudouin partit avec toute son armée de Constantinople, et chevaucha tant qu'il vint à Andrinople, là il trouva Henri son frère, et les autres gens qui étaient avec lui. Toutes les gens par où il passa vinrent à lui, à sa merci et à son commandement. Et alors leur vint la nouvelle que l'empereur Alexis avait crevé les yeux à l'empereur Murzuphle. Il en fut bien longuement parlé entre eux, et ils dirent que ceux-là n'avaient pas droit de tenir terre qui se trahissaient si déloyalement l'un l'autre.

273. Alors l'empereur Baudouin arrêta qu'il chevaucherait droit sur Messinople, où l'empereur Alexis était. Et les Grecs d'Andrinople lui requirent comme à leur seigneur, qu'il leur laissât garnison dans la ville, à cause de Johannis, le roi de Blaquie et de Bogrie, qui leur faisait souvent la guerre. Et l'empereur Baudouin y laissa Eustache de Saubruic, qui était un chevalier de Flandre bien preux et bien vaillant, avec quarante chevaliers de très-bonnes gens et cent sergents à cheval.

274. Ainsi partit d'Andrinople l'empereur Baudouin, et il chevaucha vers Messinople où il pensait trouver l'empereur Alexis. Toutes les terres par où il passa

vinrent à son commandement et à sa merci ; et quand l'empereur Alexis vit cela, il vida Messinople et s'enfuit. Et l'empereur Baudouin chevaucha tant qu'il vint devant Messinople. Et ceux de la ville viennent à sa rencontre, et lui rendent la ville à son commandement.

275. Et alors l'empereur Baudouin dit qu'il séjournerait pour attendre Boniface le marquis de Montferrat, qui n'était pas encore venu à l'armée, parce qu'il ne put pas venir aussitôt que l'empereur ; car il amenait avec lui l'impératrice sa femme. Et il chevaucha tant qu'il vint vers Messinople, sur le fleuve ; et là se logea, et fit tendre ses tentes et ses pavillons. Et le lendemain il alla parler à l'empereur Baudouin et le voir, et lui requit sa promesse.

276. « Sire, fait-il, des nouvelles me sont venues de Salonique ; car les gens du pays me mandent qu'ils me recevront volontiers pour seigneur. Je suis votre homme pour cette seigneurie et je la tiens de vous ; je veux donc vous prier que vous me laissiez aller, et quand je serai saisi de ma terre et de ma cité, je vous amènerai des vivres à votre rencontre, et je viendrai prêt à faire votre volonté. Mais ne me ruinez pas ma terre, et allons, si c'est votre plaisir, contre Johannis, qui est roi de Blaquie et Bogrie, et qui tient à tort une grande partie de la terre. »

LXII. Rupture de Baudoin et de Boniface; l'un marche sur Salonique, l'autre sur le Dimot.

277. Je ne sais par le conseil de qui l'empereur répondit qu'il voulait aller toutefois vers Salonique, et qu'il ferait ses autres affaires dans le pays. « Sire, fait Boniface le marquis de Montferrat, je te prie, dès que je puis conquérir ma terre sans toi, de n'y pas entrer ; et si tu y entres, il ne me semble pas que tu le fasses pour mon bien. Et sachez vraiment que je n'irai pas avec vous, mais que je me séparerai de vous. » Et l'empereur Baudouin répondit qu'il ne laisserait pas pour cela d'y aller malgré tout.

278. Hélas, quels mauvais conseils ils eurent l'un et l'autre, et qu'ils commirent un grand péché ceux qui firent cette brouille ! Car si Dieu n'en eût pris pitié, comme ils eussent perdu toute la conquête qu'ils avaient faite, et mis la chrétienté en aventure de périr ! Ainsi se séparèrent, par malheur et par mauvais conseil, l'empereur Baudouin de Constantinople et Boniface le marquis de Montferrat.

279. L'empereur Baudouin chevaucha vers Salonique, ainsi qu'il l'avait entrepris, avec toutes ses gens et toutes ses forces; et Boniface le marquis de Montferrat retourna en arrière; car il y avait une grande quantité de bonnes gens avec lui. Avec lui s'en retourna Jacques d'Avesnes, Guillaume de Champlitte, Hugues de Colemi, le comte Bertoud de Catzenelnbogen, et la plus grande partie de tous ceux de l'empire d'Allemagne, qui tenaient au marquis. Le marquis chevaucha ainsi en arrière jusqu'à

un château bien beau et bien fort et bien riche, qui était appelé le Dimot; et ce château lui fut rendu par un Grec de la ville; et quand il fut dedans il y mit garnison. Et alors par l'accointance de l'impératrice, les Grecs commencent à tourner à lui, et à venir à sa merci de toute la terre d'alentour, à une journée de marche ou à deux.

280. L'empereur Baudouin chevaucha toujours droit sur Salonique, et vint à un château qui avait nom Christople, qui était un des plus forts du monde; et il lui fut rendu, et ceux de la ville lui jurèrent fidélité. Et après il vint à un autre que l'on appelait la Blanche, qui était bien fort et bien riche; et il lui fut rendu aussi et on lui jura fidélité. Et de là il chevaucha à la Serre, qui était une cité forte et riche; et elle vint à son commandement et à sa volonté, et lui jura fidélité. Et de là il chevaucha à Salonique, et se logea devant la ville et y fut pendant trois jours. Et les gens lui rendirent la ville (qui était une des meilleures et des plus riches de la chrétienté en ce temps), à la condition qu'il les tiendrait aux us et coutumes où les empereurs Grecs les avait tenus.

LXIII. Message des croisés à Boniface; il suspend le siége d'Andrinople.

281. Pendant que l'empereur Baudouin était vers Salonique, et que la terre se rendait à son plaisir et à son commandement, le marquis Boniface de Montferrat, avec toutes ses gens et la grande quantité de Grecs qui tenaient à lui, chevaucha devant Andri-

nople et l'assiégea, et tendit à l'entour ses tentes et ses pavillons. Et Eustache de Saubruic était dedans, avec les gens que l'empereur y avait laissés; et ils montèrent aux murs et aux tours, et se préparèrent à se défendre.

282. Et alors Eustache de Saubruic prit deux messagers, et les envoya, en marchant le jour et la nuit, en Constantinople. Et ils vinrent au doge de Venise et au comte Louis, et à ceux qui étaient restés dans la ville de par l'empereur Baudouin, et leur dirent qu'Eustache de Saubruic leur mandait que l'empereur et le marquis étaient brouillés ensemble; et que le marquis s'était saisi du Dimot, qui était un des plus forts châteaux de Romanie et un des plus riches, et qu'il les avait assiégés à Andrinople. Et quand ils ouïrent cela, ils en furent bien irrités; car ils pensèrent bien alors que toute la conquête qu'ils avaient faite serait perdue.

283. Alors s'assemblèrent au palais de Blaquerne le doge de Venise et le comte Louis de Blois et de Chartres, et les autres barons qui étaient en Constantinople; ils furent bien troublés et bien irrités, et se plaignirent beaucoup de ceux qui avaient fait la brouille entre l'empereur et le marquis. A la prière du doge de Venise et du comte Louis, Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Champagne, fut requis d'aller au siége d'Andrinople, et de mettre ordre à cette guerre s'il pouvait, parce qu'il était bien avec le marquis; et ils pensèrent qu'il aurait plus de pouvoir que nul autre. Et lui, à cause de leur prière et de leur besoin, dit qu'il irait bien vo-

lontiers ; et il mena avec lui Manassès de l'Isle, qui était un des bons chevaliers de l'armée et des plus honorés.

284. Ils partirent ainsi de Constantinople, et chevauchèrent dans leurs journées, tant qu'ils vinrent à Andrinople, où le siége était mis. Et quand le marquis l'apprit, il sortit du camp et alla à leur rencontre. Avec lui y alla Jacques d'Avesnes, et Guillaume de Champlitte et Hugues de Colemi et Othon de la Roche, qui étaient les premiers du conseil du marquis. Et quand il vit les messagers, il les honora beaucoup et fit très-beau semblant.

285. Geoffroi le maréchal qui était très-bien avec lui, lui fit de durs reproches : comment et en quelle façon il avait pris la terre de l'empereur, et assiégé ses gens dans Andrinople, avant qu'il l'eût fait savoir à ceux de Constantinople, qui lui eussent bien fait avoir redressement, si l'empereur lui eût fait quelque tort. Et le marquis se disculpa fort, et dit que c'était à cause du tort que l'empereur lui avait fait qu'il avait agi de la sorte.

286. Geoffroi le maréchal de Champagne travailla tant, avec l'aide de Dieu et des barons qui étaient du conseil du marquis, de qui il était fort aimé, que le marquis lui assura qu'il s'en remettrait au doge de Venise, et au comte Louis de Blois et de Chartres, et à Conon de Béthune et à Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal, qui savaient bien leurs conventions à tous deux. Ainsi fut faite la trêve de ceux de l'armée et de ceux de la cité.

287. Et sachez que Geoffroi le maréchal et Manas-

sès de l'Isle, au retour, furent bien volontiers vus de ceux de l'armée et de la cité, qui voulaient fort la paix des deux parts; et autant en furent joyeux les Francs, autant en furent tristes les Grecs, qui eussent voulu bien volontiers la guerre et la brouille. Ainsi fut levé le siége d'Andrinople ; et le marquis s'en retoura en arrière au Dimot, avec toutes ses gens, là où l'impératrice sa femme était.

LXIV. Message des croisés à Beaudouin. Mort de plusieurs chevaliers.

288. Les messagers s'en revinrent à Constantinople, et racontèrent les nouvelles de la façon qu'ils avait agi. Le doge de Venise et le comte Louis de Blois et tous les autres eurent bien grande joie de ce qu'il s'en était remis à eux de la paix. Alors ils prirent de bons messagers, écrivirent une lettre, et envoyèrent à l'empereur Baudouin, et lui mandèrent que le marquis s'en était remis à eux, et qu'il l'avait bien promis; et que lui devait encore mieux s'en remettre à eux. Ils le priaient donc qu'il le fît (car ils ne souffriraient la guerre pour aucun motif), et qu'il garantît ce qu'ils décideraient, ainsi que le marquis l'avait fait.

289. Pendant que cela se passait, l'empereur Baudouin avait fait ses affaires à Salonique; il en partit donc et la laissa avec une garnison de ses gens, et y laissa pour chef Renier de Mons qui était bien preux et vaillant. Et les nouvelles lui étaient venues que le marquis avait pris le Dimot et qu'il était dedans,

et qu'il avait conquis une grande partie de la terre d'alentour, et qu'il avait assiégé ses gens dans Andrinople. L'empereur Baudouin fut fort irrité quand la nouvelle lui fut venue, et se hâta pour aller faire lever le siége d'Andrinople, et faire tout le mal qu'il pourrait au marquis. Ah! Dieu, quel dommage devait causer cette discorde; car si Dieu n'y eût mis ordre, la chrétienté eût été détruite.

290. Ainsi s'en revint l'empereur Baudouin faisant ses journées de marche. Et il leur était advenu devant Salonique une bien grande mésaventure; car beaucoup de ses gens étaient tombés malades. Il en restait, dans les châteaux par où l'empereur passait, plusieurs qui ne pouvaient plus marcher; et on en apportait en litière d'autres qui venaient en grand malaise. Alors mourut à la Serre maître Jean de Noyon, qui était chancelier de l'empereur Baudouin; et il était bien bon clerc et bien sage, et avait bien réconforté l'armée par la parole de Dieu, qu'il savait très-bien annoncer. Et sachez que les prud'hommes de l'armée en furent bien déconfortés.

291. Il ne tarda guère après qu'il leur advint une bien grande mésaventure; car Pierre d'Amiens qui était un riche et haut homme, et bon chevalier et preux, mourut; et ce fut un grand deuil pour le comte Hugues de Saint-Paul dont il était cousin germain; et cela pesa fort à tous ceux de l'armée. Ensuite mourut alors Girard de Mancicourt, qui était un chevalier bien prisé, et Gilles d'Aunoi, et beaucoup de bonnes gens. En cette voie demeurèrent quarante chevaliers dont l'armée fut bien affaiblie.

LXV. Réponse de Baudouin au message des croisés.

292. L'empereur Baudouin chevaucha tant dans ses journées qu'il rencontra les messagers qui venaient au-devant de lui, et que ceux de Constantinople lui envoyaient. L'un des messagers était un chevalier de la terre du comte Louis de Blois et son homme lige; et il était appelé Bègue de Fransures, sage et bien parlant; et il dit le message de son seigneur et des autres barons bien vivement, et dit :

293. « Sire, le doge de Venise et le comte Louis mon seigneur, et les autres barons qui sont dans Constantinople vous envoient saluer comme leur seigneur; et ils se plaignent à Dieu et à vous de ceux qui ont mis la brouille entre vous et le marquis de Montferrat; car peu s'en faut qu'ils n'aient détruit la chrétienté; et vous fîtes bien mal de les en croire. Or ils vous mandent que le marquis s'en est remis à eux du débat qui est entre vous et lui; et ils vous prient, comme leur seigneur, que vous vous en remettiez aussi à leur décision, et que vous promettiez de la tenir. Et sachez qu'ils ne souffriraient la guerre pour aucun motif. »

294. L'empereur Baudouin alla et prit conseil, et dit qu'il leur en répondrait. Il y avait beaucoup de ceux du conseil de l'empereur qui avaient aidé à faire la brouille, et qui tinrent à grand outrage le message que ceux de Constantinople lui avaient fait, et ils lui dirent : « Sire, vous entendez ce qu'ils vous mandent, qu'ils ne souffriraient pas que vous vous

vengeassiez de votre ennemi. Il paraît que si vous ne faisiez ce qu'ils vous mandent, ils seraient contre vous. »

295. Il y eut assez de grosses paroles dites; mais la fin du conseil fut telle que l'empereur ne voulait pas perdre le doge de Venise, ni le comte Louis, ni les autres qui étaient dedans Constantinople; et il répondit au message : « Je ne garantirai pas que je m'en remette à eux; mais je m'en irai en Constantinople, sans rien faire contre le marquis. » Ainsi s'en vint l'empereur Baudouin dans ses journées tant qu'il vint en Constantinople; et les barons et les autres gens allèrent à sa rencontre, et le reçurent en grand honneur comme leur seigneur.

LXVI. Réconciliation de Baudouin et de Boniface.

296. Avant le quatrième jour l'empereur reconnut clairement qu'il avait été mal conseillé de se brouiller avec le marquis; et alors le doge de Venise et le comte Louis lui parlèrent et dirent : « Sire, nous voulons vous prier que vous vous en remettiez à nous, ainsi que le marquis s'en y est remis. » Et l'empereur dit qu'il le ferait très-volontiers. Et alors furent élus les messagers qui iraient quérir le marquis et le conduiraient. De ces messagers l'un fut Gervais du Châtel, et Renier de Trit le second, et Geoffroi le maréchal de Champagne le troisième; et le doge de Venise y envoya deux des siens.

297. Les messagers chevauchèrent ainsi dans leurs journées tant qu'ils vinrent au Dimot; et ils trouvè-

rent le marquis et l'impératrice sa femme avec grande quantité de bonnes gens, et lui dirent comme quoi ils l'étaient venus quérir. Alors Geoffroi le maréchal lui requit, ainsi qu'il l'avait promis, qu'il vînt en Constantinople pour garder la paix telle que la régleraient ceux à qui il s'en était remis, disant qu'ils conduiraient en sauveté lui et tous ceux qui iraient avec lui.

298. Le marquis prit conseil de ses hommes : il y en eut qui lui accordèrent d'y aller et d'autres qui lui conseillèrent de n'y aller point. Mais la fin du conseil fut telle qu'il alla avec eux en Constantinople, et mena bien cent chevaliers avec lui; et ils chevauchèrent tant dans leurs journées qu'ils vinrent en Constantinople. Il fut bien volontiers vu dans la ville, et le comte Louis de Blois et de Chartres, le doge de Venise et beaucoup d'autres bonnes gens allèrent à sa rencontre; car il était très-aimé dans l'armée.

299. Et alors ils s'assemblèrent en parlement, et on rappela les conventions de l'empereur Baudouin et du marquis Boniface; et Salonique lui fut rendue avec la terre, en telle manière qu'il mit en la main de Geoffroi le maréchal de Champagne, le Dimot dont il était saisi; et celui-ci lui garantit qu'il le garderait en sa main jusqu'à ce que il sût, par un messager sûr ou par lettres-patentes, que le marquis était saisi de Salonique ; alors il rendrait le Dimot à l'empereur ou à son mandataire. La paix de l'empereur et du marquis fut faite ainsi que vous l'avez ouï, et ils en eurent bien grande joie dans l'armée ; car c'était chose d'où grand dommage pouvait advenir.

LXVII. Le royaume de Salonique est rendu à Boniface; partage des terres entre les croisés.

300. Le marquis prit alors congé et s'en alla vers Salonique avec toutes ses gens et sa femme; et avec lui chevauchèrent les messagers de l'empereur; et à mesure qu'il venait de château en château, ils lui étaient rendus de par l'empereur, et toute la seigneurie aussi. Et il vint à Salonique; et ceux qui la gardaient la rendirent de par l'empereur. Et le chef que l'empereur y avait laissé, qui s'appelait Renier de Mons, était mort; il était bien prud'homme, et ce fut un grand dommage que sa mort.

301. Alors la terre et le pays commencèrent à se rendre au marquis, et en grande partie à venir à son commandement, excepté un Grec, grand personnage, qui était appelé Léosgur. Et celui-là ne voulut pas venir à son commandement ; car il était saisi de Corinthe et de Naples, deux cités qui sont sur la mer, des plus fortes sous le ciel. Et il ne voulut pas venir à la merci du marquis;, mais il commença à lui faire la guerre, et une grande partie des Grecs se tinrent à lui. Il y avait encore un autre Grec qui était appelé Michalis; et il était venu de Constantinople avec le marquis, qui croyait être très-bien venu de lui; mais il le quitta sans qu'il en sût mot, et s'en alla à une cité qu'on appelait l'Arthe, et prit la fille d'un riche Grec qui tenait la terre de par l'empereur, et se saisit de la terre, et commença à faire la guerre au marquis.

302. Et la terre de Constantinople jusqu'à Salonique était en très-bonne paix ; car les chemins étaient

si sûrs, qu'on pouvait bien y aller qui voulait; et pourtant il y avait d'une cité à l'autre douze grandes journées. Et tant il y avait déjà du temps de passé, qu'on était à la fin de septembre (1204). Et l'empereur Baudouin était en Constantinople, et la terre était en paix et à sa volonté. Alors moururent en Constantinople deux bons chevaliers, Eustache de Canteleu et Aimeri de Villeroi; et ce fut grand dommage pour leurs amis.

303. On commença alors à partager les terres; les Vénitiens eurent leur part, et l'armée des pèlerins l'autre. Et quand chacun put aller à sa terre, la convoitise du monde, qui aura tant fait de mal, ne les laissa pas être en paix; mais chacun commença à faire mal en sa terre, l'un plus et l'autre moins; et les Grecs commencèrent à les haïr et à nourrir de mauvaises pensées.

304. Alors l'empereur Baudouin donna au comte Louis le duché de Niké, qui était une des plus hautes seigneuries de la terre de Romanie, et était situé de l'autre côté du Bras devers la Turquie. Et toute la terre de l'autre côté du Bras n'était pas venue à la merci de l'empereur, mais était contre lui. Et puis alors il donna le duché de Finepople à Renier de Trit.

305. Et alors le comte Louis envoya bien cent vingt chevaliers de ses hommes pour conquérir sa terre; leurs chefs furent Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans. Et ils partirent de Constantinople à la fête de la Toussaint (1er novembre 1204), et passèrent le Bras de Saint-Georges sur des vaisseaux, et vinrent

à l'Espigal, une cité qui est sur la mer et qui était peuplée de Latins. Et alors ils commencèrent la guerre contre les Grecs.

LXVIII. Supplice de Murzuphle, emprisonnement d'Alexis.

306. En ce temps, il advint que l'empereur Murzuphle, qui avait les yeux crevés (celui qui avait tué son seigneur l'empereur Alexis, le fils de l'empereur Isaac, que les pèlerins avaient amené dans le pays) s'enfuyait outre le Bras en secret et avec peu de gens. Thierri de Loos, à qui il fut dénoncé, le sut : il le prit et l'amena à l'empereur Baudouin en Constantinople. Et l'empereur Baudouin en fut bien joyeux, et prit conseil de ses hommes pour ce qu'il ferait d'un homme qui avait commis un tel meurtre sur son seigneur.

307. Le conseil tomba d'accord de ceci : il y avait une colonne en Constantinople, vers le milieu de la ville, qui était une des plus hautes et des mieux travaillées en marbre que l'œil eût jamais vues ; il fallait qu'il le fît mener là et le fît sauter en bas, à la vue de tout le peuple ; car une si haute justice devait bien être vue de tout le monde. Ainsi fut mené à la colonne l'empereur Murzuphle, et mené jusqu'en haut ; et tout le peuple de la cité accourut pour voir la merveille. Alors il fut poussé en bas, et il tomba de si haut que quand il vint à terre il fut tout fracassé.

308. Or oyez une grande merveille : en cette colonne d'où il tomba à terre, il y avait des images de

maintes façons, travaillées dans le marbre ; et entre ces images, il y en avait une qui était travaillée en forme d'empereur ; et celle-là était figurée tombant en bas ; car dès long temps il était prophétisé qu'il y aurait un empereur en Constantinople qui devait être jeté à bas de cette colonne. Et ainsi furent avérées cette ressemblance et cette prophétie.

309. En ce temps, il advint aussi que le marquis Boniface de Montferrat qui était devers Salonique, prit l'empereur Alexis (celui qui avait crevé les yeux à l'empereur Isaac son frère), et l'impératrice sa femme avec. Et il envoya les bottes vermeilles et les vêtements impériaux en Constantinople à l'empereur Baudouin son seigneur, qui lui en sut bien bon gré ; et puis après il envoya l'empereur Alexis et l'impératrice sa femme, en prison à Montferrat.

LXIX. Prise d'Avie, de Finepople et de Nicomie; Théodore Lascaris prétend à l'Empire.

310. A la fête Saint-Martin après (11 novembre 1204), Henri, frère de l'empereur Baudouin, sortit de Constantinople, et s'en alla en descendant le Bras jusqu'à Bouche d'Avie ; et il mena bien avec lui cent vingt chevaliers de très-bonnes gens. Et il passa le Bras à la cité que l'on appelle Avie, et il la trouva très-bien garnie de tous biens, de blés et de vivres, et de toutes choses dont les hommes ont besoin. Et il se saisit de la ville, et se logea dedans ; et alors il commença la guerre avec les Grecs en face de lui. Et les Hermins du pays, dont il y avait beaucoup,

commencèrent à tourner de son côté ; car ils haïssaient beaucoup les Grecs.

311. En ce temps, partit de Constantinople Renier de Trit, et il s'en alla vers Finepople, que l'empereur Baudouin lui avait donnée. Et il emmena bien avec lui cent vingt chevaliers de très-bonnes gens ; et il chevaucha tant dans ses journées qu'il passa outre Andrinople et vint à Finepople. Et les gens de la terre le reçurent et lui obéirent comme à leur seigneur ; car ils le virent bien volontiers. Et ils avaient bien grand besoin de secours, parce que Johannis le roi de Blaquie leur avait fait une guerre acharnée. Et il les aida très-bien, et tint une grande partie de la terre ; et la plupart qui s'étaient tenus du côté de Johannis, se tournèrent devers lui. Il y eut de ce côté une grande guerre entre eux.

312. L'empereur avait bien envoyé cent chevaliers passer le Bras de Saint-Georges en face de Constantinople. De ceux-là était chef Macaire de Sainte-Menehould ; avec lui alla Matthieu de Walincourt et Robert de Ronsoi. Et ils chevauchèrent vers une cité qui était appelée Nicomie, et qui est située sur un golfe de mer ; et elle était bien à deux journées loin de Constantinople. Et quand les Grecs ouïrent qu'ils venaient, ils vidèrent la cité, et s'en allèrent ; et eux se logèrent dedans, la garnirent, en refirent les murs, et recommencèrent à guerroyer de ce côté en face d'eux.

313. La terre de l'autre côté du Bras avait pris pour seigneur un Grec qu'on appelait Théodore Lascaris. Et il avait pour femme la fille de l'empe-

reur Alexis, dont il réclamait la terre (celui que les Francs avaient chassé de Constantinople, et qui avait crevé les yeux à son frère). Celui-là soutenait la guerre contre les Français outre le Bras partout où ils étaient.

314. En Constantinople était resté l'empereur Baudouin et le comte Louis, avec peu de gens; et le comte Hugues de Saint-Paul, qui était malade d'un grand accès de goutte qui le tenait aux genoux et aux pieds ; et le doge de Venise qui n'y voyait goutte.

LXX. Renfort venu de Syrie ; mort de Marie femme de Baudouin.

315. En ce temps après, vint un grand passage de ceux de la terre de Syrie, et de ceux qui avaient laissé l'armée et étaient allés passer à d'autres ports. A ce passage, vint Etienne du Perche et Renaud de Montmirail, qui étaient cousins du comte Louis, qui les honora beaucoup et fut bien joyeux de leur venue. Et l'empereur Baudouin et les autres gens les virent bien volontiers; car c'étaient de très-hauts hommes et très-riches, et ils amenaient une grande quantité de bonnes gens.

316. De la terre de Syrie vint Hugues de Tabarie et Raoul son frère et Thierri de Tenremonde, et grande quantité des gens du pays, chevaliers, Turcoples et sergents. Et puis alors l'empereur Baudouin donna à Etienne du Perche le duché de Philadelphie.

317. Entre autres nouvelles il en vint une à l'em-

pereur Baudouin dont il fut bien affligé ; car la comtesse Marie, sa femme, qu'il avait laissée en Flandre enceinte, parce qu'elle ne pouvait partir avec lui (qui alors était comte), était accouchée d'une fille ; et après, quand elle fut relevée, elle partit, et alla outre-mer pour rejoindre son seigneur, et passa au port de Marseille. Et quand elle vint en Acre, elle n'y avait guère été que la nouvelle lui vint de Constantinople (que les messagers de son seigneur lui annoncèrent), que Constantinople était conquise, et son seigneur empereur, dont grande joie fut à la chrétienté.

318. Après cette nouvelle, la dame eut le projet de de venir à lui ; et il lui prit une maladie, et elle finit et mourut. Et ce fut un grand deuil pour toute la chrétienté ; car elle était bien bonne dame et bien honorée. Et ceux qui vinrent à ce passage en apportèrent la nouvelle ; et ce fut un grand deuil à l'empereur Baudouin et à tous les barons de la terre ; car ils la désiraient beaucoup avoir pour dame.

LXXI. Défaite de Théodore et de Constantin Lascaris.

319. En ce temps, ceux qui étaient allés à la cité de l'Espigal, dont Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans étaient chefs, fortifièrent un château qu'on appelle Palorme, et le garnirent de leurs gens ; et puis ils chevauchèrent outre pour conquérir la terre. Théodore Lascaris s'était procuré toutes les gens qu'il put avoir : le jour de la fête de monseigneur saint-Nicolas (6 décembre 1204) qui est devant la Nativité,

ils se rencontrèrent dans la plaine d'un château qu'on appelle Pumenienor. Et il s'engagea une bataille avec bien grand désavantage pour nos gens; car les autres avaient tant de gens que c'était une merveille; et les nôtres n'avaient pas plus de cent quarante chevaliers, sans les sergents à cheval.

320. Mais Notre-Seigneur donne les aventures comme il lui plaît. Par sa grâce et par sa volonté, les Francs vainquirent les Grecs et les déconfirent, et ceux-ci y reçurent grand dommage. Dans la semaine on rendit aux nôtres une grande partie de la terre : on leur rendit Pumenienor qui était un très-fort château, et le Lupaire qui était une des meilleures cités de la terre, et le Pulinach qui était situé sur un lac d'eau douce, un des plus forts châteaux et des meilleurs que l'on dût chercher. Et sachez que très-bien en prit à ces gens; car ils firent bien leur volonté en la terre par l'aide de Dieu.

321. En ce temps après, par le conseil des Hermins, Henri, le frère de l'empereur Baudouin de Constantinople, partit de la cité d'Avie et y laissa une garnison, et chevaucha vers une cité qu'on appelle l'Andremite, qui est située sur la mer à deux journées de la cité d'Avie. Et elle lui fut rendue, et il se logea dedans; et alors une grande partie de la terre se rendit à lui; car la cité était bien garnie de blés, de vivres et d'autres biens. Et alors il soutint la guerre là contre les Grecs.

322. Théodore Lascaris, qui avait été déconfit vers le Pumenienor, se procura des gens autant qu'il en put avoir, et il assembla une très-grande armée, et

la confia à Constantin son frère, qui était un des meilleurs Grecs de Romanie, et il chevaucha droit vers l'Andremite. Et Henri, le frère de l'empereur Baudouin, sut par les Hermins qu'une très-grande armée venait sur lui; il prépara donc son affaire, et ordonna ses corps de bataille; et il avait avec lui de très-bonnes gens. Avec lui étaient Baudouin de Beauvoir, Nicolas de Mailly, Anseau de Cayeux, et Thierri de Loos, et Thierri de Tenremonde.

323. Et il advint ainsi que le samedi avant la mi-carême (19 mars 1205) Constantin Lascaris vint avec sa grande armée devant l'Andremite. Et Henri, quand il sut sa venue, prit conseil et dit qu'il ne se laisserait pas enfermer là-dedans, mais qu'il sortirait dehors. Et l'autre vint avec toute son armée et de grands corps de bataille à pied et à cheval; et les nôtres sortirent et commencèrent la bataille. Et il y eut un grand combat et une grande mêlée; mais par l'aide de Dieu les Francs les vainquirent et les déconfirent; et il y en eut beaucoup de tués et de pris, et le butin fut bien grand. Et alors ils furent bien à l'aise et bien riches; car les gens du pays tournèrent de leur côté, et commencèrent à apporter leurs rentes.

LXXII. Boniface attaque Léosgur; il est rejoint par Geoffroi de Ville-Hardouin le neveu.

324. Nous ne vous en dirons pas plus de ceux de Constantinople, et nous reviendrons au marquis Boniface de Montferrat, qui était vers Salonique, et s'en était allé contre Léosgur, qui tenait Naples et

Corinthe, deux des plus fortes cités du monde. Il les assiégea toutes deux ensemble : Jacques d'Avesnes resta devant Corinthe avec assez d'autres bonnes gens; et les autres, qui étaient avec le marquis, allèrent devant Naples et l'assiégèrent.

325. Alors advint une aventure au pays; car Geoffroi de Ville-Hardouin, qui était neveu de Geoffroi le maréchal de Romanie et de Champagne, fils de son frère, partit de la terre de Syrie avec ce passage qui était venu en Constantinople. Le vent et l'aventure l'emmenèrent au port de Moton, et là sa nef fut endommagée, et par nécessité il lui fallut séjourner l'hiver au pays. Et un Grec qui était un grand seigneur du pays, le sut; il vint à lui et lui fit grand honneur, et lui dit : « Beau sire, les Francs ont conquis Constantinople et fait un empereur. Si tu te voulais associer à moi, je te garderais bien bonne foi, et nous ferions assez de conquêtes en cette terre. » Ainsi se jurèrent alliance le Grec et Geoffroi de Ville-Hardouin; et ils conquirent ensemble une grande partie de la terre, et Geoffroi de Ville-Hardouin trouva en ce Grec beaucoup de bonne foi.

326. Mais comme les aventures adviennent ainsi que Dieu le veut, il prit au Grec une maladie, et il finit et mourut. Et le fils du Grec se révolta contre Geoffroi de Ville-Hardouin et le trahit; et les châteaux où il avait mis garnison se tournèrent contre lui. Il ouït dire que le marquis assiégeait Naples : avec autant de gens qu'il en put avoir, il s'en alla vers lui. Et il chevaucha en bien grand péril, pendant six journées à travers le pays; et il vint au camp, où il

fut vu volontiers, et fut très-honoré du marquis et des autres qui y étaient; et c'était bien juste; car il était bien preux et bien vaillant, et bon chevalier.

LXXIII. Exploits de Guillaume de Champlitte et de Geoffroi de Ville-Hardouin le neveu en Morée.

327. Le marquis lui voulut donner assez de terre et d'avoir pour qu'il restât avec lui, et il n'en voulut point prendre; mais il parla à Guillaume de Champlitte qui était fort son ami, et lui dit : « Sire, je viens d'une terre qui est bien riche, et qu'on appelle la Morée. Prenez ce que vous pourrez avoir de gens, et quittez cette armée; et allons avec l'aide de Dieu et la conquérons; et ce que vous me voudrez donner de la conquête, je le tiendrai de vous et en serai votre homme lige. » Et Guillaume, qui le croyait et l'aimait beaucoup, alla au marquis, et lui dit la chose; et le marquis lui permit d'y aller.

328. Ainsi partirent du camp Guillaume de Champlitte et Geoffroi de Ville-Hardouin, et ils emmenèrent bien cent chevaliers avec eux, et un grand nombre de sergents à cheval, et ils entrèrent en la terre de Morée, et chevauchèrent jusqu'à la cité de Moton. Michalis apprit qu'ils étaient avec si peu de gens dans le pays; et il amassa beaucoup de gens (et c'était une quantité merveilleuse de gens), et il chevaucha après eux, en homme qui croyait les faire tous prisonniers et les avoir en son pouvoir.

329. Et quand ils ouïrent dire qu'il venait, ils fortifièrent Moton, qui depuis longtemps était ruiné, et

y laissèrent leur harnois et leurs menues gens. Et un jour ils chevauchèrent et ordonnèrent leurs corps de bataille avec tout ce qu'ils avaient de gens : et c'était à bien grand désavantage ; car ils n'avaient pas plus de cinq cents homme de cheval, et les autres en avaient plus de cinq mille. Mais comme les aventures adviennent ainsi qu'il plaît à Dieu, ils combattirent les Grecs, et les déconfirent et les vainquirent. Et les Grecs y perdirent beaucoup ; et eux gagnèrent assez de chevaux et d'armes, et d'autre butin en bien grande quantité. Et alors ils s'en retournèrent bien contents et bien joyeux à la cité de Moton.

330. Après ils chevauchèrent vers une cité qu'on appelle Corone, qui était située sur la mer, et ils l'assiégèrent. Et ils n'y étaient restés guère longtemps quand la cité leur fut rendue ; et Guillaume la donna à Geoffroi de Ville-Hardouin, qui en devint son homme et la garnit de ses gens. Ils allèrent après à un château qu'on appelle la Chalemate, qui était bien fort et beau ; et ils l'assiégèrent. Ce château les travailla bien longtemps ; et ils y restèrent tant qu'il leur fut rendu. Et alors les Grecs du pays se rendirent à eux plus qu'ils n'avaient fait devant.

LXXIV. Siége de Naples et de Corinthe ; alliance des Grecs avec les Bogres.

331. Le marquis Boniface assiégeait Naples, où il ne pouvait rien faire ; car la ville était trop forte, et il y ruina bien ses gens. Jacques d'Avesnes, à son

tour, tenait le siége devant Corinthe ainsi que le marquis l'y avait laissé. Léosgur qui était dans Corinthe, et était bien sage et avisé, vit que Jacques n'avait guère de gens, et qu'il ne se gardait pas bien. Un matin, au point du jour, il fit une très-grande sortie, et alla jusque dans les pavillons; et avant que les nôtres pussent être armés, ils en occirent assez.

332. Là fut tué Dreux d'Estruen qui était bien preux et vaillant, dont on fit grand deuil. Et Jacques d'Avesnes, qui était chef, fut blessé à la jambe bien fortement; et ils lui rendirent bien témoignage ceux qui étaient là, que par sa belle conduite ils furent sauvés. Et sachez qu'ils furent bien près d'être tous perdus, et que par l'aide de Dieu ils repoussèrent les autres de force dans le château. Mais les Grecs, qui étaient bien déloyaux, n'avaient pas rejeté la félonie hors de leurs cœurs.

333. En ce temps, ils virent que les Français étaient très-éparpillés par les terres, et que chacun avait à faire pour son compte; ils pensèrent donc qu'ils les pouvaient trahir. Ils prirent des messagers secrètement de toutes les cités du pays, et les envoyèrent à Johannis qui était roi de Blaquie et de Bogrie, qui avait fait la guerre contre eux et la faisait toujours; et ils lui mandèrent qu'ils le feraient empereur, et qu'ils se rendraient tous à lui et qu'ils occiraient tous les Francs; et ils lui jureraient qu'ils lui obéiraient comme à leur seigneur, et que lui leur jurât de les maintenir comme les siens. Ainsi fut fait le serment.

LXXV. Révolte des Grecs au Dimot et à Andrinople; leur défaite à Archadiople.

334. En ce temps, il advint un grand dommage en Constantinople ; car le comte Hugues de Saint-Paul, qui était depuis longtemps au lit, malade de la goutte, finit et mourut; et ce fut un bien grand deuil et un bien grand dommage; et il fut bien pleuré de ses hommes et de ses amis. Et il fut enterré à bien grand honneur en l'église de monseigneur saint-Georges de la Mange.

335. Le comte Hugues tenait à vie un château qui avait nom le Dimot, et qui était bien fort et bien riche; et il y avait de ses chevaliers et de ses sergents dedans. Les Grecs qui avaient fait serment au roi de Blaquie pour trahir les Francs, les trahirent en ce château, et en occirent et prirent la plus grande partie. Il en échappa peu, et ceux qui échappèrent s'en allèrent fuyant à une cité qu'on appelle Andrinóple, que les Vénitiens tenaient en ce jour.

336. Il ne tarda guère après que ceux d'Andrinople se révoltèrent; et ceux qui étaient dedans et la gardaient en sortirent à grand péril et laissèrent la cité. Et les nouvelles en vinrent à l'empereur de Constantinople, qui était avec bien peu de gens, lui et le comte Louis de Blois. Ils furent bien troublés et émus de ces nouvelles. Et alors il commença ainsi à leur venir de jour en jour de mauvaises nouvelles; car les Grecs se révoltaient partout, et là où ils trouvaient les Francs qui étaient gardiens des terres, ils les tuaient.

337. Ceux qui avaient laissé Andrinople, les Véni-

tiens et les autres qui étaient avec, s'en vinrent à une cité qu'on appelait le Churlot, qui était à l'empereur Baudouin. Là ils trouvèrent Guillaume de Blanvel. qui la gardait de par l'empereur. Grâce au confort qu'il leur donna, et parce qu'il alla avec eux avec autant de gens qu'il put, ils retournèrent en arrière à une cité, bien à douze lieues de là, qui était appelée Archadiople et qui était aux Vénitiens; ils la trouvèrent vide, y entrèrent et la garnirent.

338. Dans les trois jours, les Grecs du pays s'assemblèrent, et vinrent au point du jour devant Archadiople, et ils commencèrent tout autour un assaut grand et merveilleux. Et les nôtres se défendirent très-bien; ils ouvrirent les portes et firent une bien grande sortie. Ainsi que Dieu le voulut, les Grecs se déconfirent, et eux commencèrent à les battre et à les occire. Ils les chassèrent ainsi une lieue, et en occirent beaucoup, et gagnèrent assez de chevaux et beaucoup d'autre butin.

339. Ils s'en revinrent ainsi à grande joie en la cité d'Archadiople, et mandèrent cette victoire à l'empereur Baudouin en Constantinople, qui en fut bien joyeux. Et pourtant ils n'osèrent garder la cité d'Archadiople, mais en sortirent le lendemain et la laissèrent, et s'en revinrent en la cité du Churlot. Là ils s'arrêtèrent en grande crainte ; car ils redoutaient ceux de la ville comme ils faisaient ceux du dehors, vu qu'ils étaient du serment juré au roi de Blaquie, et devaient trahir les Francs. Et il y en eut beaucoup qui n'osèrent s'y arrêter, mais s'en vinrent en Constantinople.

LXXVI. Les croisés d'outre le Bras sont rappelés pour marcher sur Andrinople; expédition de Geoffroi de Ville-Hardouin.

340. Alors l'empereur Baudouin et le doge de Venise et le comte Louis tinrent conseil, et virent qu'ils perdaient toute la terre. Et tel fut leur conseil que l'empereur manda à son frère Henri, qui était à l'Andremite, qu'il laissât tout ce qu'il y avait conquis et le vînt secourir.

341. Le comte Louis envoya à son tour à Payen d'Orléans et à Pierre de Bracieux, qui étaient à Lupaire, et à tous les gens qui étaient avec eux, pour qu'ils laissassent toute la conquête, excepté seulement l'Espigal qui était situé sur la mer, et y missent garnison avec le moins de gens qu'ils pourraient, et que les autres le vinssent secourir.

342. L'empereur manda à Macaire de Sainte-Menehould et à Matthieu de Walincourt et à Robert de Ronsoi, qui avaient bien cent chevaliers avec eux et étaient à Nicomie, de la laisser et de venir le secourir.

343. Par le commandement de l'empereur Baudouin, Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Romanie et de Champagne, sortit de Constantinople, et Manassès de l'Isle aussi, avec autant de gens qu'ils en purent avoir ; et ce fut bien peu, car tout le pays se perdait. Et ils chevauchèrent jusqu'à la cité du Churlot, qui était à trois journées de Constantinople. Là ils trouvèrent Guillaume de Blanvel, et ceux qui étaient avec lui, qui avaient grand peur ; et alors ils

furent bien rassurés. Ils séjournèrent là pendant quatre jours. L'empereur Baudouin renvoya, après Geoffroi le maréchal, tout ce qu'il put avoir de gens à mesure qu'ils venaient, si bien qu'il se trouva, au quatrième jour, qu'ils avaient quatre-vingts chevaliers au Churlot.

344. Alors Geoffroi le maréchal et Manassès de l'Isle et leurs gens partirent et chevauchèrent en avant, et vinrent à la cité d'Archadiople, et se logèrent dedans. Ils séjournèrent là un jour, et en partirent, et s'en allèrent à une autre cité appelée Burgarofle; et les Grecs l'avaient quittée, et ils se logèrent dedans. Le lendemain ils chevauchèrent à une cité qu'on appelle Nequise, qui était bien belle et bien forte, et très-bien garnie de toutes choses. Et ils trouvèrent que les Grecs l'avaient quittée et s'en étaient tous allés à Andrinople. Et cette cité était à neuf lieues françaises d'Andrinople; et toute la grande multitude des Grecs était à Andrinople; et leur conseil fut tel qu'ils attendraient là l'empereur Baudouin.

LXXVII. Renier de Trit abandonné à Finepople par son fils et la plupart des siens.

345. Or le livre raconte une grande merveille; car Renier de Trit, qui était à Finepople, à neuf bonnes journées loin de Constantinople, et qui avait bien cent vingt chevaliers avec lui, fut abandonné de Renier son fils, et de Gilles son frère, et de Jacques de Bondies qui était son neveu, et d'Achard de Verdun

qui avait sa fille. Et ils lui enlevèrent bien trente de ses chevaliers ; et ils pensaient s'en venir en Constantinople ; et ils l'avaient laissé en très-grand péril, comme vous entendez. Mais ils trouvèrent le pays révolté contre eux, et furent déconfits; les Grecs les prirent et les rendirent ensuite à Johannis, roi de Blaquie, qui peu après leur fit trancher la tête. Et sachez qu'ils furent bien peu plaints des gens, parce qu'ils avaient si mal agi envers qui ils n'eussent pas dû le faire.

346. Quand les autres chevaliers de Renier de Trit, qui ne lui tenaient pas de si près que ceux qui s'en étaient allés, virent cela, ils en redoutèrent moins la honte : ils le quittèrent bien quatre-vingts chevaliers tous ensemble, et s'en allèrent par une autre voie. Et Renier de Trit resta parmi les Grecs avec bien peu de gens; car il n'avait pas plus de quinze chevaliers à Finepople et à l'Estanemac, qui était un château très-fort qu'il tenait, où il fut depuis assiégé pendant longtemps.

LXXVIII. Baudouin entreprend d'assiéger Andrinople.

347. Nous ne vous en dirons pas plus de Renier de Trit, et nous reviendrons à l'empereur Baudouin, qui est en Constantinople avec bien peu de gens, bien irrité et bien inquiet. Il attendait Henri son frère, et toutes les autres gens qui étaient outre le Bras. Et les premiers qui vinrent à lui d'outre le Bras, ce furent ceux de Nicomie, Macaire de Sainte-Menehould et Mathieu de Walincourt et Robert de

Ronsoi ; et il vint bien dans cette troupe cent chevaliers.

348. Et quand l'empereur les vit, il en fut bien joyeux, et il parla au comte Louis, qui était comte de Blois et de Chartres ; et leur conseil fut tel qu'ils dirent qu'ils s'en iraient avec autant de gens qu'ils avaient, et qu'ils suivraient Geoffroi le maréchal de Champagne, qui était allé devant. Hélas ! quel dommage qu'ils n'attendirent pas jusqu'à tant que fussent venus tous les autres qui étaient de l'autre côté du Bras ; car ils avaient peu de gens pour le lieu si périlleux où ils allaient.

349. Ils sortirent ainsi de Constantinople ayant bien cent quarante chevaliers, et ils chevauchèrent de journée en journée tant qu'ils vinrent au château de Nequise, où Geoffroi le maréchal était logé. La nuit, ils tinrent conseil ensemble ; la conclusion de leur conseil fut telle qu'ils iraient au matin devant Andrinople, et qu'ils l'assiégeraient. Et ils ordonnèrent leurs corps de bataille, et les composèrent très-bien d'autant de gens qu'ils avaient.

350. Et quand vint le matin, au grand jour, ils chevauchèrent ainsi qu'il était convenu, et vinrent devant Andrinople. Et ils la trouvèrent très-bien garnie, et virent les gonfalons de Johannis, le roi de Blaquie et de Bogrie, sur les murs et sur les tours ; et la ville était bien forte et bien riche et bien pleine de gens. Et ils les assiégèrent avec bien peu de gens devant deux des portes ; et ce fut le mardi (29 mars 1205) de Pâque fleurie. Ils furent ainsi pendant trois

jours devant la ville en grand mésaise et avec peu de gens.

LXXIX. Le siége d'Andrinople continue sans résultat.

351. Alors vint Henri Dandolo, qui était doge de Venise; mais c'était un vieil homme, et il ne voyait goutte. Et il amena des gens tels qu'il en avait, et bien autant que l'empereur Baudouin et le comte Louis en avaient amené; et il se logea devant une des portes. Le lendemain, ils s'accrurent encore d'une troupe de sergents à cheval; mais il eût bien fallu qu'ils valussent plus qu'ils ne valaient. Et puis ils avaient peu de vivres, car les marchands ne les pouvaient suivre; et ils ne pouvaient pas non plus aller fourrager, car il y avait tant de Grecs par le pays qu'ils n'y pouvaient point aller.

352. Johannis le roi de Blaquie venait secourir ceux d'Andrinople avec une grande armée; car il amenait Blaques et Bogres, et bien quatorze mille Comains qui n'étaient pas baptisés. A cause de la détresse des vivres, le comte Louis de Blois et de Chartres alla fourrager le jour de la Pâque fleurie (3 avril 1205). Avec lui alla Etienne du Perche le frère du comte Geoffroi, et Renaud de Montmirail qui était frère du comte Hervée de Nevers, et Gervais du Châtel, et plus de la moitié de toute l'armée.

353. Ils allèrent à un château qu'on appelle Peutaces, et le trouvèrent très-bien garni de Grecs; et ils y donnèrent un assaut bien grand et bien fort, et n'y purent rien faire, mais s'en revinrent sans avoir

rien gagné. Ils furent ainsi la semaine des deux Pâques, et firent préparer des engins de mainte sorte, et mirent des mineurs qu'ils avaient par-dessous terre pour trancher le mur. Et ils firent ainsi la Pâque (10 avril 1205) devant Andrinople avec peu de gens et peu de vivres.

LXXX. Johannis, roi de Blaquie, vient au secours d'Andrinople.

354. Alors vint la nouvelle que Johannis le roi de Blaquie venait contre eux pour secourir la ville. Ils ordonnèrent donc leur affaire, et il fut convenu que Geoffroi le maréchal et Manassès de l'Isle garderaient le camp, et que l'empereur Baudouin et tous les autres sortiraient dehors si Johannis venait offrir la bataille.

355. Ils demeurèrent ainsi jusqu'au mercredi (13 avril) des féries de Pâques; et Johannis était déjà si rapproché qu'il était logé bien à cinq lieues d'eux. Et il envoya ses Comains courir devant le camp ; et le cri s'élève dans le camp, et ils en sortent en désordre. Et ils poursuivirent les Comains une bonne lieue bien follement; et quand ils voulurent s'en revenir, les Comains commencèrent à tirer sur eux bien rudement, et ils leur blessèrent assez de chevaux.

356. Ils s'en revinrent ainsi au camp, et les barons furent mandés au logis de l'empereur Baudouin. Et ils tinrent conseil, et dirent qu'ils avaient fait grande folie d'avoir tant poursuivi de telles gens, qui étaient si légèrement armés. La conclusion du conseil fut telle que si Johannis venait encore, ils sortiraient

dehors et se rangeraient devant leur camp, et que là ils l'attendraient et n'en bougeraient. Et ils firent crier par tout le camp que nul ne fût si hardi qu'il manquât à cet ordre pour cri ni pour tumulte qu'il ouït. Et il fut convenu que Geoffroi le maréchal et Manassès de l'Isle garderaient du côté de la cité.

357. Ils passèrent ainsi cette nuit jusqu'au jeudi matin (14 avril 1205) des féries de Pâques, et ils ouïrent la messe et mangèrent au dîner. Alors les Comains courent jusqu'à leurs pavillons, et le cri s'élève, et on court aux armes; et ils sortent du camp avec tous leurs corps de bataille rangés ainsi qu'ils l'avaient réglé devant.

LXXXI. Défaite des croisés; Baudouin fait prisonnier.

358. Le comte Louis sortit le premier avec son corps de bataille, et il commença à poursuivre les Comains, et manda à l'empereur Baudouin qu'il le suivît. Hélas! comme ils tinrent mal ce qu'ils avaient devant réglé le soir; car ils poursuivirent ainsi les Comains bien près des deux lieues en avant, et en vinrent aux mains, et leur donnèrent la chasse longtemps. Et les Comains reviennent sur eux, et ils commencent à crier et à tirer.

359. Les nôtres avaient des corps composés d'autres gens que de chevaliers, qui ne connaissaient point assez la guerre; ils commencèrent à s'effrayer et à se déconfire. Et le comte Louis, qui avait attaqué le premier, fut blessé en deux endroits bien grièvement; et les Comains et les Blaques commencèrent

à les presser; et le comte était tombé, et un sien chevalier qui avait nom Jean de Friaize, mit pied à terre et le mit sur son cheval. Il y eut bien des gens du comte Louis qui lui dirent : « Sire, allez-vous-en, car vous êtes bien grièvement blessé en deux endroits. » Et il dit : « Au Seigneur Dieu ne plaise que jamais il me soit reproché d'avoir fui du champ de bataille et laissé l'empereur ! »

360. L'empereur, qui était bien accablé de son côté, rappelait ses gens, et leur disait qu'il ne fuirait pas, et qu'ils ne le quittassent pas; et ceux qui étaient là témoignent bien que jamais chevalier de sa personne ne se défendit mieux que lui. Ce combat dura ainsi longtemps : tels y eut qui bien se montrèrent, et tels y eut qui s'enfuirent. A la fin (ainsi que Dieu permet les mésaventures), ils furent déconfits. Sur le champ de bataille demeura l'empereur Baudouin, qui ne voulut pas fuir, et le comte Louis. L'empereur Baudouin fut pris vivant, et le comte Louis fut occis.

361. Hélas ! quelle douloureuse perte on fit là. Là fut perdu l'évêque Pierre de Bethléem, et Etienne du Perche le frère du comte Geoffroi, et Renaud de Montmirail le frère du comte de Nevers, et Mathieu de Walincourt, et Robert de Ronsoi, Jean de Friaize, Gautier de Neuilli, Ferri d'Yerres, Jean son frère, Eustache de Heumont, Jean son frère, Baudouin de Neuville, et beaucoup d'autres dont le livre ne parle point ici. Et les autres qui purent échapper, s'en vinrent fuyant au camp.

LXXXII. Les croisés lèvent le siége d'Andrinople.

362. Quand il vit cela, Geoffroi le maréchal de Champagne, qui gardait devant une des portes de la cité, sortit du camp le plus tôt qu'il put avec les gens qu'il avait, et manda à Manassès de l'Isle, qui gardait l'autre porte, qu'il le suivît promptement. Et il chevaucha avec tout son corps de bataille, à la rencontre des fuyards, à grande allure; et les fuyards se rallièrent tous à lui. Et Manassès de l'Isle, qui vint au plus tôt qu'il put avec ses gens, se joignit à lui; et ils eurent alors un plus grand corps de bataille; et tous ceux qui arrivaient dans la déroute, et qu'ils purent retenir, ils les mirent dans leur corps.

363. Cette déroute fut ainsi arrêtée entre none et vêpres. La plupart étaient si effrayés qu'ils fuyaient devant eux jusque dans l'intérieur des pavillons et des logements. Et cette déroute fut réparée ainsi que vous avez ouï; et les Comains s'arrêtèrent avec les Blaques et les Grecs qui donnaient la chasse. Et ils harcelèrent le corps de bataille avec leurs arcs et leurs flèches; et ceux du corps de bataille se tinrent en repos la face tournée vers eux. Ils furent ainsi jusqu'à la nuit tombante; et les Comains et les Blaques commencèrent à se retirer.

364. Alors Geoffroi de Ville-Hardouin, le maréchal de Champagne et de Romanie, envoya au camp mander le doge de Venise, qui était un vieil homme et n'y voyait goutte, mais était bien sage, preux et vigoureux. Et il lui manda qu'il vînt à lui en son

corps de bataille, où il se tenait dans la plaine; et ainsi fit-il. Et quand le maréchal le vit, il l'appela tout seul à part pour tenir conseil, et lui dit : « Sire, vous voyez la mésaventure qui nous est advenue; nous avons perdu l'empereur Baudouin et le comte Louis, et la plupart de nos gens et des meilleurs. Or pensons à sauver le reste; car si pitié n'en prend à Dieu nous sommes perdus. »

365. Telle fut la fin de leur conseil : que le doge de Venise s'en retournerait au camp, et conforterait les gens; et que chacun fût armé de ses armes et se tînt coi en sa tente et en son pavillon; et Geoffroi le maréchal demeurerait en son corps de bataille et hors du camp en bon ordre jusqu'à tant qu'il serait nuit. Alors ils partiraient de devant la ville; le doge de Venise s'en irait devant, et Geoffroi le maréchal ferait l'arrière-garde, lui et ceux qui étaient avec lui.

LXXXIII. Retraite des croisés.

366. Ils attendirent ainsi jusqu'à la nuit; et quand il fut nuit, le doge de Venise partit du camp ainsi qu'il était convenu, et Geoffroi le maréchal fit l'arrière-garde. Et ils partirent au petit pas, et emmenèrent toutes leurs gens à pied et à cheval, blessés et autres, et ils n'en laissèrent aucun. Et ils chevauchèrent vers une cité qui est sur la mer, que l'on appelle Rodestoc, qui était bien à trois journées de là. Ils partirent d'Andrinople ainsi que vous avez ouï; et cette aventure advint l'an de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent cinq.

367. Et la nuit que l'armée partit d'Andrinople, il advint qu'une compagnie en partit, pour aller plus tôt en Constantinople et plus droit, dont ils reçurent grand blâme. En cette compagnie fut un comte de Lombardie qui avait nom le comte Girard, de la terre du marquis; et Eudes de Ham, qui était seigneur d'un château qu'on appelle Ham en Vermandois; et Jean de Maseroles, et bien d'autres, jusqu'à vingt-cinq chevaliers, que le livre ne nomme pas.

368. Ils s'en vinrent ainsi après la déconfiture qui avait été le jeudi soir, et vinrent en Constantinople le samedi soir (16 avril); il y avait pourtant cinq grandes journées. Et ils contèrent cette nouvelle au cardinal Pierre de Capoue, qui était là au nom du pape de Rome Innocent, et à Conon de Béthune, qui gardait Constantinople, et à Milon le Brebant et aux autres bonnes gens. Et sachez qu'ils en furent bien effrayés, et pensèrent bien que tout le reste fût perdu de ceux qu'ils avaient laissés devant Andrinople; car ils n'en savaient pas de nouvelles.

LXXXIV. Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans rencontrent l'armée en retraite.

369. Nous n'en dirons pas plus de ceux de Constantinople qui sont en grande douleur, et nous reviendrons au doge de Venise et à Geoffroi le maréchal, qui chevauchèrent toute la nuit qu'ils revinrent d'Andrinople jusqu'au point du jour (15 avril); et alors ils vinrent à une cité qu'on appelle Pamphile. Or écoutez comme les aventures sont ce que Dieu

veut : car en cette cité avaient couché la nuit Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans et toutes les gens du comte Louis ; et ils étaient bien cent chevaliers de bien bonnes gens, et cent quarante sergents à cheval, qui venaient d'outre le Bras, et allaient au camp à Andrinople.

370. Et quand ils virent la troupe venir, ils coururent aux armes bien vite ; car ils pensaient que c'étaient les Grecs. Ils s'armèrent donc, et envoyèrent savoir quelles gens c'étaient ; et on trouva que c'étaient ceux qui revenaient de la déconfiture ; et on retourna à eux, et on leur dit que l'empereur Baudouin était perdu, et leur seigneur aussi le comte Louis, de la seigneurie, du pays et de la suite de qui ils étaient.

371. On n'eût pu leur conter plus douloureuse nouvelle. Vous eussiez vu là pleurer bien des larmes, et bien des mains battre de deuil et de pitié. Ils allèrent au-devant d'eux tout armés comme ils étaient, et jusqu'à ce qu'ils vinrent à Geoffroi le maréchal de Champagne, qui faisait l'arrière-garde en bien grand peine. Car Johannis, le roi de Blaquie et de Bogrie, était venu au point du jour devant Andrinople avec toute son armée ; et il trouva que les nôtres s'en étaient allés et il chevaucha après leur troupe ; et ce fut heureux qu'il ne les trouva pas, car ils eussent été perdus sans ressource s'il les eût trouvés.

372. « Sire, font-ils à Geoffroi le maréchal, que voulez-vous que nous fassions ? Nous ferons tout ce qu'il vous plaira. » Et lui leur répond : « Vous voyez bien en quel état nous sommes. Vous êtes frais et

dispos, et vos chevaux aussi ; vous ferez donc l'arrière-garde, et je m'en irai devant, tenir nos gens qui sont bien effrayés, et qui en ont grand besoin. » Ainsi qu'il le dit, ils le firent bien volontiers. Ils firent donc l'arrière-garde bel et bien, comme gens qui le savaient faire ; car ils étaient de bons et honorés chevaliers.

LXXXV. L'armée parvient à Rodestoc.

373. Geoffroi le maréchal de Champagne chevaucha devant et les conduisit ; et il chevaucha jusqu'à une cité qui était appelée Cariople. Et il vit que leurs chevaux étaient las de ce qu'on avait chevauché toute la nuit ; et il entra dans la cité, et les fit héberger juste à l'heure de midi. Et ils donnèrent à manger à leurs chevaux ; et eux-mêmes mangèrent ce qu'ils purent trouver, et ce fut peu.

374. Ils furent ainsi tout le jour jusqu'à la nuit en cette cité. Et Johannis le roi de Blaquie les avait suivis tout le jour avec toute sa troupe, et il se logea bien à deux lieues d'eux. Et quand il fut nuit, ceux qui étaient dans la cité s'armèrent tous, et en sortirent. Geoffroi le maréchal fit l'avant-garde, et ceux-là firent l'arrière-garde qui l'avaient faite le jour. Ils chevauchèrent ainsi toute la nuit et le lendemain (16 avril), en grand peur et à grand peine, jusqu'à ce qu'ils vinrent à la cité de Rodestoc, qui était peuplée de Grecs, et bien riche et bien forte. Et ceux-là ne s'osèrent défendre ; et les nôtres entrèrent dedans et s'y logèrent ; et alors ils furent en sûreté.

375. Ceux de l'armée d'Andrinople s'échappèrent ainsi que vous avez ouï. Alors ils tinrent conseil en la cité de Rodestoc, et dirent qu'ils avaient plus grand peur pour ceux de Constantinople que pour eux-mêmes. Ils prirent donc de bons messagers, pour aller par mer le jour et la nuit, et mandèrent à ceux de la ville qu'ils ne s'inquiétassent pas (car ils étaient échappés), et qu'ils retourneraient à eux au plus tôt qu'ils pourraient.

LXXXVI. Sept mille pèlerins abandonnent les croisés.

376. Au moment où les messagers vinrent, il y avait en Constantinople cinq nefs chargées de pèlerins et de chevaliers et de sergents (nefs de Vénitiens, bien grandes et bien belles), qui abandonnaient la terre et s'en allaient en leur pays. Et il y avait bien dans les cinq nefs sept mille hommes d'armes ; et Guillaume l'avoué de Béthune en était un, et Baudouin d'Aubigny, et Jean de Versin, qui était de la terre du comte Louis de Blois et son homme lige, et bien cent autres chevaliers que le livre ne nomme pas.

377. Maître Pierre de Capoue, qui était cardinal de par le pape de Rome Innocent, et Conon de Béthune, qui gardait Constantinople, et Milon le Brebant et grand nombre d'autres bonnes gens, allèrent aux cinq nefs, et ils les priaient avec gémissements et pleurs, qu'ils eussent merci et pitié de la chrétienté et de leurs seigneurs liges qui avaient péri dans la bataille, et que pour Dieu ils demeurassent.

Ils n'en voulurent ouïr nulle parole, mais ils partirent du port, levèrent leurs voiles et s'en allèrent ainsi que Dieu le voulut, en sorte qu'un vent les amena au port de Rodestoc ; et ce fut le lendemain (17 avril) du jour qu'y étaient arrivés ceux qui étaient revenus de la déconfiture.

378. La prière que leur avaient faite ceux de Constantinople avec larmes et pleurs, Geoffroi le maréchal la fit (et ceux qui étaient à lui), demandant qu'ils eussent merci et pitié de la terre, et qu'ils restassent ; car jamais ils ne pourraient secourir une terre en si grand besoin. Ils répondirent qu'ils se consulteraient, et qu'ils leur répondraient le lendemain. Or oyez l'aventure qui advint la nuit en cette ville.

379. Il y avait un chevalier de la terre du comte Louis, qui avait nom Pierre de Frouville, qui était prisé et de grand renom. Il se sauva la nuit, et laissa tout son harnais et ses gens, et se mit en la nef de Jean de Virsin, qui est en la terre du comte Louis de Blois et de Chartres. Et ceux des cinq nefs qui devaient répondre le matin à Geoffroi le maréchal et au doge de Venise, sitôt qu'ils virent le jour, ils levèrent leurs voiles et s'en allèrent sans parler à personne. Ils en reçurent bien grand blâme dans le pays où ils allèrent et dans celui d'où ils partirent, et Pierre de Frouville plus grand que tous les autres. Et pour cela dit-on que bien mal fait celui qui par peur de mort fait chose qui lui est reprochée à toujours.

LXXXVII. Rencontre de plusieurs corps de croisés; Henri, frère de Baudoin, est nommé régent.

380. Maintenant nous ne vous en dirons pas plus de ceux-là, et nous parlerons de Henri, le frère de l'empereur Baudouin de Constantinople, qui avait laissé l'Andremite qu'il avait conquise, et avait passé le Bras à la cité d'Avie, et s'en venait vers Andrinople pour secourir l'empereur Baudouin son frère. Et avec lui, les Hermins du pays, qui l'avaient aidé contre les Grecs, avaient bien passé au nombre de vingt mille, avec leurs femmes et leurs enfants; car ils n'osaient rester au pays.

381. Alors lui vint la nouvelle par des Grecs qui s'étaient échappés de la déconfiture, que son frère l'empereur Baudouin était perdu, et le comte Louis et les autres barons. Et puis vint une nouvelle de ceux de Rodestoc qui étaient échappés, et ils lui mandaient qu'il se hâtât de venir au plus tôt à eux. Et parce qu'il voulut se hâter pour venir plus tôt, il laissa les Hermins, qui étaient gens de pied et avaient leurs chars et leurs femmes et leurs enfants; et parce qu'ils ne pouvaient venir si vite, et qu'il pensa qu'ils viendraient bien sûrement et qu'ils n'auraient pas besoin de garde, il se logea dans un village qui était appelé Cortacople.

382. En ce jour même revenait Anseau de Courcelles, neveu de Geoffroi le maréchal, à qui il avait envoyé dans les environs de Macré, de Traïnople et de la Baie, devers une terre dont la possession lui avait été octroyée; et les gens qui étaient partis de

Finepople, abandonnant Renier de Trit, étaient ensemble avec lui. En cette compagnie il y avait bien cent chevaliers de très-bonnes gens, et cinq cents sergents à cheval, qui tous s'en allaient à Andrinople pour secourir l'empereur Baudouin.

383. Or il leur vint la nouvelle tout comme aux autres gens que l'empereur était déconfit avec sa troupe ; et ils tournèrent tout comme pour venir à Rodestoc, et ils vinrent pour loger à Cortacople, le village où Henri, le frère de l'empereur Baudouin, était logé. Et quand ceux-ci les virent venir, ils coururent aux armes ; car ils pensèrent que c'étaient des Grecs, et les autres en pensèrent autant d'eux. Et la chose en vint à ce point qu'ils s'entre-reconnurent ; ils se virent donc bien volontiers les uns les autres, et furent plus rassurés, et logèrent la nuit au village jusqu'au lendemain.

384. Le lendemain ils partirent et chevauchèrent droit vers Rodestoc, et vinrent le soir en la ville, et trouvèrent le doge de Venise et Geoffroi le maréchal, et les autres qui étaient échappés de la déconfiture, et qui les virent bien volontiers ; et il y eut mainte larme de pitié versée sur leurs amis. Ah ! Dieu, quel dommage ce fut que cette réunion de troupes qui étaient là ne fut pas avec les autres à Andrinople, quand l'empereur Baudouin y fut ; car ils n'y eussent rien perdu. Mais il ne plut pas à Dieu.

385. Ils séjournèrent ainsi le lendemain et l'autre jour après, et combinèrent leur affaire. Et Henri le frère de l'empereur Baudouin fut reçu en la seigneu-

rie comme régent de l'empire au lieu de son frère. Et alors advint une mésaventure aux Hermins qui venaient à la suite de Henri le frère de l'empereur Baudouin ; car les gens du pays s'assemblèrent et déconfirent les Hermins ; et ils furent tous pris, tués ou perdus.

LXXXVIII. Retour à Constantinople; demande de secours au pape, en France et ailleurs; mort du doge.

386. Johannis, le roi de Blaquie et de Bogrie, était avec toutes ses armées, et il avait occupé toute la terre ; et le pays et les cités et les châteaux se tenaient à lui ; et ses Comains avaient couru jusque devant Constantinople. Henri le régent de l'empire et le doge de Venise et Geoffroi le maréchal étaient encore en Rodestoc, qui était à trois journées loin de Constantinople. Et ils tinrent conseil, et le doge de Venise mit une garnison de Vénitiens à Rodestoc ; car c'était à eux. Et le lendemain ils ordonnèrent leurs corps de bataille, et chevauchèrent vers Constantinople dans leurs journées.

387. Et quand ils vinrent à Salembrie, une cité qui était à deux journées de Constantinople, et qui était à l'empereur Baudouin, Henri son frère y mit garnison de ses gens, et ils chevauchèrent avec le reste jusqu'en Constantinople, où ils furent vus bien volontiers ; car les gens du pays étaient bien effrayés. Et ce n'était pas merveille ; car ils avaient si bien perdu toute la terre qu'ils ne tenaient hors de Constantinople rien que Rodestoc et Salembrie ; et toute

la terre, c'était Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie qui la tenait. De l'autre côté du Bras de Saint-Georges, ils ne tenaient que la ville de l'Espigal; et toute la terre, c'était Théodore Lascaris qui la tenait.

388. Alors les barons prirent le parti d'envoyer au pape de Rome Innocent, et en France et en Flandre et par les autres pays, pour obtenir du secours. Pour ce secours fut envoyé Nevelon l'évêque de Soissons, et Nicolas de Mailly, et Jean Bliaud; et les autres restèrent en Constantinople en grand mésaise, comme gens qui craignaient de perdre la terre. Ils furent ainsi jusqu'à la Pentecôte (29 mai 1205). Pendant cet intervalle, il advint un bien grand dommage dans l'armée; car Henri Dandolo gagna une maladie; il finit ainsi et mourut, et fut enterré en grand honneur à l'église Sainte-Sophie.

389. Et quand vint la Pentecôte, Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie avait fait sa volonté en la terre; alors il ne put plus retenir ses Comains; car ils ne pouvaient plus supporter la guerre à cause de l'été, mais ils retournèrent en leur pays. Et lui avec son armée de Bogres et de Grecs s'en alla contre le marquis vers Salonique. Et le marquis, qui avait ouï la nouvelle de la déconfiture de l'empereur Baudouin, laissa le siége de Naples; et il s'en alla à Salonique avec tout ce qu'il put avoir de gens, et y mit garnison.

LXXXIX. Le régent remporte des avantages sur les Grecs.

390. Henri le frère de l'empereur Baudouin de Constantinople, avec autant de gens qu'il en put mener, chevaucha contre les Grecs jusqu'à une cité qu'on appelle le Churlot qui est à trois journées de Constantinople. Elle lui fut rendue et les Grecs lui jurèrent fidélité, serment qui était bien mal tenu à ce temps. Et il chevaucha à la cité d'Archadiople et la trouva vide; car les Grecs ne l'y osèrent attendre. Et de là il chevaucha à la cité de Visoi, qui était bien forte et bien garnie de Grecs; et elle lui fut rendue. Et de là il chevaucha à la cité de Naples, qui était bien garnie de Grecs.

391. Comme ils les voulaient assaillir, eux requirent accord pour se rendre; et pendant qu'ils requéraient accord d'une part, ceux de l'armée entraient de l'autre part en la cité, en sorte que Henri le régent de l'empire et ceux qui parlaient de l'accord n'en savaient mot; mais cela leur pesa fort. Et les Francs commencèrent à occire les Grecs et à s'emparer des biens de la ville et à tout prendre; et il y en eut beaucoup de tués et de pris. En cette manière fut prise Naples, et l'armée y séjourna par trois jours. Et les Grecs furent si effrayés de cette occision, qu'ils vidèrent toutes les cités et les châteaux de la terre, et s'enfuirent tous dans Andrinople et dans le Dimot qui étaient de bien fortes et bonnes cités.

XC. La Serre se rend à Johannis; il trahit sa parole.

392. En ce temps, advint que Johannis, le roi de Blaquie et de Bogrie, chevaucha contre le marquis avec toutes ses armées vers une cité qu'on appelle la Serre. Et le marquis l'avait très-bien garnie de ses gens ; car il avait mis dedans Hugues de Colemi, qui était bien bon chevalier et haut homme, et Guillaume d'Arles qui était son maréchal, et grande partie de ses bonnes gens. Et Johannis, le roi de Blaquie, les assiégea. Il n'y avait guère resté quand il prit le bourg par force ; et à la prise du bourg, il leur advint un bien grand dommage ; car Hugues de Colemi y fut tué; et il avait été frappé à l'œil.

393. Et quand il fut mort, lui qui était le meilleur d'eux tous, les autres furent bien effrayés. Ils se retirèrent au château, qui était bien fort ; et Johannis les assiégea, et dressa ses pierriers et ses mangoneaux. Il n'y resta pas bien longtemps, quand ceux de dedans parlèrent de faire accord : de quoi ils furent bien blâmés et en eurent bien des reproches. Et l'accord fut tel qu'ils rendirent le château à Johannis, et Johannis leur fit jurer par vingt-cinq des plus hauts hommes qu'il avait qu'il les conduirait sauvement avec leurs chevaux, leurs armes et leur harnais, à Salonique ou en Constantinople ou en Hongrie, ce qu'ils aimeraient mieux des trois.

394. En cette manière fut rendue la Serre ; et Johannis les fit sortir dehors, et loger près de lui aux champs : et il leur fit beau semblant, et leur envoya ses présents. Et il les tint ainsi trois jours; puis

il leur mentit de tout ce qu'il leur avait promis ; et il les fit prendre, dépouiller de tout leur avoir et mener en Blaquie nus, déchaux et à pied. Les pauvres et les menues gens qui ne valaient guère, il les fit mener en Hongrie ; et les autres qui valaient quelque chose, il leur fit couper la tête. Aussi mortelle trahison que vous oyez fit le roi de Blaquie. L'armée souffrit là une des plus douloureuses pertes qu'elle eût jamais faites. Et Johannis fit abattre le château et la cité, et s'en alla vers le marquis.

XCI. Le régent assiége en vain Andrinople.

395. Henri le régent de l'empire chevaucha avec ses gens vers Andrinople, et l'assiégea à bien grand péril ; car il y avait bien grand nombre de gens dedans et dehors qui les tenaient de si près qu'ils ne pouvaient trouver de vivres à acheter, ni fourrager, sinon peu. Et alors ils se clorent par dehors de palissades et de barrières ; et ils ordonnèrent une partie de leurs gens pour qu'ils gardassent par dehors les palissades et les barrières ; et les autres attaqueraient devers la ville.

396. Et ils firent engins de maintes façons, échelles et maints autres engins, et se donnèrent grand peine pour prendre la ville ; mais cela ne se put faire ; car la ville était bien forte et très-bien garnie. Au contraire, il leur mésavint ; car il y eut assez de leurs gens blessés, et un de leurs bons chevaliers, qui avait nom Pierre de Bracieux, fut frappé d'une pierre de mangoneau au front, et faillit être tué ; mais il

guérit par la volonté de Dieu, et fut emporté en litière.

397. Et quand ils virent qu'ils ne pourraient rien faire à la ville, Henri le régent de l'empire partit avec l'armée des Français. Et ils furent bien harcelés des gens de la terre et des Grecs, et chevauchèrent dans leurs journées jusqu'à une cité qu'on appelle la Pamphile, et se logèrent dedans et y séjournèrent deux mois. Et ils firent des chevauchées vers le Dimot et en maints lieux où ils gagnaient assez de bestiaux et d'autre butin. Et ils tinrent l'armée en cette partie jusqu'à l'entrée de l'hiver; et les marchandises leur venaient de Rodestoc et de la mer.

XCII. Ruine de Finepople par Johannis.

398. Nous n'en dirons pas plus ici de Henri le régent de l'empire, et nous parlerons de Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie, à qui la Serre fut rendue ainsi que vous l'avez ouï plus haut, et qui avait occis en trahison ceux qui s'étaient rendus à lui. Et il avait chevauché vers Salonique, et avait séjourné longtemps, et gâté une grande partie de la terre. Le marquis Boniface était à Salonique, bien irrité et bien triste de son seigneur l'empereur Baudouin qui était perdu, et des autres barons, et de son château de la Serre, qu'il avait perdu, et de ses hommes.

399. Et quand Johannis vit qu'il n'y pourrait rien faire de plus, il retourna vers son pays avec toutes ses gens. Et ceux de Finepople (qui était à Renier

de Trit, à qui l'empereur l'avait donnée) avaient ouï que l'empereur Baudouin était perdu et bien des barons, et que le marquis avait perdu la Serre; et ils virent que les parents de Renier de Trit, et son fils et son neveu l'avaient laissé, et qu'il était avec peu de gens; et ils pensèrent que jamais les Francs n'auraient la force. Une partie des gens qui étaient Popelicans, s'en allèrent à Johannis et se rendirent à lui, et lui dirent : « Sire, chevauche devant Finepople ou enveie ton armée; nous te rendrons toute la ville. »

400. Quand Renier de Trit qui était en la ville le sut, il craignit qu'ils ne le livrassent à Johannis. Il sortit donc avec autant de gens qu'il en avait, et partit au point du jour, et vint par un des faubourgs de la ville où demeuraient les Popelicans qui s'étaient rendus à Johannis; et il mit le feu au faubourg et en brûla une grande partie. Et il s'en alla au château d'Estanemac, qui était à trois lieues de là, et était garni de ses gens; et il entra dedans (juin 1205). Et depuis il y fut longtemps enfermé, bien treize mois, en grand mésaise et en grande pauvreté; et il mangea ses chevaux par détresse. Et il était à neuf journées de Constantinople; et ils ne pouvaient ouïr nouvelles les uns des autres.

401. Johannis envoya alors son armée devant Finepople; et il n'y resta pas longtemps quand ceux de la ville se rendirent à lui, et il leur garantit la vie. Et quand il leur eut garanti la vie, il fit occire tout d'abord l'archevêque de la ville, et fit écorcher tout vifs les hauts hommes, et tels autres brûler et à

tels autres couper la tête; et tout le reste il le fit emmener enchaîné. Et il fit ruiner toute la ville et les tours et les murs, et brûler et ruiner les hauts palais et les riches maisons. Ainsi fut détruite la noble cité de Finepople, qui était une des trois meilleures de l'empire de Constantinople.

XCIII. Le régent garnit ses places.

402. Nous n'en dirons pas plus maintenant de Finepople et de Renier de Trit, qui est enfermé au château d'Estanemac, et nous reviendrons à Henri le frère de l'empereur Baudouin, qui a séjourné à Pamphile jusqu'à l'entrée de l'hiver. Et alors il prit conseil à ses hommes et à ses barons ; et le conseil fut tel, qu'il garnirait une cité qu'on appelle la Rousse, qui était en un lieu bien plantureux, au milieu de la terre. Et de cette garnison fut chef Thierri de Loos qui était sénéchal, et Thierri de Tenremonde qui était connétable. Et Henri le régent de l'empire leur confia bien cent quarante chevaliers et grand nombre de sergents à cheval; et il commanda qu'ils soutinssent la guerre contre les Grecs et gardassent la frontière.

403. Et il s'en alla avec le restant de ses gens jusqu'à la cité de Visoi, et la garnit; et y mit pour chef Anseau de Cayeux, et lui confia bien cent vingt chevaliers et grand nombre de sergents à cheval. Et une autre cité qui était appelée Archadiople, les Vénitiens la garnirent. Et le frère de l'empereur Baudouin avait rendu la cité de Naples au Vernas, qui

avait la sœur du roi de France pour femme, et était un Grec qui se tenait à eux ; et nul des Grecs ne se tenait à eux que lui. Et ceux de ces cités soutinrent la guerre contre les Grecs, et firent mainte chevauchée; et on en fit mainte contre eux. Henri se retira en Constantinople avec le reste de ses gens.

404. Et Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie ne s'oubliait pas, lui qui était bien riche et puissant en avoir ; mais il se procura de nombreuses troupes de Comains et de Blaques. Et quand on fut à trois semaines après Noël (mi-janvier 1206), il les envoya en la terre de Romanie pour aider ceux d'Andrinople et ceux du Dimot ; et quand ceux-ci furent plus forts, ils s'enhardirent et chevauchèrent avec plus d'assurance.

XCIV. Défaite des Français près de la Rousse.

405. Thierri de Tenremonde, qui était chef et connétable, fit une chevauchée le quatrième jour (30 janvier 1206) devant la fête de Notre-Dame de la Chandeleur ; et il chevaucha toute la nuit ayant bien cent vingt chevaliers, et laissa la Rousse garnie de peu de gens. Et quand vint le point du jour, il vint à un village où Comains et Blaques étaient hébergés ; et il les surprit, si bien que ceux qui étaient dans le village n'en savaient mot. Ils en occirent assez, et gagnèrent bien quarante de leurs chevaux, et quand ils eurent fait ce dégât, ils s'en retournèrent vers la Rousse.

406. Et cette nuit même, les Comains et les Bla-

ques avaient chevauché pour faire le dégât, et ils étaient bien sept mille. Et ils vinrent au matin devant la Rousse, et y furent longtemps; et la ville était garnie de peu de gens. Ils fermèrent donc leurs portes, et montèrent sur les murs, et les autres s'en retournèrent. Ils ne s'étaient pas éloignés de la ville d'une lieue et demie, quand ils rencontrèrent la chevauchée des Français dont Thierri de Tenremonde était chef. Quand les Français les virent, ils se rangèrent en quatre corps de bataille qu'ils avaient. Et leur conseil fut tel qu'ils se retireraient à la Rousse au tout petit pas ; et si Dieu leur donnait qu'ils y pussent venir, ils seraient là en sauveté.

407. Et les Comains et les Blaques et les Grecs de la terre chevauchèrent vers eux; car ils avaient une bien grande troupe. Et ils viennent à l'arrière-garde, et commencent à les harceler bien rudement. A l'arrière-garde était le corps de Thierri de Loos qui était sénéchal, et était retourné en Constantinople; et Villain son frère était chef de cette troupe. Et les Comains et les Blaques et les Grecs la serrèrent de bien près, et blessèrent beaucoup de leurs chevaux. Les cris et la lutte furent grands, en sorte que de vive force et par détresse ils les refoulèrent sur le corps de bataille d'André d'Urboise et de Jean de Choisy; et eux allèrent ainsi résistant longtemps.

408. Et puis les autres revinrent à la charge, si bien qu'ils les refoulèrent sur le corps de bataille de Thierri de Tenremonde le connétable. Et il ne tarda guère longtemps après qu'ils les refoulèrent sur le corps de bataille que menait Charles du Frêne. Et

ils étaient tant allés résistant, qu'ils virent la Rousse à moins d'une demi-lieue. Et les autres les serraient toujours de plus près, et la lutte était grande contre eux, et il y avait beaucoup de blessés, hommes et chevaux. Et ainsi que Dieu veut permettre les aventures, les nôtres ne purent plus résister, mais ils furent déconfits; car ils étaient pesamment armés, et leurs ennemis légèrement; et ils commencèrent à les occire.

409. Hélas! quel douloureux jour ce fut pour la chrétienté! car de tous les cent vingt chevaliers, il n'en échappa pas plus de dix qui ne fussent tués ou pris; et ceux qui échappèrent s'en vinrent fuyant à la Rousse, et se rallièrent à leurs gens qui étaient là dedans. Là fut tué Thierri de Tenremonde le connétable, Orri de l'Isle qui était bien bon chevalier et prisé, et Jean de Pomponne et André d'Urboise, Jean de Choisy, Gui de Corval, Charles du Frêne, Villain le frère de Thierri le sénéchal. De tous ceux qui furent là tués ou pris le livre ne vous peut redire tous les noms. Il advint en ce jour une des plus grandes douleurs, et un des plus grands dommages, et une des plus grandes misères qui jamais fût advenue à la chrétienté de la terre de Romanie.

410. Les Comains, les Grecs et les Blaques s'en retournèrent, ayant fait leur volonté en la terre, et bien gagné de bons chevaux et de bons hauberts. Et cette mésaventure advint le jour (31 janvier 1206) d'avant la veille de Notre-Dame de Chandeleur. Et le reste qui avait échappé à la déconfiture, et ceux qui étaient à la Rousse, aussitôt qu'il fut nuit, laissè-

rent la ville, et s'en allèrent toute la nuit fuyant, et vinrent au matin à la cité de Rodestoc.

XCV. Nouvelle invasion de Johannis; ruine de Naples.

411. Cette douloureuse nouvelle vint à Henri le régent de l'empire comme il allait à la procession à Notre-Dame de Blaquerne, le jour de la fête de Notre-Dame de Chandeleur (2 février 1206). Sachez qu'ils furent bien effrayés en Constantinople, et pensèrent vraiment qu'ils avaient perdu la terre. Alors Henri le régent de l'empire décida qu'il garnirait Salembrie, qui était à deux journées de Constantinople ; et il y envoya Macaire de Sainte-Menehould avec cinquante chevaliers pour garder la ville.

412. Et alors quand la nouvelle vint à Johannis le roi de Blaquie, que cela était advenu à ses gens, il eut bien grande joie ; car c'était une grande partie des bonnes gens qu'avaient les Francs que les siens avaient tués et pris. Alors il manda par toute sa terre tout ce qu'il put avoir de gens, et se procura une grande armée de Comains et de Grecs et de Blaques, et il entra en Romanie. Et la plupart des cités se tinrent à lui et tous les châteaux; et il avait tant de gens que c'était merveille.

413. Quand les Vénitiens ouïrent dire qu'il venait avec tant de gens, ils laissèrent Archadiople; et Johannis chevaucha avec toutes ses armées tant qu'il vint à la cité de Naples, qui était garnie de Grecs et de Latins, et était au Vernas, qui avait l'impératrice sœur du roi de France pour femme. Et le

chef des Latins était Bègue de Fransures, un chevalier de la terre de Beauvaisis. Et Johannis le roi de Blaquie fit attaquer la cité et la prit de vive force.

414. Là il y eut une si grande mortalité de gens qui furent occis, que ce fut merveille. Et Bègue de Fransures fut amené devant Johannis, et il le fit occire à l'instant, avec tous les autres qui valaient quelque chose des Grecs et des Latins ; et toutes les menues gens, femmes et enfants, il les fit emmener en Blaquie en prison. Alors il fit ruiner et abattre toute la cité, qui était bien bonne et bien riche et en bon pays. Ainsi que vous l'avez ouï, fut détruite la cité de Naples.

XCVI. Ruine de Rodestoc.

415. A douze lieues loin de là, était située sur la mer la cité de Rodestoc, qui était bien riche et forte et grande, et très-bien garnie de Vénitiens. Et avec tout cela était venue une troupe de sergents à cheval, et ils étaient bien deux mille, et ils étaient venus aussi pour garnir la cité. Quand ils ouïrent dire que Naples était prise de vive force et que Johannis avait fait occire les gens qui étaient dedans, alors un si grand effroi se mit en eux qu'ils se déconfirent d'eux-mêmes. Ainsi que Dieu permet que les mésaventures adviennent aux gens, les Vénitiens se jetèrent dans les vaisseaux au plus vite et à qui mieux mieux, en sorte que peu s'en fallait que l'un ne tuât l'autre. Et les sergents à cheval, qui étaient de

France, de Flandre et des autres pays, s'enfuyaient par terre.

416. Or oyez quelle mésaventure ce fut, qui ne leur était bonne à rien ; car la cité était si forte et si bien close de bons murs et de bonnes tours qu'ils n'eussent pas trouvé qui les assaillît, et que Johannis n'eût pas tourné de ce côté. Et quand Johannis ouït qu'ils s'étaient enfuis, lui qui était bien à une demi-journée loin de là, chevaucha de ce côté. Les Grecs qui étaient restés dans la cité se rendirent à lui, et lui à l'instant les fit prendre, et petits et grands, hors ceux qui s'échappèrent, et les fit mener en Blaquie, et fit ruiner et abattre la cité. Ah ! comme ce fut grand dommage ! car c'était une des meilleures cités de Romanie et des mieux plaisantes.

XCVII. Johannis continue ses conquêtes et ses ravages.

417. Près de là, il y en avait une autre qui était appelée Panedor, qui se rendit à lui ; et il la fit abattre et ruiner, et fit mener les gens en Blaquie ainsi qu'il avait fait de l'autre. Et après il chevaucha vers la cité d'Arecloie, qui était située sur un bon port de mer, et était aux Vénitiens qui l'avaient faiblement garnie ; il l'assaillit et la prit de vive force. Il y eut là encore une grande occision de gens, et il fit mener le reste en Blaquie, et fit ruiner la cité comme les autres.

418. Et de là il chevaucha vers la cité de Daïn, qui était bien forte et belle ; et les gens ne l'osèrent

défendre ; elle lui fut rendue, et il la fit ruiner et abattre. Après il chevaucha vers la cité du Churlot, qui s'était rendue à lui ; et il la fit ruiner et abattre, et mener les gens en prison. Et à mesure qu'un château ou une cité se rendait à lui, et qu'il leur avait donné assurance, il les faisait abattre, et mener les hommes et les femmes en prison ; et aucune des conventions qu'il leur eût faites n'était tenue.

419. Alors les Comains et les Blaques coururent devant les portes de Constantinople, où Henri le régent de l'empire était avec autant de gens qu'il en pouvait avoir, bien triste et irrité parce qu'il ne pouvait avoir assez de gens pour défendre sa terre. Les Comains prirent ainsi les bestiaux de la terre, et hommes et femmes et enfants, et abattirent les cités et les châteaux, et firent si grande désolation que jamais nul homme n'ouït parler d'aussi grande.

420. Ils vinrent alors à une cité à douze lieues de Constantinople qui était appelée Nature ; et Henri le frère de l'empereur l'avait donnée à Payen d'Orléans. En cette cité il y avait une très-grande multitude de gens, et ceux du pays s'y étaient tous réfugiés ; et ils l'assaillirent et la prirent de vive force. Il y eut là une si grande occision de gens qu'il n'y en avait pas eu d'aussi grande en nulle ville où ils eussent été. Et sachez que tous les châteaux et toutes les cités qui s'étaient rendus à Johannis, et auxquels il avait donné assurance, étaient tous ruinés et détruits, et les gens menés en Blaquie, en telle manière que vous l'avez ouï.

421. Sachez qu'à cinq journées autour de Constan-

tinople il ne resta rien à ravager, excepté seulement la cité de Visoi et celle de Salembrie, qui étaient garnies de Français. Et en celle de Visoi était Anseau de Cayeux avec cent vingt chevaliers ; et en celle de Salembrie était Macaire de Sainte-Menehould avec cinquante ; et Henri, le frère de l'empereur Baudouin, était demeuré en Constantinople avec le reste. Et sachez qu'ils étaient bien bas ; car en dehors de la ville de Constantinople, ils n'avaient conservé que ces deux cités.

XCVIII. Les Grecs se réconcilient avec les croisés. — Johannis assiége le Dimot.

422. Quand les Grecs qui étaient à l'armée avec Johannis virent cela (eux qui s'étaient rendus à lui et révoltés contre les Francs ; et lui leur abattait leurs châteaux et leurs cités, et ne leur tenait nulle convention), alors ils se tinrent pour morts et trahis. Et ils parlèrent ensemble et dirent qu'autant en ferait-il d'Andrinople et du Dimot quand il retournerait, et que s'il abattait ces deux-là, la Romanie était perdue à toujours. Et ils prirent leurs messages en secret, et les envoyèrent en Constantinople au Vernas.

423. Et ils le priaient qu'il criât merci à Henri le frère de l'empereur Baudouin et aux Vénitiens, pour qu'ils fissent la paix avec eux ; et qu'eux lui donneraient Andrinople et le Dimot, et que les Grecs tourneraient tous à lui, et qu'ainsi les Grecs et les Francs pourraient être bien ensemble. Il en fut tenu

un conseil où il y eut des paroles de maintes manières ; mais la fin du conseil fut telle que au Vernas et à l'impératrice sa femme, qui était sœur du roi Philippe de France, furent octroyés Andrinople et le Dimot et toutes leurs appartenances, et qu'il en ferait le service à l'empereur et à l'empire. Ainsi fut faite et conclue la convention, et la paix faite entre les Grecs et les Francs.

424. Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie, qui avait séjourné longtemps en Romanie, et ravagé le pays pendant tout le carême et bien du temps après la Pâque (2 avril 1206), s'en retourna vers Andrinople et vers le Dimot, et eut la pensée qu'il en ferait tout autant qu'il avait fait des autres villes. Et quand les Grecs qui étaient avec lui virent qu'il tournerait vers Andrinople, ils commencèrent à se sauver de lui, et la nuit et le jour, vingt, trente, quarante, cent.

425. Et quand il vint là, il leur requit qu'ils le laissassent aussi entrer dedans comme ils avaient fait dans les autres villes. Et ils lui dirent qu'ils ne le feraient pas, et dirent : « Sire, quand nous nous rendîmes à toi et que nous nous révoltâmes contre les Francs, tu nous juras que tu nous garderais en bonne foi et que tu nous sauverais. Tu ne l'as pas fait, mais tu as détruit la Romanie : aussi savons-nous bien que tu ferais de nous comme tu as fait des autres. » Et quand Johannis ouït cela, il assiégea le Dimot, et dressa à l'entour seize grands pierriers ; et commença à faire des engins de maintes manières, et à ravager le pays tout autour.

426. Alors ceux d'Andrinople et ceux du Dimot prirent leurs messagers, et les envoyèrent en Constantinople à Henri, qui était régent de l'empire, et au Vernas, demandant que pour Dieu ils secourussent le Dimot, qui était assiégé. Et quand ceux de Constantinople ouïrent la nouvelle, ils tinrent conseil pour savoir s'ils secourraient le Dimot. Il y en eut beaucoup qui n'osèrent pas conseiller qu'on sortît de Constantinople ni qu'on mît en aventure le peu de gens qu'on avait de la chrétienté. Toutefois leur conseil fut tel qu'ils sortiraient dehors, et qu'ils iraient jusqu'à Salembrie.

427. Le cardinal qui était de par le pape de Rome prêcha pour cela, et accorda l'indulgence à tous ceux qui iraient et qui mourraient en la bataille. Alors Henri sortit de Constantinople avec autant de gens qu'il en put avoir, et chevaucha jusqu'à la cité de Salembrie, et il fut logé là devant la ville pendant huit jours. Et de jour en jour il lui venait des messagers d'Andrinople, et ils lui mandaient qu'il eût pitié d'eux et qu'il les secourût ; et que s'il ne les secourait, ils étaient enfin perdus.

XCIX. Les croisés marchent au secours du Dimot.

428. Alors Henri tint conseil avec ses barons, et le conseil fut tel qu'ils iraient à la cité de Visoi, qui était bien bonne et forte. Ainsi qu'ils le dirent, ainsi le firent ; et ils vinrent à la cité de Visoi, et se logèrent devant la ville le jour de la veille (23 juin 1206) de la fête de monseigneur saint Jean-Baptiste

en juin. Et le jour qu'ils furent logés vinrent les messagers d'Andrinople, et ils dirent à Henri le frère de l'empereur Baudouin : « Sire, sache que si tu ne secours la cité du Dimot, elle ne peut tenir plus de huit jours ; car les pierriers de Johannis ont abattu le mur en quatre endroits, et ses gens ont été deux fois sur les murs. »

429. Alors il demanda conseil sur ce qu'il ferait. On parla assez en avant et en arrière, mais la fin du conseil fut telle qu'ils dirent : « Seigneurs, nous sommes déjà venus si avant que nous sommes honnis si nous ne secourons le Dimot. Mais que chacun soit confessé et communié, et ordonnons nos corps de bataille. » Et ils estimèrent qu'ils avaient bien quatre cents chevaliers et qu'ils n'en avaient pas plus ; et ils mandèrent les messagers qui étaient venus d'Andrinople, et demandèrent l'état des choses, combien Johannis avait de gens. Et ils répondirent qu'il avait bien quarante mille hommes d'armes, sans ceux de pied dont ils ne savaient le compte.

430. Ah ! Dieu, quelle périlleuse bataille de si peu de gens contre tant. Au matin, le jour de la fête de monseigneur saint Jean-Baptiste, ils furent confessés et communiés, et le lendemain (25 juin) ils partirent. L'avant-garde fut confiée à Geoffroi le maréchal de Romanie et de Champagne, et Macaire de Sainte-Menehould fut avec lui. Le second corps fut à Conon de Béthune et à Milon le Brebant ; le troisième à Payen d'Orléans et à Pierre de Bracieux ; le quatrième à Anseau de Cayeux ; le cinquième à Baudouin de Beauvoir ; le sixième à Hugues de Beaumetz ; le

septième à Henri le frère de l'empereur Baudouin ; le huitième à Gautier d'Escornai et aux Flamands. Thierri de Loos, qui était sénéchal, fit l'arrière-garde.

431. Alors ils chevauchèrent bien en ordre pendant trois jours, et jamais gens n'allèrent plus périlleusement chercher la bataille. Car ils avaient deux périls : de ce qu'ils étaient peu, et ceux-là étaient beaucoup contre qui ils allaient combattre ; d'autre part, ils ne croyaient pas que les Grecs, avec qui ils avaient fait la paix, leur dussent aider de bon cœur. Mais ils avaient peur que, quand on en viendrait au besoin, ils ne tournassent du côté de Johannis, qui avait été si près de prendre le Dimot, comme vous l'avez ouï plus haut.

C. Johannis se retire poursuivi par les croisés.

432. Quand Johannis apprit que les Francs venaient, il n'osa les attendre ; mais il brûla ses engins et délogea. Et ainsi partit-il du Dimot, et sachez que tout le monde le tint à grand miracle. Et Henri le régent de l'empire vint au quatrième jour (28 juin) devant Andrinople, et se logea sur les plus beaux prés du monde, sur la rivière d'Andrinople. Quand ceux d'Andrinople les virent venir, ils sortirent dehors avec toutes les croix et en procession, et montrèrent la plus grande joie qui jamais fut vue. Et ils le durent bien faire, car ils n'étaient pas à l'aise.

433. Et alors vint la nouvelle au camp des Francs que Johannis était logé en un château qui a nom Rodestuic. Et au matin l'armée des Francs partit, et

chevaucha de ce côté pour chercher la bataille ; et Johannis délogea, et chevaucha en arrière vers son pays. Ils le suivirent ainsi pendant cinq journées, et lui s'en alla toujours devant eux. Alors ils se logèrent le cinquième jour en un beau lieu à un château qu'on appelle le Fraim, et ils séjournèrent là pendant trois jours.

434. Et alors partit une compagnie des bonnes gens de l'armée pour un démêlé qu'ils eurent avec Henri, le frère de l'empereur Baudouin. De cette compagnie était chef Baudouin de Beauvoir; et Hugues de Beaumetz était avec lui, et Guillaume de Gommegnies, et Dreux de Beaurain. Et ils s'en allèrent bien cinquante chevaliers ensemble en cette troupe ; et ils pensaient que les autres n'oseraient pas rester dans le pays au milieu de leurs ennemis.

CI. Renier de Trit secouru et délivré.

435. Alors tinrent conseil Henri le régent de l'empire et les barons qui étaient avec lui ; et leur conseil fut tel qu'ils chevaucheraient en avant. Ils chevauchèrent pendant deux jours, et logèrent en une très-belle vallée, près d'un château qu'on appelle Moniac. Et ce château leur fut rendu, et ils y séjournèrent pendant cinq jours, et dirent qu'ils iraient secourir Renier de Trit, qui était assiégé dans l'Estanemac, et avait bien été enfermé treize mois dedans. Henri le régent de l'empire resta ainsi au camp avec une grande partie de ses gens; et le reste alla secourir Renier de Trit à l'Estanemac.

436. Et sachez qu'ils y allèrent bien périlleusement ceux qui y allèrent ; car on a vu peu de si périlleuse délivrance ; et ils chevauchèrent trois jours à travers la terre de leurs ennemis. En cette délivrance alla Conon de Béthune, et Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Romanie et de Champagne, et Macaire de Sainte-Menehould, et Pierre de Bracieux, et Milon le Brebant, et Payen d'Orléans, et Anseau de Cayeux, et Thierri de Loos, et Guillaume du Perchoi, et un corps de Vénitiens dont André Valère était chef. Et ils chevauchèrent ainsi jusqu'au château d'Estanemac, et approchèrent tant qu'ils virent l'Estanemac (juillet 1206).

437. Renier de Trit était aux palissades des murs, et il aperçut l'avant-garde que faisait Geoffroi le maréchal, et les autres corps qui venaient après bien en ordre ; et alors il ne sut quelles gens c'étaient. Et ce ne fut pas merveille s'il douta ; car il y avait grand temps qu'il n'avait ouï de leurs nouvelles, et il pensa que ce pouvaient être les Grecs qui les venaient assiéger.

438. Geoffroi le maréchal de Romanie et de Champagne prit des Turcoples et des arbalétriers à cheval, et les envoya en avant pour savoir l'état du château ; car ils ne savaient s'ils étaient morts ou vifs, parce qu'il y avait grand temps qu'ils n'en avaient ouï de nouvelles. Et quand ceux-ci vinrent devant le château, Renier de Trit et sa troupe les reconnurent : vous pouvez bien savoir qu'ils eurent grande joie. Alors ils sortirent et allèrent à la rencontre de leurs amis, et se firent grande fête les uns aux autres.

439. Et alors les barons se logèrent en une très-bonne ville qui était au pied du château, et qui tenait le château toujours assiégé. Les barons dirent alors qu'ils avaient maintes fois ouï dire que l'empereur Baudouin était mort dans la prison de Johannis, mais qu'ils ne le croyaient pas; et Renier de Trit dit que pour vrai il était mort, et ils le crurent. Il y en eut beaucoup qui en furent tristes, et eussent voulu y porter remède.

440. Ils couchèrent ainsi la nuit dans la ville, et au matin ils partirent, et laissèrent l'Estanemac. Et ils chevauchèrent pendant deux jours, et au troisième jour vinrent au camp où Henri, le frère de l'empereur, les attendait au pied du château de Moniac, qui est situé sur le fleuve d'Arte, où il était logé. Ce fut une bien grande joie pour ceux du camp que Renier de Trit fût délivré de prison, et ce fut compté à l'honneur de ceux qui l'en amenèrent; car ils y allèrent bien périlleusement.

CII. Henri est couronné empereur. Nouveaux ravages de Johannis; l'empereur marche contre lui.

441. Alors les barons résolurent qu'ils iraient en Constantinople, et qu'ils couronneraient Henri, le frère de l'empereur Baudouin; et ils laissèrent au pays le Vernas avec les Grecs de la terre, et avec quarante chevaliers que Henri le régent de l'empire lui laissa. Et ainsi s'en alla Henri le régent de l'empire, et les autres barons, en Constantinople, et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils vinrent en Cons-

tantinople, où ils furent volontiers vus. Alors ils couronnèrent empereur Henri, le frère de l'empereur Baudouin, le dimanche (20 août) après la fête de Notre-Dame d'août, avec grande joie et grand honneur, en l'église Sainte-Sophie ; et ce fut en l'an de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ mil deux cent et six.

442. Et comme l'empereur venait d'être couronné en Constantinople, ainsi que vous avez ouï, et que le Vernas était resté en la terre d'Andrinople et du Dimot, Johannis roi de Blaquie et de Bogrie, quand il le sut, amassa tout ce qu'il put de gens. Et le Vernas n'avait pas relevé au Dimot ce que Johannis avait abattu avec ses pierriers et ses mangoneaux, et il l'avait pauvrement garni. Et Johannis chevaucha vers le Dimot ; il le prit et l'abattit, et ruina les murs jusqu'à terre ; et courut par tout le pays, et prit hommes et femmes et enfants et bestiaux, et fit grande destruction. Alors ceux d'Andrinople mandèrent à l'empereur Henri qu'il les secourût ; car le Dimot était perdu en telle manière.

443. Alors l'empereur Henri appela tout ce qu'il put avoir de gens, et sortit de Constantinople, et chevaucha vers Andrinople dans ses journées, avec ses troupes en bon ordre. Et Johannis le roi de Blaquie, qui était en la terre, quand il ouït qu'il venait, se retira en arrière vers son pays. Et l'empereur Henri chevaucha tant qu'il vint à Andrinople, et se logea dehors dans la prairie.

444. Et alors vinrent les Grecs du pays, et ils lui dirent que Johannis, le roi de Blaquie, emmenait

les hommes et les femmes et les bestiaux, et qu'il avait détruit le Dimot et tout le pays d'alentour, et qu'il était encore à une journée de là. Et le conseil de l'empereur fut tel qu'il irait le combattre, s'il l'attendait, pour secourir les captifs et les captives qu'il emmenait. Et il chevaucha après lui (et l'autre s'en alla toujours devant), et il le suivit pendant quatre jours. Il vint alors à une cité qu'on appelle Veroi.

445. Quand ceux de la cité virent l'armée de l'empereur Henri venir, ils s'enfuirent dans les montagnes et laissèrent la cité; et l'empereur vint avec son armée, et se logea devant la ville, et la trouva garnie de blés, de vivres et d'autres biens. Il y séjourna ainsi pendant deux jours, et fit courir ses gens par le pays d'alentour; et ils gagnèrent assez de troupeaux de bœufs et de vaches et de buffles, et une bien grande quantité d'autres bêtes. Alors il partit de cette ville avec son butin, et chevaucha vers une autre cité, à une journée loin de là, qu'on appelle Blisme. Et tout comme les autres Grecs avaient laissé l'autre cité, on avait laissé celle-ci; et il la trouva garnie de tous biens, et se logea devant.

CIII. L'empereur atteint Johannis, et lui enlève ses prisonniers.

446. Alors leur vint la nouvelle que, dans une vallée à trois lieues du camp, étaient les captifs et les captives, que Johannis emmenait avec leurs troupeaux, et avec leurs chars et leurs charrettes.

Alors l'empereur Henri arrangea que les Grecs d'Andrinople et ceux du Dimot les iraient quérir, et qu'il leur donnerait deux corps de chevaliers. Ainsi qu'il fut dit, ainsi fut fait le lendemain. De l'un des corps étaient chef Eustache, le frère de l'empereur Henri de Constantinople, et de l'autre Macaire de Sainte-Menehould.

447. Et ils chevauchèrent, eux et les Grecs, jusqu'en la vallée qu'on leur avait enseignée, et ils trouvèrent les gens ainsi qu'on le leur avait dit. Et les gens de Johannis engagèrent le combat avec les gens de l'empereur Henri ; et il y eut des hommes et des chevaux blessés et tués de part et d'autre ; mais par la vertu de Dieu, les Francs eurent le dessus ; et ils firent retourner les captifs, et les remmenèrent devant eux.

448. Et sachez que cette délivrance ne fut pas petite ; car il y avait bien vingt mille tant hommes que femmes et enfants, et bien trois mille chars chargés de leurs vêtements et de leurs harnais, sans les autres biens dont il y avait assez. Et leur troupe, quand ils vinrent au camp, durait bien deux grandes lieues ; et ils vinrent ainsi au camp la nuit. Et l'empereur Henri en fut bien joyeux, et tous les autres barons ; et il les fit loger à part et bien garder, en sorte qu'ils ne perdirent pas un denier vaillant de ce qu'ils avaient. Le lendemain l'empereur Henri séjourna à cause du peuple qu'il avait délivré. Le jour d'après, il partit du pays, et chevaucha tant dans ses journées qu'il vint à Andrinople.

449. Alors il donna congé aux hommes et aux

femmes qu'il avait délivrés, et chacun s'en alla là où il voulut, en la terre où il était né ou autre part. Et l'autre butin, dont il y avait une bien grande quantité, fut partagé à ceux de l'armée comme il fallait. Alors l'empereur Henri séjourna pendant cinq jours, puis chevaucha jusqu'à la cité du Dimot pour savoir comment elle était abattue, et si on la pourrait refermer. Et il se logea devant la ville, et vit, lui et ses barons, qu'en pareil état il n'y avait pas lieu de la fermer.

CIV. Promesse de mariage entre l'empereur et la fille de Boniface. Les croisés ravagent les terres de Johannis.

450. Alors vint au camp, en message, un baron du marquis Boniface de Montferrat, qui avait à nom Othon de la Roche ; et il parla d'un mariage qui avait déjà été mis en pourparler, d'entre la fille de Boniface le marquis de Montferrat et l'empereur Henri. Et il apporta la nouvelle que la dame était venue de Lombardie, et que son père l'y avait envoyé quérir, et qu'elle était à Salonique. Alors l'empereur tint conseil, et la conclusion du conseil fut telle que le mariage fut promis de part et d'autre. Ainsi s'en retourna à Salonique le messager Othon de la Roche.

451. Et l'empereur avait rassemblé ses gens qui avaient mené en lieu sûr leur butin de Veroi, qu'ils avaient fait dans la guerre. Et il chevaucha au delà d'Andrinople dans ses journées, tant qu'il vint en la terre de Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie. Et ils vinrent à une cité qu'on appelle la Ferme, et la

prirent, et entrèrent dedans et y firent bien grand butin. Et ils séjournèrent pendant trois jours, et coururent par tout le pays, et gagnèrent un grand butin, et détruisirent une cité qui avait nom l'Aquile.

452. Au quatrième jour, ils partirent de la Ferme, qui était bien belle et bien plaisante ; et il y avait là des sources de bains chauds les plus beaux du monde entier ; et l'empereur fit détruire et brûler la ville ; et ils emmenèrent un bien grand butin de bestiaux et d'autres biens. Et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils vinrent à la cité d'Andrinople ; et ils séjournèrent au pays jusqu'à la fête de la Toussaint (1er novembre 1206), parce qu'ils ne pouvaient plus guerroyer à cause de l'hiver. Et alors s'en retourna vers Constantinople l'empereur Henri, et tous ses barons qui étaient bien las de guerroyer ; et il avait laissé à Andrinople parmi les Grecs, avec dix chevaliers, un sien homme qui avait nom Pierre de Radinghem.

CV. L'empereur reprend la guerre contre Théodore Lascaris.

453. En ce temps, Théodore Lascaris, qui tenait la terre de l'autre côté du Bras, devers la Turquie, avait une trêve avec l'empereur Henri, et il ne l'avait pas bien tenue, mais il l'avait faussée et rompue. Et alors l'empereur tint conseil, et envoya outre le Bras, à la cité de l'Espigal, Pierre de Bracieux, à qui on avait assigné sa terre en ces contrées, et Payen d'Orléans, et Anseau de Cayeux, et Eustache

frère de l'empereur, et grande partie de ses bonnes gens jusqu'à cent quarante chevaliers. Et ceux-là commencèrent la guerre contre Théodore Lascaris bien fort et bien rudement, et firent grand dommage en sa terre.

454. Et ils chevauchèrent jusqu'à une terre qui est appelée Equise, que la mer fermait tout entière hors d'un côté; et à l'entrée par où on entrait, il y avait eu anciennement une forteresse de murs, de tours, de fossés, et ils étaient presque tombés. Et l'armée des Français entra là dedans, et Pierre de Bracieux, à qui la terre était assignée, commença à les relever, et à faire deux châteaux et deux entrées. Et de là ils commencèrent à courir en la terre de Lascaris, et gagnèrent grand butin et grands troupeaux, et amenèrent dans leur île le butin et les troupeaux. Et Théodore Lascaris revenait souvent en Equise; et il y eut maintes fois des rencontres, et les uns et les autres y perdaient; et la guerre là était grande et périlleuse.

455. Cr nous n'en dirons pas plus de ceux-ci, et nous parlerons de Thierri de Loos, qui était sénéchal, et à qui Nicomie devait appartenir; et elle était à une journée de Niké la Grande, qui était le chef-lieu de la terre de Théodore Lascaris. Il s'en alla aussi avec grande partie des gens de l'empereur Henri, et trouva que le château était abattu, et il le ferma; et il fortifia l'église Sainte-Sophie, qui était bien haute et belle, et reprit la guerre en cet endroit.

CVI. Avantages remportés par Boniface ; mariage de sa fille avec l'empereur.

456. En ce temps, le marquis Boniface de Montferrat repartit de Salonique, et s'en alla à la Serre que Johannis lui avait abattue ; il la referma, et ferma après un château qui a nom Dragmes, dans le val de Philippe. Et toute la terre d'alentour se rendit à lui et lui obéit ; et il hiverna dans le pays.

457. Cependant le temps avait si bien passé que Noël était passé. Alors vinrent les messagers du marquis à l'empereur en Constantinople, et ils lui dirent de la part du marquis qu'il avait envoyé sa fille en galère à la cité d'Aine. Et alors l'empereur Henri envoya Geoffroi le maréchal de Romanie et de Champagne et Milon le Brebant pour quérir la dame. Et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils vinrent à la cité d'Aine.

458. Et ils trouvèrent la dame, qui était bien bonne et belle, et la saluèrent de la part de leur seigneur Henri l'empereur de Constantinople, et la menèrent en grand honneur à Constantinople. Et l'empereur Henri l'épousa à l'église Sainte-Sophie, le dimanche (4 février 1207) après la fête de Notre-Dame de Chandeleur, en grande joie et en grand honneur ; et ils portèrent tous deux la couronne, et les noces se firent superbes et plénières au palais de Bouchelion. Ainsi que vous avez ouï, fut fait le mariage de l'empereur et de la fille du marquis Boniface, qui avait nom Agnès l'impératrice.

CVII. Théodore Lascaris s'allie avec Johannis.

459. Théodore Lascaris, qui guerroyait avec l'empereur Henri, prit ses messagers et les envoya à Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie. Et il lui manda que toutes les gens de l'empereur Henri étaient de son côté à lui, et guerroyaient avec lui de l'autre côté du Bras devers la Turquie ; et que l'empereur était en Constantinople avec peu de gens ; et que maintenant il pourrait se venger de lui ; que Théodore serait d'une part, et que Johannis vînt de l'autre, et que l'empereur avait si peu de gens qu'il ne se pourrait défendre contre eux deux. Johannis s'était pourvu d'une grande armée de Comains qui venaient à lui ; et il se procura une armée aussi grande qu'il put de Blaques et de Bogres. Et le temps avait déjà si bien passé que le carême commença (7 mars 1207).

460. Macaire de Sainte-Menehould avait commencé à fermer un château au Caracas, qui est situé sur un golfe de mer, à six lieues de Nicomie, devers Constantinople. Et Guillaume de Sains commença à en fermer un autre, le Chivetot, qui est situé sur le golfe de Nicomie, d'autre part, devers Niké. Et sachez que l'empereur Henri avait beaucoup à faire du côté de Constantinople ; et les barons aussi qui étaient dans le pays. Et Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Romanie et de Champagne, qui fit cette œuvre, témoigne bien que jamais gens, en nul temps, ne furent si chargés de guerre, parce qu'ils étaient épars en tant de lieux.

CVIII. Siége d'Andrinople par Johannis ; siége d'Equise et du Chivetot par Théodore Lascaris.

461. Alors Johannis sortit de Blaquie avec ses armées, et avec une grande armée de Comains qui lui étaient venus, et il entra en Romanie. Et les Comains coururent jusqu'aux portes de Constantinople ; et lui assiégea Andrinople, et y dressa trente-trois grands pierriers qui tiraient aux murs et aux tours. Et dans Andrinople il n'y avait que les Grecs, et Pierre de Radinghem, qui y était de par l'empereur avec dix chevaliers. Et alors les Grecs et les Latins mandèrent ensemble à l'empereur Henri que Johannis les tenait ainsi assiégés, et qu'il les secourût.

462. L'empereur fut bien embarrassé, quand il ouït cela ; car ses gens étaient divisés outre le Bras en bien des lieux, et ils étaient en chaque lieu si chargés de guerre qu'ils n'en pouvaient plus ; et l'empereur était en Constantinople avec peu de gens. Et son conseil fut tel qu'il entreprendrait de sortir de Constantinople avec autant de gens qu'il en pourrait avoir à la quinzaine de Pâques ; et il manda en Equise, où la plupart de ses gens étaient, qu'ils s'en vinssent à lui. Et ils commencèrent à s'en venir par mer, Eustache le frère de l'empereur Henri, et Anseau de Cayeux, et la plupart de leurs gens ; et alors Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans restèrent avec peu de gens en Equise.

463. Quand Théodore Lascaris ouït la nouvelle qu'Andrinople était assiégée, et que l'empereur Henri par besoin mandait ses gens, et qu'il ne sa-

vait auquel courir de çà ou de là (tant il était chargé de guerre), alors il manda plus instamment tout ce qu'il put avoir de gens, et fit tendre ses tentes et ses pavillons devant les portes d'Equise ; et on s'y battit maintes fois, et on y perdit et y on gagna. Et quand Théodore Lascaris vit qu'ils avaient peu de gens là dedans, il prit une grande partie de son armée, et de vaisseaux ce qu'il en put avoir par mer, et les envoya au château du Chivetot, que Guillaume de Sains fermait ; et ils l'assiégèrent par terre et par mer le samedi (31 mars 1207) de la mi-carême.

464. Il y avait là dedans quarante chevaliers de bien bonnes gens, et Macaire de Sainte-Menehould en était chef; et leur château était encore peu fermé, en sorte que les autres pouvaient atteindre à eux avec les épées et les lances. Et ils les assaillirent par mer et par terre bien rudement, et cet assaut dura le samedi toute la journée; et les nôtres se défendirent très-bien. Et le livre témoigne bien que jamais à plus grand désavantage quarante chevaliers ne se défendirent contre tant de gens. Et il y parut bien ; car il n'y en eut pas cinq qui ne fussent blessés de tous les chevaliers qui y étaient; et de plus il y en eut un de tué, qui était neveu de Milon le Brebant, qui avait nom Gilles.

CIX. L'empereur attaque la flotte de Théodore Lascaris, et délivre le Chivetot.

465. Avant que cet assaut commençât le samedi matin, s'en vint un messager courant en Constanti-

nople ; et il trouva l'empereur Henri au palais de Blaquerne assis à table, et il lui dit : « Sire, sachez que ceux du Chivetot sont assiégés par terre et par mer ; et si vous ne les secourez promptement, ils sont pris et morts. »

466. Avec l'empereur était Conon de Béthune et Geoffroi le maréchal de Champagne et Milon le Brebant, et peu de gens. Ils tinrent conseil, et le conseil fut tel que l'empereur s'en vient au rivage, et entre en un galion, et chacun dans le vaisseau qu'il peut avoir. Et alors il fait crier par toute la ville qu'on le suive dans le besoin où il est de secourir ses hommes ; car il les a perdus s'il ne les secourt. Alors vous eussiez vu la cité de Constantinople fourmiller de Vénitiens et de Pisans et d'autres gens qui connaissaient la mer ; et ils couraient aux vaisseaux au plus vite et à qui mieux mieux. Avec eux entraient les chevaliers avec leurs armes, et qui plus tôt pouvait, plus tôt partait du port pour suivre l'empereur.

467. Ils allèrent ainsi à force de rames, toute la soirée tant que le jour dura, et toute la nuit jusqu'au lendemain au jour. Et quand on fut un peu après le soleil levant, l'empereur Henri avait tant fait qu'il voyait le Chivetot, et l'armée qui était autour sur mer et sur terre. Et ceux de dedans n'avaient pas dormi la nuit ; mais ils s'étaient retranchés toute la nuit, tout malades et blessés qu'ils étaient, et en gens qui n'attendaient que la mort.

468. Et quand l'empereur vit que les Grecs étaient si près qu'ils voulaient assaillir, et lui n'a-

vait encore que peu de ses gens (il y avait avec lui Geoffroi le maréchal en un autre vaisseau, et Milon le Brebant, et des Pisans et d'autres chevaliers, et si bien qu'ils avaient de vaisseaux grands et petits dix-sept, quand les autres en avaient bien soixante); alors ils virent que s'ils attendaient leurs gens et souffraient que les Grecs assaillissent ceux du Chivetot, qu'ils seraient morts ou pris; et leur conseil fut tel qu'ils iraient combattre ceux qui étaient sur mer.

469. Et ils voguèrent de ce côté tous de front, et ils étaient tout armés sur les vaisseaux, et les heaumes lacés. Et quand les Grecs qui étaient prêts à assaillir les virent venir, ils reconnurent bien que c'était un secours. Ils quittèrent donc le château, et vinrent à leur rencontre; et toute leur armée de nombreuses gens qu'ils avaient à pied et à cheval se rangea sur le rivage. Et quand ils virent que l'empereur et ses gens viendraient toutefois sur eux, ils reculèrent vers leurs gens qui étaient sur le rivage, en sorte que ceux-ci les pouvaient aider de leurs arcs et de leurs engins.

470. L'empereur les tint ainsi assiégés avec ses dix-sept vaisseaux, tant que le cri poussé du côté de Constantinople parvint à lui, et avant que la nuit vint il y en eut tant d'arrivés qu'ils furent partout en force sur mer; et ils furent armés toute la nuit, et leurs vaisseaux ancrés. Et leur conseil fut tel que sitôt qu'ils verraient le jour, ils iraient les combattre sur le rivage et enlever leurs vaisseaux. Et quand vint le temps de minuit, les Grecs tirèrent leurs vais-

seaux à terre, y mirent le feu et les brûlèrent tous, et ils délogèrent et s'en allèrent fuyant.

471. L'empereur Henri et ses gens furent bien contents et joyeux de la victoire que Dieu leur avait donnée, et de ce qu'ils avaient secouru leurs gens. Et quand vint le matin (2 avril 1207), l'empereur et tous les autres s'en allèrent au château du Chivetot, et trouvèrent leurs gens malades et bien blessés la plupart. Et l'empereur et ses gens regardèrent le château, et virent qu'il était si faible, qu'il ne valait rien à tenir; ils recueillirent donc tous leurs gens sur les vaisseaux et sortirent du château et le laissèrent. Ainsi retourna l'empereur Henri en Constantinople.

CX. Johannis lève le siége d'Andrinople.

472. Johannis le roi de Blaquie ne se reposait pas, lui qui avait assiégé Andrinople; mais ses pierriers, dont il avait beaucoup, tiraient nuit et jour contre les murs et les tours; et ils firent grand mal aux murs et aux tours. Et il mit ses sapeurs aux murs, et maintes fois ils y donnèrent l'assaut. Et ceux qui étaient dedans, Grecs et Latins, se tinrent très-bien; et ils mandèrent bien souvent à l'empereur Henri qu'il les secourût, et qu'il sût que s'il ne les secourait ils étaient perdus sans ressource. Et l'empereur était bien embarrassé; car quand il voulait secourir ses gens d'Andrinople d'un côté, Théodore Lascaris le tenait si à l'étroit de l'autre, que par nécessité il lui fallait retourner.

473. Ainsi fut Johannis tout le mois d'avril (1207) devant Andrinople; et il approcha tant de la prendre qu'il abattit des murs et des tours en deux endroits jusqu'à terre, et si bien qu'ils pouvaient en venir de main à main à l'épée et à la lance avec ceux de dedans. Il y donna ainsi de bien grands assauts; et eux se défendirent bien, et il y eut beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre.

474. Ainsi qu'il plaît à Dieu que les aventures adviennent, les Comains qu'il avait envoyés par la terre avaient gagné beaucoup; et ils étaient revenus au camp à Andrinople avec leur butin; et ils dirent qu'ils n'y resteraient plus avec Johannis, mais qu'ils s'en voulaient aller en leur terre. Les Comains se séparèrent ainsi de Johannis; et quand il vit cela, il n'osa rester sans eux devant Andrinople. Il partit ainsi de devant la ville, et la laissa.

475. Et sachez qu'on tint cela à grand miracle, qu'une ville fût aussi près d'être prise qu'était celle-là, et qu'il l'eût laissée lui qui était un homme si puissant. Ainsi que Dieu veut les choses, il faut qu'elles adviennent. Ceux d'Andrinople ne tardèrent pas à mander à l'empereur qu'il vînt au plus tôt pour Dieu, et qu'il sût en vérité que si Johannis le roi de Blaquie revenait, ils était morts ou pris.

CXI. Nouveau siége d'Equise par Théodore Lascaris; l'empereur délivre la ville.

476. L'empereur, avec autant de gens qu'il en avait, était préparé à aller à Andrinople. Et alors lui

vint une nouvelle qui était bien triste, qu'Esturion, qui était amiral des galères de Théodore Lascaris, était entré avec dix-sept galères en bouche d'Avie dans le Bras de Saint-Georges, et était venu en Equise, où Pierre de Bracieux était et Payen d'Orléans, et l'assiégeait par mer, et Théodore Lascaris par terre. Et les gens de la terre d'Equise étaient révoltés contre Pierre de Bracieux, et ceux de Marmora aussi, qui étaient à lui; et ils lui avaient fait grand dommage et tué de ses hommes assez.

477. Et quand cette nouvelle vint en Constantinople, ils furent bien effrayés. Alors l'empereur Henri tint conseil avec ses barons et les Vénitiens ensemble; et ils dirent que s'ils ne secouraient Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans, qu'ils étaient morts et qu'ils avaient perdu la terre. Ils armèrent donc bien vite quatorze galères, et les garnirent des plus hautes gens des Vénitiens et de tous les barons de l'empereur.

478. En l'une entra Conon de Béthune et ses gens; et en l'autre Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal et ses gens; et en la troisième Macaire de Sainte-Menehould et ses gens; en la quatrième Milon le Brebant; et en la cinquième Anseau de Cayeux; et en la sixième, Thierri de Loos, qui était sénéchal de Romanie; et en la septième Guillaume du Perchoi; et en la huitième Eustache le frère de l'empereur. Et ainsi l'empereur Henri mit par toutes ses galères ses meilleures gens. Quand elles partirent du port de Constantinople, toutes les gens qui les virent dirent bien que jamais galères ne furent mieux ar-

mées ni de meilleures gens. Et ainsi fut retardée à cette fois la marche sur Andrinople.

479. Et ceux des galères s'en allèrent, en aval du Bras, droit vers Equise. Je ne sais comment le sut Esturion, l'amiral des galères de Théodore Lascaris : il partit d'Equise, et s'en alla, et s'enfuit en aval du Bras. Et les autres le poursuivirent deux jours et deux nuits jusque hors de bouche d'Avie pendant quarante milles. Et quand ils virent qu'ils ne le pourraient atteindre, ils tournèrent en arrière et revinrent en Equise ; et trouvèrent Pierre de Bracieux et Payen d'Orléans ; et Théodore Lascaris avait délogé de devant, et était retourné en sa terre. Ainsi que vous l'avez ouï fut secourue Equise ; et ceux des galères s'en retournèrent en Constantinople, et se remirent à préparer leur marche vers Andrinople.

CXII. L'empereur délivre deux fois Nicomie assiégée par Théodore Lascaris.

480. Théodore Lascaris envoya la plupart de ses gens en la terre de Nicomie ; et les gens de Thierri de Loos, qui avaient fortifié l'église de Sainte-Sophie, et qui étaient dedans, mandèrent à leur seigneur et à l'empereur qu'ils les secourussent ; car s'ils n'avaient du secours, ils ne pourraient tenir ; et surtout ils n'avaient pas de vivres. Par pure détresse, il fallut que l'empereur Henri, avec ses gens, laissât la voie d'Andrinople, et qu'il passât le Bras de Saint-Georges devers la Turquie, avec autant de gens qu'il en put avoir, pour secourir Nicomie.

481. Et quand les gens de Théodore Lascaris ouïrent qu'il venait, ils vidèrent la terre, et se retirèrent en arrière vers Niké la Grande. Et quand l'empereur le sut, il tint conseil; et le conseil fut tel que Thierri de Loos le sénéchal de Romanie demeurerait à Nicomie avec ses chevaliers et ses sergents pour garder la terre, et Macaire de Sainte-Menehould au Caracas, et Guillaume du Perchoi en Equise; et qu'ils défendraient la terre en leur endroit.

482. Alors l'empereur Henri s'en retourna en Constantinople avec le reste de ses gens, et entreprit derechef de partir pour aller vers Andrinople. Et pendant qu'il préparait son départ, Thierri de Loos le sénéchal, qui était à Nicomie, et Guillaume du Perchoi, avec leurs gens, allèrent un jour fourrager. Et les gens de Théodore Lascaris le surent; ils les surprirent et leur coururent sus. Et ils étaient beaucoup de monde, et les nôtres peu; ainsi commencèrent le combat et la mêlée : avant qu'il se passât long temps, le petit nombre ne put endurer le grand.

483. Thierri de Loos se montra fort bien, et ses gens aussi; et il fut abattu deux fois, et à grand'peine ses gens le remirent à cheval. Guillaume du Perchoi fut aussi abattu et remis à cheval, et il fut délivré. Mais les Francs ne purent supporter cette presse, et ils furent déconfits. Là fut pris Thierri de Loos, blessé au visage, et en danger de mort; là furent pris la plupart de ses gens avec lui, car peu en échappèrent. Et Guillaume du Perchoi en échappa

sur un roussin, blessé à la main. Et ainsi se retirèrent à l'église de Sainte-Sophie ceux qui échappèrent de la déconfiture.

484. Celui qui composa cette histoire ne sut si ce fut à tort ou à raison; mais il en ouït blâmer un chevalier, qui avait nom Anseau de Remi, qui était homme lige de Thierri de Loos le sénéchal et chef de ses gens, et qui le laissa.

485. Alors prirent un messager ceux qui étaient retournés à Nicomie en l'église Sainte-Sophie (Guillaume du Perchoi et Anseau de Remi); et ils l'envoyèrent courant en Constantinople à l'empereur Henri, et ils lui mandèrent qu'il était ainsi advenu, que le sénéchal et ses gens étaient prisonniers, et qu'eux étaient assiégés en l'église Sainte-Sophie à Nicomie, et qu'ils n'avaient pas de vivres pour plus de cinq jours, et qu'il sût en vérité que s'il ne les secourait, ils étaient morts ou pris. L'empereur, comme au cri d'alarme, passe le Bras de Saint-Georges, lui et ses gens, au plus tôt et à qui mieux mieux, pour secourir ceux de Nicomie. Et ainsi fut laissée pour cette fois la voie d'Andrinople.

486. Et quand l'empereur eut passé le Bras de Saint-Georges, il ordonna ses corps de bataille et chevaucha dans ses journées tant qu'il vint à Nicomie. Quand les gens de Théodore Lascaris et ses frères, qui tenaient la campagne, l'ouïrent, ils se retirèrent en arrière, et passèrent la montagne d'autre part devers Niké. Et l'empereur se logea de l'autre côté de Nicomie, en une très-belle prairie sur un fleuve, par devers la montagne. Et il fit tendre ses

tentes et ses pavillons, et fit courir ses gens par le pays (car ceux du pays s'étaient révoltés quand ils ouïrent dire que Thierri de Loos le sénéchal de Romanie était pris), et ils prirent assez de bestiaux et de prisonniers.

CXIII. Trêve avec Théodore Lascaris. L'empereur entre sur les terres de Johannis.

487. L'empereur Henri séjourna ainsi pendant cinq jours en la prairie. Et pendant ce séjour, Théodore Lascaris prit des messagers, et les lui envoya; et il lui demanda de faire une trêve pour deux ans, à condition que l'empereur lui laissât abattre Equise et la forteresse de l'église de Sainte-Sophie; et lui il rendrait tous les prisonniers, dont il avait beaucoup en sa terre, qui avaient été pris à cette déconfiture et en d'autres lieux.

488. Or l'empereur tint conseil avec ses hommes, et ils dirent qu'ils ne pouvaient soutenir les deux guerres ensemble, et que mieux valait souffrir ce dommage que la perte d'Andrinople et de l'autre terre; et puis ils auraient séparé leurs ennemis (Johannis le roi de Blaquie et de Bogrie, et Théodore Lascaris), qui étaient amis et s'entr'aidaient par la guerre.

489. La chose fut ainsi promise et accordée. Et alors l'empereur Henri manda Pierre de Bracieux en Equise, et il y vint; et l'empereur Henri fit tant près de lui qu'il livra Equise à Théodore Lascaris pour l'abattre et l'église de Sainte-Sophie de Nicomie.

Ainsi fut cette trêve assurée, et ces forteresses abattues. Thierri de Loos fut délivré, et tous les autres prisonniers.

490. Alors l'empereur Henri s'en retourna en Constantinople, et entreprit d'aller vers Andrinople avec autant de gens qu'il en pourrait avoir. Et il assembla son armée à Salembrie, et il s'était déjà tant écoulé de temps qu'on était après la fête de saint Jean en juin (1207). Et il chevaucha dans ses journées tant qu'il vint à Andrinople, et se logea dans les prés devant la ville. Et ceux de la cité qui l'avaient bien désiré , sortirent dehors en procession, et le virent bien volontiers ; et tous les Grecs de la terre étaient venus.

491. Il ne séjourna qu'un jour devant la ville, tant qu'il eut vu le dommage que Johannis y avait fait aux murs et aux tours, avec ses sapeurs et ses pierriers, qui avaient bien gâté la ville. Et le lendemain, il partit et chevaucha vers la terre de Johannis, et il chevaucha pendant quatre jours. Et au cinquième jour, il vint au pied de la montagne de Blaquie à une ville qui avait nom Eului, que Johannis avait nouvellement repeuplée de gens. Et quand les gens de la terre virent venir l'armée, ils laissèrent la cité, et fuirent dans les montagnes.

CXIV. Echec des coureurs de l'empereur.

492. L'empereur Henri et l'armée des Français se logèrent devant la ville, et les coureurs coururent par la terre, et ils gagnèrent bœufs et vaches et

buffles en grande quantité, et autres bêtes. Et ceux d'Andrinople qui avaient amené leurs chars avec eux, et qui étaient pauvres et disetteux de vivres, les chargèrent de froment et d'autre blé ; et ils trouvèrent une grande quantité de vivres, et en chargèrent en grande quantité les autres chars qu'ils avaient gagnés. L'armée séjourna ainsi pendant trois jours, et chaque jour les coureurs allaient fourrager par la terre ; et c'était une terre de montagnes et de forts détroits ; et ceux de l'armée y perdaient de leurs coureurs qui allaient follement.

493. En dernier, l'empereur Henri envoya, pour garder les coureurs, Anseau de Cayeux, Eustache son frère, Thierri de Flandre son neveu, et Gautier d'Escornai et Jean Bliaud. Ces quatre corps de bataille allèrent garder les coureurs et entrèrent dans de très-fortes montagnes. Et quand leurs gens eurent couru par la terre et s'en voulurent revenir, ils trouvèrent les détroits bien défendus. Les Blaques du pays s'y étaient assemblés, et combattirent contre eux, et leur firent bien grand dommage et d'hommes et de chevaux. Et les nôtres furent bien près d'être déconfits, et de toute nécessité il fallut que les chevaliers descendissent à pied. Et toutefois par l'aide de Dieu ils s'en revinrent au camp ; mais ils avaient reçu grand dommage.

494. Et le lendemain, l'empereur Henri et l'armée des Français partirent de là, et ils chevauchèrent dans leurs journées tant qu'ils revinrent à la cité d'Andrinople. Et ils y mirent la provision qu'ils amenaient de blés et d'autres vivres, et l'empereur

séjourna bien quinze jours dans la prairie hors de la ville.

CXV. Hommage lige de Boniface à l'empereur, et de Geoffroi de Ville-Hardouin à Boniface.

495. En ce temps, Boniface le marquis de Montferrat, qui était à la Serre qu'il avait refermée, fit des chevauchées jusqu'à Messinople, et la terre se rendit à son commandement. Alors il prit des messagers et les envoya à l'empereur Henri, et lui manda qu'il lui parlerait volontiers sur le fleuve qui coule sous la Quipesale. Et ils n'avaient jamais eu moyen de parler ensemble jusqu'à ce que la terre fut conquise; car ils avaient tant d'ennemis entre eux que l'un ne pouvait venir à l'autre. Et quand l'empereur et son conseil ouïrent que le marquis Boniface était à Messinople, ils en furent bien contents. Et l'empereur lui manda par le retour des messagers qu'il irait lui parler au jour qu'il avait indiqué.

496. L'empereur s'en alla ainsi de ce côté, et laissa Conon de Béthune pour garder la terre à Andrinople avec cent chevaliers. Et ils vinrent là où le jour était pris, en une très-belle prairie près de la cité de la Quipesale ; et l'empereur vint d'un côté et le marquis de l'autre, et ils se rencontrèrent avec bien grande joie; et ce n'était pas merveille, car ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Et le marquis demanda des nouvelles de sa fille l'impératrice Agnès ; et on lui dit qu'elle était grosse d'enfant et il en fut bien content et joyeux. Alors le mar-

quis devint homme de l'empereur Henri, et il tint de lui sa terre ainsi qu'il avait fait de l'empereur Baudouin son frère. Alors le marquis Boniface donna à Geoffroi de Ville-Hardouin le maréchal de Romanie et de Champagne la cité de Messinople avec toutes ses dépendances, ou celle de la Serre (celle qu'il aimerait le mieux) ; et celui-ci en fut son homme lige, sauf le droit de l'empereur de Constantinople.

497. Et ils séjournèrent ainsi pendant deux jours en cette prairie avec bien grande joie, et dirent que puisque Dieu avait donné qu'ils pussent se rencontrer, ils pourraient encore maltraiter leurs ennemis. Et ils prirent l'engagement qu'ils seraient à l'issue de l'été, au mois d'octobre, avec leurs troupes, en la prairie de la cité d'Andrinople, pour guerroyer contre le roi de Blaquie. Et ils se séparèrent ainsi bien contents et bien dispos : le marquis s'en alla à Messinople, et l'empereur Henri vers Constantinople.

CXVI. Boniface périt dans un combat contre les Bogres.

498. Quand le marquis fut à Messinople, il ne se passa pas plus de cinq jours avant qu'il fît une chevauchée, par le conseil des Grecs de la terre, en la montagne de Messinople, à plus d'une grande journée loin. Et quand il eut été en la terre et qu'il en vint à partir, les Bogres de la terre s'étaient assemblés ; et ils virent que le marquis était avec peu de gens. Et ils viennent de toutes parts et attaquent son arrière-garde. Et quand le marquis ouït le cri,

il sauta sur un cheval tout désarmé, une lance à la main. Et quand il vint là où ils se battaient avec son arrière-garde, il leur courut sus, et les poursuivit à une grande distance en arrière.

499. Là le marquis Boniface de Montferrat fut blessé d'une flèche, au gros du bras sous l'épaule, mortellement, en sorte qu'il commença à perdre du sang. Et quand ses gens virent cela, ils commencèrent à se troubler et à se décourager, et à se mal tenir. Et ceux qui étaient autour du marquis le soutinrent, et il perdait beaucoup de sang; et il commença à se pâmer. Et quand ses gens virent qu'il ne pourrait plus s'aider, ils commencèrent à s'effrayer et à le laisser. Ainsi furent-ils déconfits par mésaventure, et ceux qui restèrent avec lui (et ils étaient peu) furent tués.

500. Et le marquis Boniface de Montferrat eut la tête coupée; et les gens de la terre envoyèrent à Johannis la tête, et ce fut une des grandes joies qu'il eut jamais. Hélas! quel douloureux dommage ce fut à l'empereur Henri et à tous les Latins de la terre de Romanie, de perdre un tel homme par une telle mésaventure, un des meilleurs barons et des plus larges, et des meilleurs chevaliers qui fût dans le reste du monde. Et cette mésaventure advint en l'an de l'incarnation de Jésus-Christ mil deux cent et sept.

HISTOIRE

DE L'EMPEREUR

HENRI DE CONSTANTINOPLE

PAR HENRI DE VALENCIENNES

HISTOIRE

DE L'EMPEREUR

HENRI DE CONSTANTINOPLE

PAR HENRI DE VALENCIENNES

I. PROLOGUE

501. Henri de Valenciennes dit que du moment que l'homme s'entremet de bien dire et raconter, et qu'il le fait avec la grâce et l'autorité de gens tout discrets, il se doit bien efforcer de suivre l'appel de cette grâce par un récit de pleine vérité. Et pour cela veut-il dire et raconter une chose dont il ait garantie et témoignage de vérité dans les prud'hommes qui furent à la bataille de Henri l'empereur de Constantinople et de Burile. Et il veut que l'honneur que Notre-Seigneur fit là à l'empereur et à ceux de l'empire soit connu communément. Car Henri vit de ses propres yeux tous les faits qui arrivèrent là, et sut tous les conseils des hauts hommes et des barons.

502. Ainsi dit-il en son premier commencement. Quand Notre-Seigneur voit que l'homme et la femme sont en péché et qu'ils viennent à repentance, et puis vont au baptême de la confession, pleurant en

vraie repentance de cœur et soupirant, alors il étend sur eux la largesse de sa grâce et de sa majesté. Mais quand il voit qu'ils s'adonnent à la malice en persévérant chaque jour de plus en plus en leur erreur, alors il en prend aussi cruelle vengeance que nous trouvons en la divine page de la sainte Écriture. Néanmoins ce n'est pas dans le jeu, le rire ou le divertissement que réside tout le mal; et tout le bien ne réside pas non plus dans les pleurs et la vie pauvre; mais il réside au cœur de chacun. Et Dieu qui sait et voit à découvert le fond des cœurs, rendra à chacun sa récompense selon le divin jugement.

503. Mais parce que je ne veux pas que cela tourne à l'ennui de personne de tant m'étendre sur mon prologue, il est nécessaire que je revienne à traiter de la propre matière pour laquelle je commençai à écrire cette œuvre : en quoi Dieu veuille me prêter, à son plaisir, sens et force et discrétion.

II. L'empereur Henri marche contre Burile roi des Bogres.

504. Il advint, dit Henri, à une Pentecôte (juin 1207) que l'empereur était en séjour à Constantinople, lorsque nouvelles lui vinrent que les Comains et les Blaques étaient entrés en la terre, et qu'ils malmenaient fort ses gens. L'empereur fit donc aussitôt convoquer ses troupes; et quand elles furent assemblées, il commanda que tous sortissent après lui; et on obéit à son commandement. Puis l'empereur fit tant qu'il vint avec son armée en des prés qui sont au delà de

Salembrie; et il commanda à son armée de camper; et il attendit là jusqu'à tant que tous furent assemblés, ou peu s'en fallait.

505. Alors l'empereur partit de Salembrie, et chevaucha toujours de l'avant contre les Comains et les Blaques; et toujours l'armée croissait de jour en jour. A quoi bon ce discours? Il marcha tant qu'il vint en des prés par delà Andrinople, et dès que ses gens furent tous parvenus, ils se logèrent. Alors ils résolurent qu'ils iraient vers la Blaquie pour requérir l'appui et l'aide d'un haut homme qui avait nom Esclas, et était en guerre contre Burile (qui était son cousin germain), parce que ce Burile lui avait enlevé sa terre par trahison. Et s'ils pouvaient avoir l'aide d'Esclas, ils attaqueraient Burile sûrement.

506. Alors l'empereur commanda que l'armée chevauchât, vu qu'il avait bien grand désir de trouver Burile son ennemi; car Johannis, l'oncle de Burile, avait occis à Henri son frère l'empereur Baudouin: et ce fut un bien grand dommage aux gens de Flandre et de Hainaut. Que vous dirais-je? L'empereur vint à Berua; là ils dormirent toute la nuit, et quand ce vint au lendemain que le soleil fut levé, Burile leur vint furtivement, et leur fit une attaque. Et alors de tous nos gens il n'y avait d'armé que l'arrière-garde et l'avant-garde.

507. Qui eût été là les eût pu voir âprement combattre et lancer les traits les uns contre les autres. Et parce que nos gens n'étaient pas encore en ordre, s'ils en furent un peu épouvantés ce ne fut pas mer-

veille. Car si tous ceux qui sont en Romanie eussent été contre Burile et les siens, et eussent eu en leur aide tous ceux de Flandre et de France et de Normandie, ils n'eussent pu rien gagner là, à moins que Dieu même ne leur aidât.

III. Comment l'empereur sauva Liénard.

508. Un chevalier de Hélesmes, qui avait nom Liénard, rudement prud homme et de grande vigueur, aperçut l'orgueil et la vanité qui étaient en eux, et eut pitié de ce qu'ils tiraient si cruellement sur nos gens. Il mit arrière toute couardise, et se lança parmi eux l'épée à la main. Et néanmoins parce qu'il s'engagea sans commandement, les prud'hommes de l'armée dirent qu'il avait fait une folle hardiesse, et que nul homme ne le devrait plaindre s'il lui arrivait mal de cette entreprise. A quoi bon ce discours? On ne le suivit pas; et il eût été pris et retenu sans faute, si ce ne fût l'empereur; mais par la grande courtoisie et la grande hardiesse de son cœur, il entreprit tout seul la délivrance de son homme.

509. Quand l'empereur vit que Liénard n'en pouvait réchapper sans mort ou sans prison, il monta sur son cheval Moreau, puis le piqua des éperons et se dirigea vers un Blaque. Et quand il vint à l'approcher, il le frappa dans le côté avec sa lance, si fort que le fer en sortit d'autre part; et l'autre, qui ne put soutenir le coup, tomba à terre, comme n'en pouvant mais. Moreau fut blessé en deux endroits.

510. Et quand ceux qui tenaient Liénard virent venir l'empereur embrasé de colère et de vengeance, ils n'eurent souci d'attendre, mais lui abandonnèrent Liénard, et s'enfuirent les uns de çà, les autres de là. Et néanmoins Liénard était blessé à la main (d'une flèche ou d'une épée, je ne sais) ; et l'empereur lui dit en colère : « Liénard ! Liénard ! que Dieu me pardonne ! qui que ce soit qui vous tienne pour sage, je vous tiens pour fou ; et je sais bien que moi-même je serai blâmé pour votre fait. »

511. Ainsi que vous avez ouï, Liénard fut délivré par l'empereur. Et l'empereur même y alla assez follement ; car il n'avait de défense pour son corps à ce moment qu'une simple veste rembourrée ; et néanmoins il dispersa tous les Blaques qu'il poursuivit dans cette pointe. Et parce qu'il eut peur et crainte que son cheval ne fût ou tué ou blessé, il s'en retourna au petit pas, ayant au poing son pennon tout ensanglanté. Et au cheval il paraissait bien aussi qu'il y avait eu besoin de l'éperonner ; car le sang lui coulait sur les deux côtés, et il était blessé en deux endroits. Et à peine ceux de la compagnie de l'empereur savaient-ils encore où il était allé ; et ils en étaient assez tristes et déconfortés. Et pour leur donner confort, il leur dit qu'ils fussent tous rassurés.

512. Et quand Pierre de Douai le vit, il vint à lui, et lui dit : « Sire, sire, un homme tel que vous êtes, et qui avez à garder et à gouverner autant de prud'hommes que vous en avez, ne se doit pas séparer

aussi follement de ses hommes que vous vous en êtes séparé cette fois. Car s'il fût advenu que vous y fussiez, par quelque mésaventure, ou tué ou pris, n'étions-nous pas tous morts ou déshonorés? Oui, Dieu me pardonne! Nous n'avons ici d'autre rempart ni d'autre étendard que Dieu seul et vous. Or, je vous dirai, s'il vous plaît, une chose que je veux que vous sachiez : c'est que si vous vous jetez une autre fois en pareil péril (dont Dieu vous garde!), nous vous rendons ici à l'instant tout ce que nous tenons de vous. »

513. Et quand l'empereur entend comment Pierre de Douai se met à le reprendre pour son honneur, il lui répond bien débonnairement : « Certes, Pierre, je sais bien que j'y allai trop follement; et je vous prie que vous me le pardonniez, et je m'en garderai une autre fois. Mais ce qui me le fit faire, c'est Liénard qui s'y jeta trop follement; aussi lui en ai-je plus dit de reproches et fait honte que je ne dusse. Et néanmoins, s'il y fût resté, c'eût été trop vilaine chose pour nous. Car perdre un prud'homme tel qu'il est, c'est un dommage à ne pas réparer, et nous en serions moins redoutés. Mais retournez à votre compagnie, et laissons les Blaques maintenant, et tournons vers Finepople. »

IV. L'empereur arrive à Finepople, et fait fourrager malgré l'ennemi.

514. Après que l'empereur eut commandé, nul n'y contredit. Alors ils vinrent vers Finepople, et se

logèrent bien vite. Et quand les tentes de l'empereur furent tendues, il se fit aussitôt désarmer, et puis déjeûna un peu, de biscuit et de vin. Ainsi firent les autres (ceux qui en avaient) ; et celui qui n'en avait pas, il lui fallut s'en consoler. Car sachez bien qu'en douze grandes journées de marche il ne croissait ni blé, ni orge, ni vin, ni avoine. Et quand nos gens virent qu'ils s'étaient lancés en pareil pays, nul ne se doit émerveiller s'ils en furent déconfortés.

515. Pierre de Douai et Renier de Trit et Anseau de Cayeux, et plusieurs autres chevaliers s'en vinrent devant Finepople au fourrage pour garder les fourrageurs. Ils regardèrent donc devant eux, et ils aperçurent les Blaques, qui étaient tout disposés à leur faire de l'ennui s'ils le pouvaient faire. Ceux-ci cependant ont arrêté nos fourrageurs devant Finepople, et les ont séparés de leurs gens mêmes. Alors qu'ils étaient en cette manière, vint un messager à l'empereur, qui lui dit qu'il montât vite à cheval, et qu'il vînt secourir ses fourrageurs ; car les Comains et les Blaques les avaient assaillis.

516. Et quand l'empereur l'ouït, il se fit armer aussitôt et ses hommes aussi ; et puis leur dit qu'ils pensassent, chacun en son endroit, à bien faire, et qu'ils ne crussent pas que ce Seigneur, qui les avait faits à sa propre ressemblance et à son image, les eût oubliés pour cette canaille. « Si donc, dit-il, vous mettez tout à fait votre confiance en lui et votre espérance, n'ayez ni peur ni inquiétude qu'ils puissent tenir une heure contre vous. »

517. Que vous dirais-je? L'empereur leur a tant

prêché Notre-Seigneur, et adressé de bonnes paroles et conseillé de belles prouesses, qu'il n'y en avait pas, si couard fût-il, qui ne fût rempli de hardiesse, et désireux de faire des prouesses s'il en pouvait trouver l'occasion. L'empereur prêche ainsi ses hommes et les exhorte à bien faire, tant qu'il les a tous réconfortés.

518. Pierre de Douai et Anseau de Cayeux et Renier de Trit étaient devant Finepople, ainsi que vous avez ouï pour garder les fourrageurs. Et pendant qu'ils s'occupaient de fourrager comme gens qui en avaient bien besoin, voici venir sur eux Blaques et Comains. Et ils envoyèrent en avant leurs archers criant, hurlant et faisant si grand bruit qu'il semblait que toute la plaine en tremblât.

519. Le jour était beau, et la plaine si unie qu'il n'y avait ni fossé, ni montagne, ni vallée. Et si la bataille n'en fût restée là de la part des Blaques et des Comains, je crois bien qu'elle n en fût pas restée là de notre part. Car l'empereur était armé et monté sur un cheval bai, parce que Moreau, son autre cheval, était blessé ainsi que vous avez ouï. Et quand il était monté, armé et équipé ainsi qu'il lui appartenait, il avait bien l'air d'un prince qui eût terre à garder et à maintenir.

520. « Seigneurs, fait-il donc à ses hommes, vous voyez bien maintenant qu'il faut que chacun soit prud'homme et loyal en son endroit. Que chacun de nous soit donc un faucon, et que nos adversaires ne soient que des éperviers bâtards. Que chacun prenne courage en soi-même, car le découragement

ne vaut rien ; et nous les déconfirons tous. Et si nous avons moins de gens par devers nous qu'ils n'en ont, nous avons par devers nous Dieu en notre aide. »

521. Alors ils se mettent en route et chevauchent contre les Blaques et les Comains. Et dès qu'ils aperçoivent l'oriflamme de l'empereur, et les autres enseignes qui sont en sa compagnie, et nos gens qui étaient bien près de deux mille, Blaques et Comains s'en retournent sans plus faire cette fois ; et nos gens se retirent en arrière sans les poursuivre. Et néanmoins, s'ils n'eussent été aussi fatigués qu'ils étaient, ils eussent volontiers combattu. Et leurs gens s'en allèrent par devers la montagne, et les nôtres retournèrent au camp.

V. Les croisés se préparent au combat par la confession; l'empereur les exhorte à bien faire.

522. Cette nuit, ils réglèrent leurs corps de bataille et décidèrent qui attaquerait le premier, si on en venait au combat. Ils choisirent Pierre de Bracieux et Nicolas de Mailly : à ces deux-là fut confiée la chose. Puis un chapelain de l'armée, qui était appelé Philippe, commença de leur annoncer la parole de Notre-Seigneur, et dit :

523. « Beaux seigneurs, vous qui êtes ici assemblés pour le service de Notre-Seigneur, gardez, pour Dieu, que la peine et les travaux que vous avez eus ne soient perdus. Vous êtes ici assemblés en contrée étrangère, et n'y avez château ni retraite où vous

ayez espérance d'avoir sûreté, hors les écus, les épées et les chevaux, et l'aide de Dieu premièrement, laquelle vous sera prêtée, pourvu que vous soyez confessés selon votre pouvoir. Car la confession avec vraie repentance de cœur est le baptême de tous vices. Et pour cela nous vous prions tous que chacun se confesse selon son pouvoir. »

524. Ainsi leur annonça le chapelain Philippe la parole de Notre-Seigneur. Et quand vint le lendemain matin, l'armée délogea et s'arma. Et les chapelains qui étaient dans le camp célébrèrent le service de Notre-Seigneur en l'honneur du Saint-Esprit, pour que Dieu leur donnât honneur et victoire contre leurs ennemis. Après cela les prud'hommes se confessèrent dans le camp, et puis reçurent le corps du Seigneur, chacun en son endroit, le plus dévotement qu'il put. Puis fut prise la sainte croix de notre rédemption, et confiée au chapelain Philippe pour qu'il la portât.

525. Après, les corps de bataille s'ébranlèrent en bien bon ordre, chacun armé et équipé pour défendre sa personne ou attaquer autrui, s'il le fallait faire. Et c'était juste la nuit de la Saint-Pierre, le premier jour d'août (1207). Qui eût été là en ce moment eût pu voir assez de bannières et d'écus avec armoiries diverses, et surtout l'enseigne impériale, et l'empereur même qui va ordonnant et déployant ses troupes d'une part. Et Pierre de Bracieux en faisait autant d'autre part, lui et Nicolas de Mailly.

526. Le jour était beau et serein, et la plaine si unie qu'il n'y avait ni mauvais pas ni rien qui pût

les déranger. Or ils purent voir qu'on ne pourrait plus rester sans se battre, parce que leurs ennemis étaient assez près deux, le long d'une bruyère. Et Burile, qui était avec eux, avait ordonné et mis en rang ses corps de bataille. Ils commencèrent alors à approcher les uns des autres, si bien qu'ils se distinguaient assez entre eux. Le bruit était si grand de toutes parts, et le tumulte et le hennissement des chevaux, qu'on n'y eût même pas ouï Dieu tonnant.

527. Et l'empereur Henri va parlant à ses gens de rang en rang, et disant : « Seigneurs, je vous prie tous généralement que vous soyez aujourd'hui des frères les uns pour les autres ; et si par quelque mésaventure, il y a entre vous haine ou colère, que tout soit mutuellement pardonné. Et ne vous effrayez pas ; mais soyez bien hardis et tout assurés ; car nous les vaincrons aujourd'hui, s'il plaît à Dieu. » Et ils répondirent que le conseil en était pris, car il ne serait question de couardise ni en parole ni en pensée. Que vous dirais-je ? Par l'exhortation du bon empereur Henri, et aussi parce que chacun était confessé selon son pouvoir et communié, chacun était jaloux et désireux de vaincre ses ennemis.

VI. On marche contre l'ennemi.

528. Pendant qu'ils parlaient ainsi, le maréchal de notre armée regarda par-dessous un village et aperçut les gens de Burile qui venaient criant et hurlant, et faisant un si grand tumulte qu'ils pensaient

bien tenir tête à nos fourrageurs. Geoffroi, qui était maréchal de notre armée, manda à l'empereur qu'il aurait la bataille contre Burile le traître, qui se faisait empereur contre Dieu et contre raison, et qu'il chevauchât. Et quand l'empereur ouït cette nouvelle, elle lui plut bien fort ; car il était bien désireux d'avoir la bataille.

529. « Beau Sire Dieu, dit-il, permettez qu'aujourd'hui nous nous puissions venger des Blaques et des Comains, si tel est votre plaisir. » Alors il appela Pierre de Douai, et lui dit qu'il se confiait bien en lui, et que pour Dieu il ne s'éloignât pas, mais qu'il fût toujours près de lui en cette besogne pour garder son corps. « Car j'ai, dit-il, bien grande joie de ce que je vois qu'ils attendent ; car s'ils eussent fait semblant de fuir, et que Burile eût voulu brûler le pays derrière lui, sachez que je n'eusse eu aucune confiance en notre retour, mais que chacun de nous eût été perdu par vraie famine et par manque de vivres. »

530. Alors il appela Gosseau le Moine, Nicolas de Béart, Gadoul et Alard, et je ne sais combien des autres, et leur dit : « Seigneurs, gardez-vous bien que nul de vous n'attaque avant que je le commande. Vous voyez bien que ce n'est pas jeu d'enfants ni divertissement ; mais c'est une cruelle bataille et si mortelle que si l'un de nous tenait l'autre, je ne pense pas qu'il le rendît pour cent mille besans, plutôt que de l'occire. — Sire, dit Pierre de Douai, que venez-vous plaider ? Allez de l'avant hardiment ; et sachez bien que si la mort ne m'en em-

pêche, vous ne serez pas aujourd'hui en avance sur moi de la valeur de quatre pieds. »

531. Et quand l'empereur l'ouït, il se tut et n'en dit pas davantage cette fois, mais il chevaucha vers les gens de Burile, avec qui il avait bien désiré une bataille. Ce matin-là, pour la douceur du temps, les oiseaux chantaient clairement, chacun à sa manière, et joyeusement. C'est pourquoi Henri de Valenciennes dit bien et affirme que jamais, à aucun jour de sa vie, il n'avait vu plus beau jour que celui-là.

VII. Discours de Geoffroi le maréchal et du chapelain.

532. A quoi bon allonger ? Les troupes s'approchèrent entre elles en grand orgueil et grande colère. Or qu'il soit en leur aide le Seigneur pour qui les nôtres se mettent à l'abandon. Alors voilà Burile venant avec trente-trois mille hommes dont il a fait trente-six corps. Et ils portaient des lances vertes avec de longs fers de Bohême, et venaient en grand orgueil, comme gens qui ne prisaient pas notre empereur ni ses forces ; mais qui pensaient mettre la main sur l'empereur et tous ceux qui étaient avec lui.

533. Et l'empereur fit chevaucher ses gens, et leur dit que chacun se comportât en prud'homme ; car ils voyaient bien que le besoin en était venu. Alors il commanda qu'on tînt Bayard près de lui. Après cela il laça son heaume, et fit porter devant lui l'enseigne impériale. Et alors les corps s'approchè-

rent; et Pierre de Bracieux et Nicolas de Mailly étaient à l'avant-garde avec Geoffroi le maréchal, et ils lui dirent qu'ils piqueraient en avant, eux et Milon le Brebant, et puis Guillaume du Perchoi et Liénard de Helesmes; et l'empereur veillerait sur ceux qui attaqueraient.

534. « Pour Dieu, seigneurs, dit Geoffroi, prenez garde que cette attaque soit si bien soutenue et si à point, que nous n'en soyons pas blâmés de nos ennemis ni raillés. Et celui qui fera ici mauvaise contenance doit bien être banni de la gloire de Notre-Seigneur. Pour Dieu, qu'il vous souvienne des anciens prud'hommes qui ont été avant nous, et qui sont encore cités dans les livres d'histoire. Et sachez bien que celui qui mourra pour Dieu en cette besogne, son âme ira toute glorieuse en paradis devant Dieu; et celui qui en réchappera vivant, sera honoré tous les jours de sa vie et cité avec éloge après sa mort.

« 535. Si nous croyons bien en Notre-Seigneur, le champ de bataille sera nôtre. Et s'ils ont plus de gens que nous, que nous importe? ils ne valent rien. Ce qui les a aujourd'hui égarés, c'est que hier ils nous trouvèrent un peu fatigués. Or donc, seigneurs, pour Dieu, n'attendons par qu'ils nous attaquent les premiers. Car en fait de guerre je sais seulement que quand on attaque ses ennemis rudement et vivement tout d'abord, ils en sont plus faciles à déconfire et plus épouvantés. Et qui se ménagera maintenant en ce besoin, que Dieu ne lui donne pas l'honneur de la gloire! »

536. Alors ils laissent les palefrois et montent sur les destriers ; et si désormais il ne tient aux gens de Burile, aujourd'hui le combat sera terrible et cruel, ainsi que vous le pourrez ouïr. Alors les corps de bataille s'approchent des deux côtés, et chevauchent en bon ordre ; et ils arrivent si près les uns des autres, qu'ils se voient tout en plein. Le jour était beau ainsi que vous avez ouï, et les Blaques firent sonner leurs trompes ; et le chapelain Philippe, qui tenait en main la croix de notre rédemption, commença alors à sermonner, et dit :

537. « Seigneurs, pour Dieu, soyez prud'hommes en vous-mêmes, et ayez confiance en Notre-Seigneur qui souffrit pour nous peine et tourment, et qui pour le péché d'Adam et d'Eve souffrit le martyre à l'occasion du morceau qu'ils mordirent en la pomme, pour laquelle nous allions tous dans les peines du ténébreux enfer ; et par la propre mort de Jésus-Christ nous en fûmes rachetés. Et qui mourra ici pour lui, il ira par-devant lui au sein de saint Abraham.

538. « Toutes ces gens que vous voyez ici ne croient ni en Dieu ni en sa puissance ; et vous qui êtes bons chrétiens et tous prud'hommes, s'il plaît à Dieu, et qui êtes ici assemblés de maint pays par le commandement du pape, vous êtes tous confessés et nettoyés de tous péchés et de toutes ordures de vilenie. Vous êtes le grain, et voilà là-bas la paille. Et pour Dieu, prenez garde que chacun vaille un châtelain au besoin, et que le cœur de chacun soit plus gros qu'un heaume. A quoi bon ce discours?

Je vous commande à tous, en guise de pénitence, que vous couriez contre les ennemis de Jésus-Christ, et je vous absous de par Dieu de tous les péchés que vous fîtes jamais jusqu'au moment d'à présent. »

VIII. Défaite de Burile.

539. Quand le chapelain eut fini son sermon, et qu'il eut montré la croix où Notre-Seigneur, pour racheter son pauvre peuple, reçut mort et passion, ceux qui devaient s'élancer en avant par son commandement, quand ils virent temps et lieu de le faire, chacun en son endroit, lance baissée, pique son cheval des éperons en criant *Saint-Sépulcre!* bien humblement. Et ils rencontrent les Blaques et les Comains, et chacun jette le sien par terre bien furieusement. Et sachez qu'il y en eut beaucoup à ce choc d'occis et de blessés. Et pour ceux qui tombent, il ne se peut pas qu'ils aient jamais moyen de se relever; car à mesure que les uns les abattent, les autres sont prêts pour les occire.

540. Et sitôt que les Blaques et les Comains connurent la déconfiture qui tournait contre eux si mortellement et si cruellement, ils se mirent à fuir sans plus attendre, et se dispersèrent les uns deçà et les autres delà, ainsi que les alouettes font pour les éperviers. Et les autres corps qui étaient rangés s'élancent aussitôt, comme Nicolas de Mailly et Pierre de Bracieux. Et ils coururent sur le corps de bataille de Burile, qui avait seize cents hommes dans sa

compagnie, et les nôtres de çà n'étaient que vingt-cinq, et pourtant ils attaquèrent les seize cents. Geoffroi et Milon le Brebant s'élancèrent chacun avec leur corps.

541. Que vous dirais-je? Ils se mirent en fuite, et les nôtres les occiaient tout fuyant. Et pour qu'ils vinssent plus tôt en lieu sûr, chacun jetait bas les armes qu'il portait. Et l'empereur toutefois chevauche armé aussi richement qu'il lui appartenait; et pour ses armoiries il a vêtu une cotte de satin vermeil à petites croisettes d'or; et le heaume qu'il avait au chef était tout à fait pareil. A quoi bon les discours? En vain eût-on cherché un plus beau chevalier que lui, et qui semblât mieux être entendu à la guerre, quand il fut monté sur Bayard et qu'il fit porter devant lui son oriflamme, orné des menues armoiries que vous avez ouïes.

542. Et ses compagnons chevauchaient autour de lui, brûlant et désirant bien vivement d'attaquer; et ils suivaient à force d'éperons ceux qui devant eux allaient à force d'éperons donnant la chasse. En vain en blâmerait-on un, car tous y furent prud'hommes, et chacun en eut bien la contenance. Ceux à qui il fut commandé s'élancèrent les premiers, et les autres les gardèrent comme il était convenable. Cette déconfiture se fit au delà de Finepople un jeudi (2 août 1207). Et à ce moment nos gens avaient bien besoin du secours que Notre-Seigneur leur accordait là; car sachez-le bien, ils n'avaient pas de vivres seulement pour passer une demi-journée.

543. A quoi bon les discours? La poursuite fut bien

grande après Burile et après ses gens; et ils s'enfuirent toutefois comme gens qui n'osèrent attendre ; et nos gens les poursuivirent toutefois, tant qu'il y eut trace d'eux. Notre-Seigneur fit bien là un miracle avéré pour nos gens, quand ils déconfirent Burile, qui les avait attaqués avec trente-trois mille hommes dont il avait fait trente-six corps; et nos gens n'en avaient que quinze, et trois qui n'étaient que de Grecs. Mais il y avait bien grande différence des uns aux autres; car en chacun de nos corps de bataille il n'y avait que vingt chevaliers, sauf dans le corps de l'empereur où il y en avait cinquante; et dans le moindre de Burile, il y en avait neuf cents. Cela n'eût pas fait partie égale, si Dieu n'y eût mis ordre; mais nos gens étaient comme les innocents, et les gens de Burile, les diables.

544. Que vous dirais-je de plus? Quand ils furent déconfits, Notre-Seigneur envoya si grande abondance de tous biens en notre camp, que tous furent remplis de joie. Cette nuit il n'y eut au camp que grande joie et grand divertissement. Et dans l'espérance d'avoir bon logis, chacun dit la patenôtre de Saint-Julien. A quoi bon les discours? Vous avez ouï quels miracles, et quel accroissement de l'empire de Constantinople et quelle exaltation de l'Église de Rome Notre-Seigneur fit pour les chrétiens en ce temps-là.

IX. Esclas, cousin de Burile, s'allie à l'empereur, qui lui promet sa fille.

545. Ainsi que vous avez ouï Burile fut déconfit, et malmené comme vous avez ouï. Que vous dirais-je de plus ? Nos gens vinrent à Crucemont, et fermèrent la ville et le château. Esclas, un haut seigneur qui guerroyait contre Burile, et pourtant il était son cousin germain (car ce Burile disait que la terre qu'Esclas tenait devait être sienne, et Esclas disait que non ; et pour cela ils guerroyaient entre eux, si bien qu'Esclas lui courait souvent sus, et l'affaiblissait beaucoup de gens et d'amis et de châteaux) ; cet Esclas, parce qu'il voulait avoir les forces et l'aide de l'empereur Henri, envoya à lui pour faire la paix.

546. Tout ainsi que je vous dis, après tout cela, cet Esclas vint à l'empereur, et le trouva assis dans sa tente, en la compagnie de ses plus hauts barons. Esclas vint en la tente devant tous les barons qui étaient là, et se laissa choir aux pieds de l'empereur, et les baisa, et la main après. Que vous dirais-je ? La paix fut faite et confirmée, et Esclas devint là l'homme de l'empereur Henri, et jura de lui garder foi et loyauté dorénavant comme à son légitime seigneur.

547. Et alors le maréchal lui dit en particulier qu'il demandât à l'empereur une sienne fille qu'il avait. Et Esclas s'agenouilla derechef devant l'empereur, et lui dit : « Sire, on me fait entendre que vous avez une fille, laquelle, je vous prie, s'il vous

plaît, que vous me donniez pour femme. Je suis un homme assez riche en terre et en trésor d'argent et d'or ; et on me tient assez pour gentilhomme en mon pays. Je vous prie donc, s'il vous plaît, que vous me la donniez. »

548. Et tous les hauts hommes qui étaient là présents lui conseillent qu'il la donne à Esclas, pour qu'il le serve de meilleur cœur et plus volontiers. Et l'empereur dit : « Seigneurs, puisque vous me le conseillez, je l'octroie. » Puis il commença à sourire, et appela Esclas, et lui dit : « Esclas, je vous donne ma fille, à la condition que Dieu vous en laisse jouir ; et je vous octroie avec, toute la conquête que nous avons faite ici, à la condition que vous en serez mon homme et m'en ferez le service. Et puis je vous octroie avec, la grande Blaquie, dont je vous ferai seigneur, s'il plaît à Dieu et si je vis. »

549. A cause de cela, Esclas tombe à ses pieds et le remercie bien fort tout en pleurant. Alors Esclas s'en retourna, et nos gens s'en revinrent à un château qu'on appelle Estanemac ; là Esclas revint à nos gens. Et alors nos barons vont se demandant entre eux où on épouserait la demoiselle et quand. Et l'empereur lui fit présent de son cheval qu'il aimait merveilleusement, et puis lui confia Eustache son frère avec deux corps de bataille de ses gens ; mais tant y eut que l'un était composé des Grecs d'Andrinople, et l'autre de nos Français.

X. L'empereur secourt David attaqué par Théodore Lascaris.

550. Alors nos gens ne demeurèrent plus là, mais s'en retournèrent à Andrinople sans encombre, et de là s'en vinrent à la Pamphile. Et là il fit tendre ses tentes et regarda le château, qui était tout ruiné et dévasté. Alors l'empereur jura que de son gré nul n'en partira avant que les murs soient relevés et réparés ; et le maréchal dit qu'il se conformerait bien à son commandement. Il manda alors les ouvriers par tous les lieux où il les put avoir et les maçons, et fit porter à tous généralement la chaux et le mortier ; si bien que nul n'en fut dispensé.

551. L'empereur fut là longtemps, jusqu'à ce que nouvelles lui vinrent que Théodore Lascaris avait couru sus à David, et que si l'empereur ne le secourait en hâte, David aurait perdu sa terre. Et quand l'empereur ouït cela, parce que David s'était toujours comporté envers lui loyalement, il en fut très-affligé. Alors il appela le maréchal, et lui dit qu'il ne bougeât pas jusqu'à ce que le château fût refermé comme il était auparavant. Et le maréchal le recommanda à Notre-Seigneur, et dit qu'il ferait bien son commandement selon son pouvoir.

552. Alors l'empereur s'en alla vers Constantinople, parce qu'il ne voulait pas que David entamât un mauvais procès avec Lascaris ; et il dit qu'il passerait le Bras pour combattre Lascaris : qui donc en peut avoir qu'il en ait. Et tout comme il le dit, il se fit passer outre le Bras, et commanda que nul

ne demeurât en arrière qu'il ne fût avec lui à Chartelenne. Et quand Lascaris sut que l'empereur venait sur lui, s'il en fut effrayé cela n'est pas à demander.

553. Alors il laissa le siége qu'il avait mis devant l'Areclée, et s'enfuit. Et sachez bien qu'il s'en noya dans les fleuves jusqu'à mille ou plus ; et Lascaris ne retint pas ses rênes jusqu'à ce qu'il vînt à Niké la Grande. Alors il descendit de cheval et rendit grâces à Notre-Seigneur de ce qu'il était ainsi échappé. Et si Dieu eût consenti que nos gens fussent venus seulement quatre jours avant, tous ceux qui restaient au delà du Bras eussent été pris, et Lascaris aussi. Mais cela tint à ce qu'il ne plut pas à Notre-Seigneur.

554. Alors l'empereur fut très-affligé et courroucé de ce qu'il ne put atteindre Lascaris, ni le suivre davantage à cause des grandes eaux et des pluies et des grandes froidures du temps d'hiver, qui alors était merveilleusement fort et froid ; mais il s'en retourna en Constantinople avec ses gens et ses bagages. L'empereur séjourna là longtemps en paix. Et le maréchal Geoffroi avait fait refermer le château de la Pamphile, et y avait mis une garnison de nos Français; et puis il s'en revint en Constantinople.

XI. Esclas épouse la fille de l'empereur.

555. Alors que le maréchal revenait de la Pamphile, il rencontra Esclas, et lui demanda où il al-

lait. Et il répondit qu'il allait à l'empereur pour faire ses noces, en homme qui se voulait acquitter de son serment. « Certes, sire, dit le maréchal, j'en suis bien content. Et sachez bien que vous aurez un très-bon père en monseigneur l'empereur, si vous prenez la peine de conserver son amour. Et je vous dis qu'en ce moment vous le trouverez en Constantinople. Et je sais bien ce que j'ai à dire en vérité de mademoiselle votre femme, c'est qu'elle est belle, sage, courtoise et débonnaire, et patiente, et douée de toutes les bonnes qualités qu'une demoiselle doit avoir en soi; et on m'a dit qu'elle est à Salembrie. »

556. Et quand Esclas l'entendit, il en eut bien grande joie. A quoi bon allonger encore? Esclas s'en vint droit à Salembrie pour voir sa femme : il l'y trouva, et lui dit qu'il veut qu'elle s'en vienne en Constantinople; et elle dit qu'elle est prête à s'en aller. Et Esclas, qui fut comme tout embrasé d'amour pour la demoiselle dès l'instant où il la vit, fit tant qu'il l'emmena en Constantinople; car il désire bien le jour où il l'aura épousée; et bien lui semble qu'un seul jour en dure quarante.

557. Et quand l'empereur apprend ces nouvelles d'Esclas, il vient au-devant de lui; et puis ils s'en reviennent ensemble en Constantinople; et l'empereur lui fait épouser sa femme. Et s'il y eut assez de joie et de divertissements, cela n'est pas à demander. Il y eut abondance de tous biens aussi grande qu'on pût souhaiter pour satisfaire les gens, et tout comme si on les eût puisés en une fontaine d'où ils eussent jailli. Esclas demeura ainsi en Constantinople toute

cette semaine, et puis il quitta l'empereur avec sa femme. L'empereur lui fit honneur autant qu'il put, et le reconduisit bien loin avec nombre de gens ; et avant qu'il s'en séparât, il dit en particulier à sa fille :

558. « Belle fille, soyez sage et courtoise. Vous avez pris un mari avec lequel vous vous en allez, qui est presque sauvage ; car vous n'entendez pas son langage, et lui ne sait rien du vôtre. Pour Dieu ! gardez-vous d'être pour cela cachée envers lui, ni changeante en vos volontés, ni vilaine. Car c'est une bien grande honte à une noble femme quand elle dédaigne son mari, et elle en est bien durement blâmée de Dieu et du monde. Sur toute chose, pour Dieu ! gardez-vous de quitter vos bonnes habitudes pour les mauvaises d'autrui. Soyez donc simple, douce, débonnaire, patiente autant que votre mari le voudra ; et honorez tous les siens pour l'honneur de lui.

559. « Mais par-dessus tout, gardez-vous toutefois que pour leur amour et leur commerce, quel qu'il puisse être d'eux à vous ou de vous à eux, vous ne désaccoutumiez votre cœur d'aimer notre nation, d'où vous êtes extraite. — Sire, fait-elle, sachez en vérité que de moi, s'il plaît à Dieu, vous n'apprendrez pas de mauvaise nouvelle. Mais, beau doux sire, nous en sommes à nous séparer, ce me semble. Or je prie Dieu que, s'il lui plaît, il vous donne force pour surmonter vos ennemis, et accroissement de votre honneur. » Alors ils s'entre-baisent, et puis se séparent l'un de l'autre.

XII. L'empereur part de Constantinople pour recevoir l'hommage du royaume de Salonique.

560. L'empereur retourne en Constantinople, et mande ses barons, et les prie de lui conseiller s'il doit séjourner ou chevaucher cet hiver. Pourquoi vous tiendrais-je par des longueurs? Ses barons furent d'avis qu'il allât à Salonique pour conseiller la terre et pour la secourir, et pour que les Lombards qui en étaient gardiens lui fissent hommage et foi pour le fils du marquis, et pour qu'il ne pût être mis hors de son droit par défaut de seigneur, et pour que les barons, qui savent les usages de la terre et comment elle doit aller, en rendent à l'empereur son droit et à l'enfant aussi.

561. Et quant l'empereur ouït cela, il dit à ses hommes qu'il le leur octroyait bien ainsi. « Mais il convient, fait-il, que nous décidions lesquels de nos barons resteront ici pour garder la terre; car je veux toutefois en rester sans inquiétude. » Alors ils convinrent que le maréchal resterait et Payen d'Orléans et Milon le Brebant; et ils laissèrent avec eux des chevaliers et des sergents, pour que si quelqu'un voulait par aventure leur nuire, ils s'en pussent défendre. Après il a fait garnir Salembrie de chevaliers et de sergents, et tous ses autres châteaux aussi; et puis il envoya Liénard à Verisse et Herbert au Visoi.

562. Et alors l'empereur est parti pour aller de Constantinople à Salonique pour savoir si les Lombards feraient envers lui ce qu'ils devaient. Mais il

n'en sera pas ainsi qu'il pense; car ils disent qu'ils ont conquis la terre, et qu'ils la veulent garder avec l'enfant du marquis. Certes s'ils l'eussent fait en cette intention, c'eût été à peu près raisonnable; mais ils n'y tendaient pas droitement; au contraire ils voulaient retenir la terre pour eux.

XIII. Rigueur de l'hiver; fleuve passé sur la glace.

563. L'empereur vint à Rodestoc, et assembla là ses gens. Et sachez qu'il neigeait et gelait au moment où il partit de la ville, si âprement qu'à peine la langue ne gelait-elle pas dans la bouche des gens. A l'un gelaient les pieds, à l'autre les mains, au troisième les doigts, et le nez au quatrième; et au cinquième la bouche crevait de douleur. A quoi bon ce discours? Il y en eut assez de morts. Or Dieu veuille que la peine de chacun profite comme il sait qu'ils en ont besoin, et que l'empereur en soit honoré tout autant qu'il doit l'être. Mais avant que ce soit, il aura enduré maint grand travail, et ses hommes avec lui; car les fleuves étaient si roides, si grands, si profonds et si dangereux, que si on ne les passait par un miracle de Dieu, nul homme n'en eût pu venir à bout.

564. Tout le monde qui voyait l'empereur en marche par un tel temps, s'étonnait où il allait, ce qu'il cherchait et quelle chose il pensait faire; car, sachez le bien, nul ne le savait, sinon ceux qui étaient de son conseil. A quoi bon ce discours? Qui vous raconterait ses gîtes jusqu'à Salonique, ce serait un

grand ennui. Mais cette nuit qu'il fit aussi grand froid que je vous ai dit, il coucha à Naples. Le lendemain au matin, il partit de Naples; mais ceux qui devaient prendre les logements partirent avant (par exemple je ne sais quels écuyers, qui se levèrent plus matin). Ils chevauchèrent tout désarmés comme gens qui ne craignaient pas que nul encombre leur dût advenir.

565. Alors ils regardèrent outre Megecharée, et virent bien jusqu'à trois cents Blaques venir à leur rencontre, qui les enfermèrent de toutes parts. Les ennemis en prirent quelques-uns, et en occirent d'autres; et les autres s'enfuirent vers notre seigneur l'empereur, et lui contèrent ces nouvelles. Et l'empereur en fut très-courroucé; et il dit qu'il en aura réparation s'il peut. Il s'arma donc de toutes pièces excepté de son heaume, et monta sur un cheval, et se prit à les poursuivre; et eux, qui ne se souciaient pas de l'attendre, se prennent à s'enfuir. Et quand l'empereur voit qu'il n'en pourra atteindre aucun, il ne laisse pas pour cela de les faire suivre à la trace jusqu'au soir; mais enfin toutefois il n'en put atteindre aucun.

566. Cette nuit il se logea à la Rousse, et y séjourna le lendemain toute la journée pour attendre ceux qui venaient derrière. Au troisième jour, l'empereur partit de la Rousse et vint à l'Esquipesale, et y fit loger ses gens. Alors il envoya savoir, à un fleuve qui était là, s'il y pourrait passer sans encombre. Et Notre-Seigneur montra bien qu'il voulait aider nos gens, car on trouva l'eau si fortement ge-

lée qu'on pouvait bien charrier dessus. Ils passèrent donc outre sans recevoir de dommage.

567. Et de cela les Grecs en furent très-chagrins; car ils avaient appris par un sort que celui qui passerait ce fleuve sans se mouiller, serait trente-deux ans seigneur de la terre; et ils ne pensaient pas que ce pût être autre chose que la vérité. Et d'autre part ils n'avaient jamais ouï dire que ce grand fleuve eût été gelé seulement jusqu'à l'épaisseur d'un denier; car il était merveilleusement grand et profond, et courait bien roide, et il avait bien une grande portée d'arc de large. Et pour cela les Grecs disaient entre eux que Notre-Seigneur aimait cet empereur, et que ce ne serait pas chose facile de le chasser hors de la terre, mais qu'ils le devaient servir ainsi qu'ils disaient. Et d'autre part, il ne leur faisait rien qui pût leur nuire.

XIV. L'entrée du château de Christople est refusée à l'empereur; il continue sa marche.

568. Toutefois l'empereur marcha tant qu'il vint à Macré et puis à Trajanople; et de là il vint à Messinople; et de là il fit tant dans ses journées qu'il vint à Christople. Alors il pensait entrer dans le château à sa volonté, en homme qui n'y entendait nulle malice. Mais le châtelain dit bien qu'il n'y mettrait pas les pieds; au contraire, il fit commander à ses hommes qu'on n'apportât dans le camp rien dont homme ni bête pût vivre. Or vous pouvez ouïr le commencement de la trahison.

569. Et quand l'empereur vit qu'on tenait contre lui le château, s'il en fut triste et courroucé cela n'est pas à demander. Et néanmoins il fait défendre d'attaquer le château; car s'il vit quelque peu, il désire bien s'en venger. Cette nuit l'empereur logea en bien grande souffrance hors de Christople. Et sachez bien qu'il ne tint pas au châtelain ni à ceux du château qu'il ne mourût cette nuit de faim et de froid et de misère. Et eux passèrent toute la nuit dans le château en grande joie et grands divertissements.

570. Et au matin, l'empereur partit de devant Christople et chevaucha vers Salonique par le val de Philippe tout droit. Là est la Macédoine, dont Philippe fut roi; et là naquit Alexandre, ainsi qu'on le trouve; et le roi Philippe fit appeler le val, d'après son nom, le val de Philippe; et la cité de Macédoine est au-dessus. Et en ce val Pompée de Rome combattit contre Jules César, et Jules César y fut déconfit. Que vous dirais-je de plus? L'empereur vint en cette terre, comme en une terre qu'il pense avoir de droit; mais le comte de Blans-Dras l'avait fait garnir contre lui.

571. L'empereur lui fit dire de venir lui parler; et il lui renvoya dire qu'il n'y viendrait pas, car les Lombards soutenaient bien qu'il ne devait en rien avoir part à cette terre; et il n'y aura rien ainsi qu'ils disent. Et quand l'empereur l'ouït, il en fut bien triste. Alors vint la fête de Noël (25 décembre 1207), et l'empereur séjourna à Vigneri. Là vint à l'empereur Guillaume de Blendel, un homme qui

ne voulait pas se tenir du côté des Lombards, mais qui voulait en tout obéir à l'empereur comme à son vrai seigneur; car un homme, dit-on, qui manque à son seigneur dans le besoin, ne doit pas être entendu en cour de justice. Eustache, le frère de l'empereur, vint à Dragmes, un soir, à la rencontre de son frère, avec vingt chevaliers que l'empereur avait envoyés avec Esclas.

XV. L'empereur, arrivé près de Salonique, envoie des messagers au comte de Blans-Dras, régent du royaume.

572. Ce fut à Vigneri, ainsi que je vous ai dit, que l'empereur tint sa cour à Noël. Il y séjourna trois jours; et quand vint le quatrième, il alla à la Gige, et puis s'en retourna. Alors il rencontra, cette matinée, Aubertin qui avait bâti toute cette mauvaise affaire. Et dès que l'empereur le vit il lui donna le salut et Aubertin le lui rendit, et puis s'inclina, mais non pas de cœur. Il l'avait peu accompagné, quand il retourna et vint à la Serre, et fit garnir le château pour que nul des hommes de l'empereur n'y pût entrer. Et puis il s'en vint à Salonique, où il bâtit une affaire telle que les Lombards s'en repentirent à la fin.

573. L'empereur chevaucha et passa un fleuve sous la Gige, et le lendemain il en passa un autre plus grand. Alors il coucha la nuit en un bois, et le lendemain il coucha au Corthiac; c'est une riche abbaye de moines gris. Il fût allé jusqu'à Salonique s'il eût pu, mais le comte de Blans-Dras l'avait fait

fermer contre lui, sans droit et sans raison; et Aubertin avait tant fait avec les Lombards qu'ils mirent hors de la ville tous les Français qui y étaient en garnison.

574. Et alors l'empereur manda monseigneur Conon de Béthune qu'il avait toujours trouvé sage chevalier et loyal, et Pierre de Douai et Nicolas de Mailly, et leur dit qu'ils allassent à Salonique parler au comte de Blans-Dras et aux autres Lombards : « Et leur montrez, dit-il, toute l'amitié que vous pourrez de notre part; et leur dites bien qu'ils ne me craignent pas, car je n'ai aucune volonté de leur faire du mal, en tant que je le puisse dorénavant; je veux plutôt leur faire bien et honneur, s'il ne tient à eux. »

575. Alors ils se séparent de lui, et viennent à Salonique droit devant le comte. Mais je vous passe le grand ennui qu'ils eurent avant d'y entrer. Car il avait bien durement gelé et neigé, et avec tout cela il était nuit; et puis on eût eu le temps de faire deux grandes lieues avant qu'ils fussent entrés dans la ville. Ils eussent eu bien besoin à ce moment que saint Julien les eût hébergés. Quand ils arrivèrent dans la ville, ils se couchèrent, et se reposèrent jusqu'au lendemain après la messe, qu'ils allèrent au château, où le comte était. Et Alors Conon de Béthune a pris la parole, ainsi qu'il lui était commandé par l'empereur.

576. « Seigneurs, fait-il, l'empereur notre sire vous salue et vous fait savoir, et moi de par lui je vous dis qu'il est ici venu vers vous pour faire droit et se faire rendre droit, aussi avant qu'il le doit. Il

n'a encore eu de vous, dit-il, ni hommages ni serments; et pourtant vous avez déjà reçu tous les profits de la terre. Le marquis fut son homme, ainsi que vous le savez bien et qu'il le reconnut. Or il est trépassé de ce siècle. Dieu lui pardonne ses péchés, et à nous les nôtres! De ce que vous vous êtes accrus, monseigneur s'en réjouit. Mais soyez, pour Dieu, sages et courtois, et prenez entre vous un parti tel qu'il tourne à l'honneur de l'empereur notre seigneur, et au vôtre aussi, en sorte que vous ne soyez pas déçus.

577. « Comte de Blans-Dras, comte de Blans-Dras, nulle cause n'eût dû t'empêcher d'aller au-devant de ton seigneur légitime, et de l'héberger et de l'accueillir céans. Avais-tu peur qu'il ne fût traître envers toi? Or je te dirai ce que tu as à faire : fais apporter ici la charte que le marquis eut de l'empereur Baudouin, qui fut faite du commun consentement des hauts barons qui furent élus pour cet arrangement; et quand on aura vu par la charte le droit de l'enfant, tout comme le marquis son père a tenu le royaume, notre sire l'empereur y voudra si bien garder le droit de l'enfant, que lui n'en sera blâmé en rien, ni l'enfant lésé. »

XVI. Réponse et dures conditions du comte de Blans-Dras.

578. « Sire, fait le comte, nous avons bien ouï ce que vous dites; mais nous ne sommes pas encore amenés à ce point, s'il plaît à Dieu, que nous voulions sitôt perdre ce que nous avons conquis. Que

demande ici l'empereur ? Nous avons été ici longtemps, et nous avons combattu souvent contre nos ennemis. Par Dieu, sire Conon, si quelqu'un voulait nous enlever la terre, après les si grandes fatigues que vous savez que nous y avons eues, cela devrait bien fort nous peser. Que l'empereur sache bien qu'il ne mettra pas le pied céans, et qu'il n'aura sur nous seigneurie ni commandement. »

579. Et quand Conon de Béthune ouït cette réponse, il en fut bien courroucé ; et il ne répondit pas sa pensée, à cause du grand orgueil qu'il entendait. Et si Conon de Béthune en fut affligé, Nicolas de Mailly et Pierre de Douai ne le furent pas moins. Et ils voient bien que si par raison ou par adresse ou en payant tribut ils n'entrent en la cité, il leur faudra tous forcément mourir de faim et de froid et de misère, parce que les fleuves sont grands, comme les pluies, les neiges et les gelées. Et pour cela ils consentent à dire tout ce qui leur est agréable.

580. Alors ils offrirent doubles droits au nom de l'empereur, et leur exposèrent trois espèces d'arrangement. Mais quelque offre qu'on leur fît de par l'empereur ils n'y répondirent jamais, et ils résistèrent toujours de plus en plus. Alors messire Conon leur reparla en arrière, et les pria que pour Dieu ils se consultassent ; et que pour Dieu ils ne fissent rien par quoi la souveraineté de Constantinople dût être diminuée.

581. « Nous vous offrirons trois arrangements, et nous verrons lequel vous prendrez. Or élisez entre vous deux hommes sages, et prud'hommes et de

bonne renommée, et nous, d'autre part, nous en élirons aussi deux. Que ces quatre s'enquièrent de toutes les vérités, et quand ils s'en seront enquis, qu'ils donnent à chacun son droit, et que chaque partie se tienne à ce qu'ils en diront. Et si vous ne voulez pas faire tout cela, nous nous en remettrons au dire de la cour de Rome, ou de celle de France, ou de la cour de l'empereur de Rome, ou à la charte même. Et l'arrangement sera ainsi fait entre nous, et nous demeurerons bons amis.

582. « Pour Dieu, seigneurs, hâtez-vous de répondre tôt; car l'empereur est là dehors au Corthiac, où il n'a pas tout ce qu'il voudrait. Et sachez bien, Dieu me pardonne ! que c'est grande honte à vous quand l'empereur est hébergé là dehors par votre faute. Et s'il mourait de misère par quelque mésaventure, seigneur comte, le péché en serait vôtre, et vous en seriez au moins accusé de trahison. Pour grande que soit la détresse où vous le savez, ne le repoussez pas de tout accord; mais pour Dieu assemblez votre conseil entre vous, et faites en sorte que l'honneur de l'empereur y soit sauf et que vous n'y perdiez pas. »

583. Alors le comte rassembla son conseil entre lui et ses Lombards. Là fut Aubertin, et le comte de Travas Renier, et Pierre Vent; et il y eut aussi d'autres Lombards que je ne vous sais pas nommer. Ils parlèrent ensemble et dirent : « Seigneurs, il se trouve que nous avons là l'empereur dehors. Voici donc tout le conseil : Gardez que nous ne fassions nul arrangement, si nous n'avons toute notre demande entièrement; et tenons-nous à cela. » Et

ils s'accordent tous à cet avis, et puis se séparent.

584. Et alors nos messagers furent rappelés, et le comte lui-même leur répondit ce qu'il avait trouvé en son conseil : « Seigneurs, fait le comte, notre conseil nous montre que nous voulons avoir toute la terre de Duras d'ici à Macré, et toute la terre de Léosgur et tout ce qui en dépend, et toute l'île de Grèce. Nous voulons aussi avoir Corinthe, et que Michalis et tous ses barons nous fassent hommage ; et nous voulons aussi avoir la Verre et la Ferme, et toute la terre jusques à Finepople. Si l'empereur nous l'octroie ainsi, nous voulons bien le recevoir céans, et autrement non. »

XVII. Nouvelles instances des messagers de l'empereur; ils échouent.

585. Et quand Conon de Béthune ouït cette réponse, cela lui causa un grand ennui, et il ne put s'empêcher de dire au comte : « Comment, sire comte, n'y devons-nous rien avoir ? N'y vînmes-nous pas ensemble comme compagnons ? Et nous y avons, aussi bien que vous, enduré les peines et les travaux pour Notre-Seigneur. Par Dieu ! sire comte, il ne m'est pas avis qu'il y ait raison en votre requête, ni que vous dussiez requérir pareille chose à des bergers. Car vous voulez avoir les cités et les châteaux et toute la seigneurie de la terre, à condition que nous n'y ayons aucune part ; et pourtant nous avons toujours été dans tous les plus grands besoins de la conquête. Par ma foi donç, je n'y

sais pas autre chose, sinon que nous nous préparions à labourer comme des vilains.

586. « Sire comte, sire comte, fait Conon de Béthune, si nous nous traitons ainsi les uns les autres et allons nous gardant rancune, je vois bien que nous reperdrons toute la terre; et nous-mêmes nous serons perdus si nous mourons ainsi; car nous mourrons en haine mortelle les uns contre les autres. Et si nous guerroyons entre nous, avant tout les Grecs seront contents. Pour Dieu! comte, ce n'est pas nécessaire. Nous vous crions merci de par notre seigneur l'empereur, afin que pour Dieu vous lui fassiez raison. D'ailleurs vous retenez encore assez de sa terre. Certes c'est bien laide et vilaine chose qu'il soit exclu de céans; et c'est une bien grande faute à vous et une grande déraison qu'il ait jamais pu l'être.

587. « A quoi bon ce discours? Je vois bien que nous ne faisons rien ici. Sire comte, or je vous dirai encore ce que vous ferez, s'il vous plaît. Parlez encore à votre conseil, et faites en sorte, pour Dieu! si cela peut et doit être, que cet arrangement se fasse entre nous. Car si nous mettons arrière la crainte de Notre-Seigneur, en telle manière que nous ne craignions pas de mal faire et que nous commencions la guerre les uns contre les autres, je vous dis que toute la terre en sera perdue et détruite, et que nous y perdrons tout ce que nous y avons conquis.

588. « Et s'il est ainsi toutefois que nous devions nous entre-tuer en telle façon, alors il ne nous reste

plus qu'à renier auparavant Notre-Seigneur. Et mal pour mal, encore vaudrait-il mieux que nous nous en allassions hors du pays. Pour Dieu ! sire comte de Blans-Dras, ne souffre pas que nous nous détruisions ainsi par ta faute ; mais prends les belles offres que nous t'offrons. Et pour Dieu ! si tu sais les grandes misères que nous souffrons là dehors, ne nous force pas pour cela à ce que nous fassions rien qui tourne à notre honte et au décroissement de l'honneur de l'empire. »

589. « — Sire Conon, dit Aubertin, sachez bien que nous ne consentirons à aucun projet qui nous fasse rien laisser de notre terre ni de la demande que nous vous avons faite. Et si vous ne le faites ainsi, vous pouvez séjourner bien longtemps là dehors en nous attendant, car vous ne mettrez pas les pieds céans. »

590. « — Et si nous n'avons nulle tente et nul pavillon, dit Pierre de Douai, où nous nous puissions loger, coucherons-nous dans les champs comme des mâtins ? — Vous coucherez, dit Aubertin, le mieux que vous pourrez et que vous saurez, car si cela ne se fait ainsi que vous avez ouï, vous ne serez par hébergés céans. — C'est de quoi nous sommes d'accord, dit le comte ; et vous n'emporterez pas autre chose de nous. — Seigneurs, fait messire Conon, nous retournerons donc arrière, pour dire à monseigneur ce que nous avons trouvé ; et ce qu'il nous répondra, nous vous le ferons savoir céans, ou par nous, ou par d'autres. »

XVIII. L'empereur subit les conditions des Lombards.

591. Alors, ils montent à cheval et reviennent à l'empereur ; et ils lui ont dit toutes les réponses et toutes les demandes que les Lombards leur avaient faites. Quand l'empereur ouït cela, s'il en fut triste cela n'est pas à demander. Alors il dit aux messagers : « Certes, seigneurs, ils me demandent une bien grande injustice, comme vous-mêmes le savez bien ; et s'il plaît à Dieu nous ne le ferons pas. Or il est vrai qu'ils sont là dedans en grande aise et en grand déduit ; et parce qu'ils savent que je suis en si grande détresse, ils veulent que je renonce à toute cette terre. Pour Dieu, comment le ferais-je, et comment m'y pourrais-je décider ? »

592. « — Sire, pour Dieu ! vous le ferez, disent ses hommes, ou sinon nous voici tous morts et honnis ; car il fait un temps bien dur et bien cruel, comme vous-même le voyez et le sentez. Et d'autre part, nous n'avons pas de quoi manger, et nous n'attendons de secours de nulle part. Si nous sommes ici seulement cinq jours sans autre secours de vivres, ce sera une grande merveille si nous ne sommes tous morts, car nous n'aurons d'eux aucun confort. Et d'autre part nous sommes ici comme prisonniers. S'ils nous font faire et octroyer de force chose que nous ne devions pas, au nom de Dieu les ciseaux paissent le pré, et on doit beaucoup faire pour sortir hors de prison. Et nous ne ferions pas pour cela chose déloyale, de requérir ensuite notre droit, fût-ce au-

jourd'hui ou demain, si nous en pouvions avoir l'occasion. Procurez-vous donc promptement des messagers qui sachent bien remplir ce message. »

593. Après tout cela, l'empereur, qui était merveilleusement triste et courroucé, fit sa réponse et dit : « Seigneurs, fait-il tout en pleurant, je puis avoir en moi-même bien grand deuil et bien grand dépit, quand les Lombards m'ont emprisonné, ainsi que vous pouvez voir, et surtout qu'ils me requièrent de leur laisser Estives tout quittement, et Négrepont, et toute la terre qui est depuis Duras jusques à Macré. Et ce qu'ils me demandent tient bien vingt grandes journées ou plus.

594. « Et parce qu'ils m'ont à présent sous leur joug, il faudra que de force et par la contrainte qu'ils me font je leur octroie leur volonté. A quoi bon ce discours ? Je leur octroie parce que je suis en leur prison ; mais en vérité, s'il plaît à Dieu, ils ne le garderont pas. — Sire, disent les archevêques et les évêques du camp, nous vous absoudrons de tout le méfait, et nous en prendrons le péché sur nous. »

XIX. Entrée de l'empereur à Salonique; les Lombards renouvellent leur demande.

595. Alors l'empereur appela Conon de Béthune pour remplir ce message, et Anseau de Cayeux ; et il leur confia le message ainsi qu'il voulait qu'il fût dit, et leur dit : « Seigneurs, je jurerai tout le premier, et mes barons après moi, que nous tiendrons, sans faute aucune, toutes les conventions ainsi qu'ils les

ont réglées, pourvu qu'il soit ainsi que l'impératrice les approuve. » C'est ici le point par quoi les Lombards furent trompés.

596. Alors les messagers s'en allèrent en Salonique. Ils firent et dirent tant au comte de Blans-Dras qu'ils le ramenèrent au Corthiac avec eux. Alors l'empereur le baisa et lui pardonna toute rancune; et ils jurèrent de maintenir le droit de la dame, et de garder tout pareillement le droit de l'enfant. Et quand vint l'après-dîner, le comte s'en retourna en Salonique, et l'empereur demeura cette nuit à Corthiac. Et quand vint le lendemain matin, l'empereur commanda à quarante chevaliers qu'ils fussent prêts pour aller avec lui. Néanmoins il y en eut bien soixante autres qui entrèrent avec les quarante, malgré ceux qui gardaient les portes. Que vous dirais-je? il y en eut tant que ceux qui les devaient compter en perdirent le compte.

597. Au matin, l'empereur entra en Salonique, et Hubert le comte de Blans-Dras descendit de cheval, et mena l'empereur par le frein jusques à l'église de Saint-Démètre. Et quand il vint à l'entrée de la porte, il y eut si grande presse, que quand on frappait chacun du bâton ou de la verge sur la tête, ils juraient que tous y entreraient. Les Lombards ont tant fait qu'ils ont amené double as et le tiers d'un dé en sus. Et depuis lors jusqu'au troisième jour, nos gens, qui étaient restés au Corthiac, entrèrent en Salonique. Et quand ils vinrent à avoir leurs aises et leurs commodités, ils eurent bientôt oublié les peines et les grands travaux qu'ils avaient eus.

598. Les Lombards disaient qu'ils demandaient la terre pour l'impératrice et pour l'enfant ; mais ils pensaient toute autre chose ; car ils la voulaient garder pour le marquis Guillaume de Montferrat, qu'ils avaient mandé par tant de messages, qu'à peine n'enrageaient-ils pas de son retard. Et puisqu'ils agissaient si vilainement envers l'impératrice et son fils, ce n'était pas merveille si Dieu voulait permettre qu'ils en eussent leur récompense.

599. Après que l'empereur eut demeuré trois ou quatre jours en Salonique, les Lombards lui mandaient chaque jour qu'il leur tînt ce qu'il leur avait promis par serment. Et ils lui mandèrent tant qu'ils renoncèrent à lui mander, et lui parlèrent. Et il leur répondit qu'il y était tout préparé, et il dit au comte de rappeler tout ce qu'il demandait, et en la présence de tous. « Sire, fait le comte, je vous le rappellerai, puisqu'il vous plaît. Premièrement je vous requiers pour l'enfant du marquis toute la terre qui est depuis Moton jusques à Macré, et toutes les dépendances qui sont dedans et qui doivent y être. Sire, c'est là ce que je vous requiers pour la part de l'enfant. »

XX. L'impératrice Marguerite, veuve de Boniface, désavoue les Lombards ; son fils est couronné roi par l'empereur.

600. Alors l'empereur appela les princes et les barons qui étaient là, chacun par son nom : premièrement l'archevêque de Salonique qui était assis

près de lui, le comte Bertoud, et le seigneur du Cytre, et après, tous les autres barons; et il leur demanda s'ils approuvaient la demande que le comte faisait contre lui. Et de tous ceux que je vous ai nommés il n'y en eut aucun qui l'approuvât, hors Aubertin qui était sire d'Estives, et le chancelier et Pierre Vent. Ces trois traîtres seulement furent du côté du comte.

601. Alors l'empereur dit au comte : « Sire comte, or écoutez-moi un peu, s'il vous plaît. Je ne veux pas que vous ni autre puissiez dire à bon droit que je vous fausse ma promesse. Il est vrai que je vous ai promis que toute la terre que vous avez ici rappelée, je vous l'octroierais, si l'impératrice en était d'accord. Et je le reconnais bien encore, et je tiendrai parole si elle en est d'accord. Et je veux que tout le monde sache que jamais à nul seigneur ne fut faite pareille demande, qu'il abandonnât sa terre de force et son honneur. Et je sais bien que celui qui me fait pareille requête n'est pas très désireux d'accroître mon honneur ni d'avancer mon profit, et qu'il ne m'aime guère plus que ne font les Blaques et les Comains. »

602. Alors l'empereur appela Conon de Béthune, et lui dit qu'il allât à l'impératrice et lui demandât si c'était de par elle que le comte de Blans-Dras lui faisait pareille demande. Conon de Béthune alla aussitôt à l'impératrice, et lui demanda si elle l'approuvait; et elle dit qu'elle prendrait conseil et leur répondrait le lendemain. Et Conon de Béthune y consentit, et revint à l'empereur, et lui dit ce qu'il avait

trouvé. L'empereur alla à l'impératrice, et lui dit : « Madame, ne soyez pas contre mon droit; car alors vous feriez chose déloyale envers moi et envers vous. Et ne craignez jamais rien de moi ; car jamais (Dieu me soit en aide !) je ne ferai de vilenie envers vous si vous n'en faites avant envers moi. »

603. « — Sire, dit la dame, si je m'osais fier en vous, je vous dirais bien pourquoi je leur obéissais. Ils avaient si durement levé le pied contre moi que je n'osais parler contre eux. Ils avaient fait serment envers moi et envers mon fils ; et ils n'ont pas laissé pour cela de mander deux ou trois fois au marquis Guillaume de Montferrat qu'il vînt à eux, parce qu'ils me voulaient déshériter moi et mon enfant de notre terre, pour y mettre le marquis. Et puisque je vois qu'il y a en eux une malice si évidente, et qu'ils poursuivent ainsi mon déshéritement, je resterai entièrement à votre volonté, et jamais, quoi qu'ils me sachent dire ou faire ou promettre, je ne m'accorderai avec eux ni avec leurs desseins. »

604. Ainsi arrangèrent entre eux leur affaire l'empereur et l'impératrice Et quand les Lombards surent le désaveu de la dame, ils en furent bien ébahis. Alors ils s'avisèrent d'une autre tromperie ; car ils dirent que si la paix ne se pouvait faire en cette manière, ils prendraient deux hommes et l'empereur deux, et ces quatre en prendraient un cinquième ; et ce que ces cinq en prononceraient entre eux en commun, serait tenu pour droit jugement. Et ils ne disaient cela que pour allonger. Et quand l'empereur ouït cela, il dit qu'il y consentait bien,

mais que seulement il voulait savoir qui serait le cinquième. Et les Lombards dirent qu'ils ne le feraient pas, mais qu'ils lui nommeraient volontiers les deux qu'ils prenaient : l'un était le connétable et l'autre le sire de Négrepont.

605. C'est ainsi que cette chose resta alors en débat. Et l'impératrice vint à l'empereur, et le pria pour Dieu que, s'il lui plaisait ainsi, il couronnât son fils; et il dit qu'il le couronnerait bien volontiers. Alors, le jour de l'Épiphanie (6 janvier 1208), l'empereur fit l'enfant chevalier en grand honneur, et puis il le couronna devant tous. Et pourtant le comte demeura encore en sa régence, et fut remis en possession des gonfalons royaux; et il refit de nouveaux hommages et de nouveaux serments, pour le temps qu'il plairait à l'impératrice, et pas plus.

XXI. Débat de l'impératrice et du comte de Blans-Dras; il renonce à la régence.

606. Nos gens alors croyaient avoir ainsi ferme paix et bon accord; mais c'est alors que d'abord commence la guerre; car le comte garnit Christople et la Serre, et de telles gens qui n'avaient pas bien grande volonté d'accroître l'honneur de l'enfant, comme on le sut depuis par preuve certaine.

607. Il advint un jour que le comte vint à un parlement au château de Salonique. Là étaient l'empereur, Conon de Béthune, Pierre de Douai et assez d'autres barons. Alors le comte commença à parler, et il parla assez follement; et Conon de Béthune lui

dit qu'il prît conseil s'il voulait parler devant tel preud'homme que l'empereur. Et il dit qu'il le ferait volontiers, mais il ne le fit pas; puis il dit une chose dont l'impératrice le prit au mot, ainsi que vous entendrez.

608. « Sire comte, dit l'impératrice, écoutez-moi un peu s'il vous plaît. On m'a fait savoir que vous avez garni mes châteaux, comme la Serre et Christople; et vous les avez garnis de telles gens qui n'aiment pas beaucoup notre honneur, et qui jamais ne me firent promesse ni serment de par mon fils; mais ils l'ont fait à vous de telle manière que si le marquis Guillaume de Montferrat (que vous et les vôtres avez mandé il y a longtemps) était passé par deçà, vous devez, pour me déshériter moi et mon enfant, lui rendre mes deux châteaux. Et parce qu'on m'a fait connaître cette chose pour vraie, je veux que vous me rendiez mes deux châteaux. »

609. Et le comte dit qu'il le ferait volontiers. Et l'impératrice dit qu'il lui en donnât des sûretés. Et il dit qu'il lui en donnerait de bonnes. Et en cela il dit une folie pour lui; car toute la cour jugea en commun et dit, pour faire droit, que le comte devait demeurer par devers l'impératrice, jusques à tant qu'il lui eût livré ses châteaux, et qu'elle eût mis ses garnisons dedans. Et le comte dit à l'impératrice que tout comme ils l'ont jugé, il l'octroie bien.

610. « Et je prie, fait l'impératrice, monseigneur l'empereur comme mon légitime avoué, qu'il me soutienne dans mon droit? — Dame, je consens volontiers, fait le comte, qu'il vous soutienne dans

votre droit ; et quant à votre régence, vous pouvez la ravoir de moi pour assez peu de chose. — Et moi, fait l'impératrice, je la reprendrai volontiers, si vous voulez. » Et le comte, en fol et en mal appris, tire un anneau de son doigt, et rend à l'impératrice la régence de tout le royaume de Salonique dont il était saisi par cet anneau. Et puis il est demeuré par devers elle en prison pour toute l'affaire que vous avez ouïe.

XXII. Le comte de Blans-Dras agit en secret pour que le château de la Serre reste fermé à l'empereur.

611. Alors l'impératrice fit tant qu'elle eut des chevaliers préparés, dont chacun était son homme et fieffé de son fils ; et elle leur commanda qu'ils allassent prendre possession des châteaux. Et avec eux alla, de par l'empereur, Guillaume de Sains qui était maréchal de notre armée, et Guillaume de Blendel, et Hervée de Garet, Gui de Dant Ruel et plusieurs autres chevaliers. Tous ceux-là se sont mis en chemin pour aller à la Serre.

612. Et le comte appela cependant Vivien qui était châtelain de Salonique, et Rube, un traître, et Angelier qui en était un autre. « Allez-moi bien vite, dit le comte, à la Serre ; et dites au châtelain de par moi, que pour nul avis que je lui mande, ni pour nulle lettre, il ne rende le château. »

613. Alors les traîtres se mettent en route après nos chevaliers, et font tant qu'ils les rejoignent. « Seigneurs, font les trois traîtres à nos chevaliers,

attendez-nous un peu ici, et nous irons là dedans au châtelain, et lui dirons pourquoi vous êtes venus ici. » Les traîtres entrèrent donc au château, et firent leur message au châtelain. Et le châtelain Hugues leur dit que jamais ils n'eussent de crainte pour cela, que nos gens n'y mettraient pas le pied. Et alors les traîtres lui dirent que le comte était en prison. C'est ainsi que la trahison fut arrangée.

614. Les trois traîtres montèrent donc en haut de la tour, et dirent à nos messagers, qui les attendaient en dehors du château, qu'ils allassent à Christople ; et si on leur rendait Christople, on leur rendrait la Serre; mais autrement ils n'y mettraient pas les pieds. Et nos messagers dirent qu'ils iraient. Ils vinrent alors à la Gige, et prirent là un messager qu'ils envoyèrent à l'empereur, et lui mandèrent toute l'affaire, et comment les trois traîtres étaient demeurés dans le château.

615. Quand l'empereur ouït ces nouvelles, elles l'ennuyèrent merveilleusement. Il dit alors à l'impératrice qu'elle fût bien tranquille; car il les irait voir et qu'ils ne l'attraperaient pas. « Dame, vous-même aussi viendrez avec moi, et s'ils ne vous laissent entrer, il me semble qu'ils se fourvoieront fort. — Sire, je ferai votre commandement; et je vous prie, pour Dieu, que vous m'aidiez dans mon droit; sinon je sais bien qu'ils feront tout leur possible pour me déshonorer. » Et le comte qui entend ces paroles, en est bien joyeux au fond du cœur; car il pense bien toutefois se délivrer, et tant faire que les châteaux lui restent.

616. Et quand l'empereur voit qu'il ne peut avoir les châteaux par des messages, cela lui déplaît fort. Il dit alors qu'il ira lui-même pour savoir ce que c'est, et qu'il mènera avec lui la reine pour savoir si on la laissera entrer en son château. Et il y mènera tant de gens que si on ne l'y laisse entrer de bonne grâce, il y entrera, dit-il, de force. « Sire, dit le comte, que cela ne vous inquiète pas. C'est à tort que pour cela vous vous dérangerez, et Madame aussi; car j'irai si vous voulez et saurai pourquoi ils ont fait cela. Et s'il vous plaisait de me laisser ravoir ma terre et d'oublier votre colère, je vous rendrais les châteaux sans faute; car j'y mènerai Pierre Vent, par qui je les espère bien ravoir.

617. « Dame, ne craignez pas, dit le comte, de ne pas ravoir vos châteaux. Laissez-moi y aller; et envoyez-y, vous et monseigneur, telles gens pour m'y garder, que vous restiez sans inquiétude là-dessus; seulement laissez-moi ravoir ma terre et oubliez votre mécontentement. — Et je veux bien, fait l'empereur, que vous et tous les autres ayez ce que vous devez ravoir, à condition que vous rendiez à l'impératrice ses châteaux. »

XXIII. Comment les Français entrèrent dans le château de la Serre avant l'arrivée du comte de Blans-Dras.

618. Alors l'affaire fut arrangée de telle sorte que le comte lui-même devait aller à la Serre pour ce que vous avez ouï. Il fut aussi commandé à Conon de Béthune, à Anseau de Cayeux, à Baudouin

de Sorel et à Mathieu Bliaud qu'ils allassent avec le comte pour le garder. Et ils y allèrent, et menèrent avec eux tant de chevaliers qu'ils furent jusques à trente.

619. Entre ces incidents, voici venir à l'empereur un messager qui le salua de la part de ses messagers qu'il avait premièrement envoyés à la Serre, et lui dit que le château fut tenu contre eux en telle manière qu'ils n'y purent entrer. Alors ils s'en allèrent de là à la Gige, et là se reposèrent et se logèrent au mieux qu'ils purent. Et ceux du château avaient envoyé des messagers au bailli de Burille, qui était bien outrecuidant; et il demeurait à Menelic. Et ils dirent au bailli qu'il vînt à la Serre, et que s'il y amenait des gens en force, le château lui serait rendu et livré; car ils aimaient mieux qu'il l'eût que l'empereur.

620. « Or écoutez, sire, comme l'affaire vint à point; car au moment où il devait entrer au château avec ses gens, et où il commençait à approcher bien fort, les Grecs de la Serre avaient mandé en plein jour, du consentement de tous, à vos messagers, qui étaient à la Gige, qu'ils vinssent à la Serre lorsqu'il serait nuit, et qu'ils les mettraient dans le bourg. Que vous dirais-je? Nos messagers y vinrent, et les Grecs les mirent dans le bourg sans autre lutte. Il y eut alors assez de Lombards pris, et de leurs chevaux gagnés.

621. « Et alors la lutte commença tout d'abord. Les Lombards étaient dans le château au-dessus; et nos messagers les assiégèrent là-haut, et brûlèrent

la maîtresse porte. Sire, on fut là trois jours, et au quatrième ils se rendirent, leur vie et leurs personnes sauves et leurs biens. Sire, ils se rendirent ainsi; puis les nôtres leur firent jurer sur reliques que jamais ils ne se mettraient contre vous ni en château ni ailleurs. Sire, il est advenu tout ainsi que je vous ai dit. »

XXIV. Trahison des Lombards de Christople; le comte de Blans-Dras ramené en prison à Salonique.

622. L'empereur fut bien joyeux de cette nouvelle; et pourtant cela n'empêcha pas que Conon de Béthune, et les autres qui furent désignés avec lui, n'allassent avec le comte à Christople. Ils s'en vinrent donc à la Serre. et s'y logèrent cette nuit, et furent très-honorés de ceux qui étaient là. Au matin, ils se remirent en route pour aller à Christople, et vinrent à Dragmes. Et au moment où le comte dut mander au château qu'on lui apportât les clefs, il appela Pierre Vent, un grand traître, et le chargea de dire au châtelain que pour chose qu'il pût dire, faire ou commander, il ne rendît pas le château : car il pensait bien être délivré sans rendre le château.

623. Et Pierre Vent dit que la chose serait bien faite. Et il pensait bien tant faire par sa tromperie qu'il le délivrerait; mais on a dit depuis longtemps que « tel pense tromper autrui qui par semblable ou même tromperie se laisse tromper. » Alors Pierre Vent alla à Christople, et dit au châtelain le man-

dement du comte, ainsi qu'il le mandait. Et le châtelain et tous les Lombards s'y soumirent; puis ils firent une trêve avec nos gens, et la jurèrent des deux côtés, jusqu'à tant que cette chose fût consommée.

624. Les Lombards avaient comploté une grande trahison contre nos gens; et nos gens qui ne se doutaient de rien, mais étaient tout confiants, se répandirent çà et là par les hameaux. Et les Lombards avaient envoyé leurs espions, un peu avant minuit, en un lieu où quatre de nos gens s'étaient logés. A quoi bon ce discours? Les Lombards leur coururent sus, et les prirent tous quatre. Mais un de leurs sergents échappa; il vint à Dragmes, et conta à monseigneur Conon l'aventure, dont il ne fut pas joyeux. De ces quatre qui furent pris là, ainsi que vous avez ouï, l'un fut Anselme de Beaumont et le second Hervée de Garet; mais je ne saurais nommer les deux autres.

625. Quand Conon de Béthune sut cette trahison, il monta à cheval, lui et Anseau de Cayeux, pour aller vers Salonique; et ils emmenèrent avec eux le comte de Blans-Dras Ils laissèrent alors Baudouin de Sorel à Dragmes avec trente chevaliers. Et Conon de Béthune et Anseau de Cayeux vinrent à Salonique avec le comte, et le rendirent à l'empereur et puis lui contèrent toute l'affaire.

626. L'empereur en fut merveilleusement irrité; et le comte le pria pour Dieu qu'il eût pitié de lui. « Vous avez, dit l'empereur, faussé votre promesse envers moi; ayez donc ce que vous avez mérité.

Mais sans mensonge, ce n'est pas par moi que vous serez déshonoré. » Alors l'empereur l'envoie à l'impératrice, et l'impératrice le livre au comte Bertoud, et le comte Bertoud l'emmène au château de la Serre, et le fait aussitôt emprisonner. Mais ici le conte cesse quant à présent de parler de lui, et il revient à Baudouin de Sorel et aux trente chevaliers qui sont demeurés à Dragmes.

XXV. Défaite des Lombards de Christople.

627. Alors que nos chevaliers séjournaient à Dragmes, et qu'ils se préparaient à garder le pays, il leur advint un jour que nouvelles leur vinrent que les Lombards qui étaient dans Christople, venaient pour prendre les bestiaux, pour gâter et détruire les hameaux, et pour inquiéter nos gens. Alors ils coururent s'armer et montèrent à cheval, et les entourèrent dans un terrain difficile. Et quand les Lombards virent cela, ils voulurent retourner, mais ils ne purent; car nos gens s'efforçaient de les approcher le plus qu'ils pouvaient et de les entourer.

628. Et quand les Lombards virent cela, ils furent fort effrayés parce qu'ils savaient que les Français ne les aimaient pas du tout. Ils ne désiraient pas beaucoup leur attaque, ou plutôt ils la craignaient. Néanmoins ils savaient bien qu'ils étaient beaucoup plus nombreux que nos Français n'étaient; mais de ce qu'ils étaient venus si près d'eux ils ne se tenaient pas pour sages. De voir qu'ils s'efforçaient de mener leurs bestiaux en Christople, cela rendait

nos Français furieux et acharnés envers les Lombards. Ils se tenaient fort pour dupes si les Lombards emmenaient leurs bestiaux. Alors ils baissent les lances, et piquent les chevaux en s'écriant : *Lombards!* bannières déployées.

629. Quand les Lombards les voient, ils se mettent à fuir vers Christople le plus précipitamment qu'ils peuvent; et nos gens les suivent de si près que peu s'en faut qu'ils ne les atteignent. Et néanmoins il y eut quelques Lombards qui eurent honte de ce qu'ils fuyaient; ils s'arrêtèrent donc, mais ils le firent bien à regret. Parce que les Lombards voient bien que de force il leur faut combattre, ils s'arrêtent au Val de Philippe; car autrement ils craignaient qu'en fuyant ils ne fussent occis. Les Français leur courent sus, les lances baissées, et chacun frappe le sien pour le terrasser s'il peut.

630. Baudouin de Sorel s'est adressé à Pierre Vent, et Pierre à lui. Ils brisent leurs lances l'un sur l'autre, mais ne se font pas d'autre mal, et ne bougent pas de leur selle. Alors ils passent outre pour fournir leur course, et quand Baudouin a repris sa course, il met la main à l'épée et court sus à Pierre Vent, et Pierre à lui. Ainsi commence la bataille entre eux deux. Et ils s'entre-frappent parmi les heaumes tant que tous les lacs sont découpés, et que l'un a arraché à l'autre le heaume de la tête.

631. S'il y eût eu en Pierre Vent autant de bravoure qu'il y avait de perfidie, il eût été merveilleusement à priser en faits d'armes. Baudouin de Sorel

ne l'épargne en rien, mais il le frappe de l'épée parmi la coiffe de fer, si bien que l'épée lui arriva jusqu'au crâne, et de telle manière que s'il n'eût plié sous le coup, il eût été mort. Néanmoins le coup lui glissa sur le bras droit, si bien que peu s'en fallut qu'il n'eût le bras démis, et qu'il ne trébuchât à bas du cheval. Et quand Pierre Vent vit que Baudouin l'allait pressant ainsi, il lui rendit son épée et promit de garder la prison.

632. Et nos gens ont tant fait, par la divine passion de Notre-Seigneur, qu'ils ont bien mis la main sur la moitié de leurs ennemis. Et Mathieu Bliaud a pris Raoul, le châtelain de Christople, et il l'a fait lier sur un pauvre roussin, les pieds liés par dessous le ventre le plus vilainement qu'il peut. Et il était bien juste que récompense lui fût rendue de la grande honte et de la grande vilenie qu'il fit à son seigneur quand il ferma son château contre lui. A quoi bon ce discours? Ils l'emmènent en prison tout blessé et ensanglanté, et bien durement ébahi de la grande honte qui l'attend, dont il ne se verra jamais déchargé.

633. Nos gens se montrèrent fort bien à ce combat, et firent grand honneur à leur pays et à tous ceux dont ils étaient issus. A quoi bon ce discours? Les Lombards y furent déconfits, pris et liés ainsi que vous avez ouï. Jean de Jenlain, qui était frère de Simon de Jenlain, Jacques Bliaud qui était né près de Blavegnies, et tous les autres s'y comportèrent très-bien à leur honneur comme il y parut; chacun y tint lieu d'Olivier et de Roland. Il y eut

beaucoup de Lombards pris, et ceux qui purent fuir, s'enfuirent vers les montagnes pour sauver leur vie; mais les Grecs les attaquèrent, et les prirent tous et les occirent.

XXVI. Les gens de Christople refusent de se rendre; les prisonniers lombards sont ramenés à Salonique.

634. Quand le comte Bertoud sut que les Lombards étaient ainsi prisonniers, il en fut bien joyeux, parce qu'il pense bien maintenant que pour espérer de les avoir et les délivrer, on lui doit rendre Christople. Il s'en vint donc à Dragmes, et mena le comte avec lui, et là ils parlèrent ensemble. Après ils vinrent devant Christople avec leurs prisonniers, et dirent à ceux de dedans que s'ils leur voulaient rendre Christople entièrement, leurs vies sauves et leurs personnes et leurs biens, le comte et tous les autres prisonniers seraient délivrés.

635. Et ceux qui étaient dedans ne leur daignèrent pas répondre, sinon qu'ils se retirassent de devant eux, où qu'ils tireraient sur eux, et qu'ils ne rendraient pas le château pour chose qu'on pût ou sût faire, et qu'ils ne prisaient pas l'empereur la valeur d'un denier; et si on les attaque ils se défendront bien. Et quand nos Français ouïrent cela, ils s'en retournèrent arrière vers Salonique, et laissèrent les deux comtes, et s'en vinrent avec les prisonniers.

636. Et l'empereur appela le châtelain et lui dit: « Raoul, Raoul, n'est-il pas bien juste que nous vous vendions chèrement la honte, la souffrance et le

malaise que vous nous fîtes souffrir devant Christople, et de ce que vous nous fîtes coucher aux champs sur la gelée et sur la neige, sans tentes et sans pavillons? Et les gens qui étaient venus avec moi, furent encore en plus grand malaise que moi; je n'eus que du bien en comparaison d'eux. Et vous étiez dans vos divertissements là-haut, et aviez toutes vos aises. Par mon chef, châtelain, celui qui fait cela à son seigneur, ne lui montre pas qu'il l'aime d'amour. Et cette félonie je ne l'ai pas oubliée de telle manière que vous n'en ayez la récompense que vous avez méritée. »

XXVII. Trahison de Roland Pice à Platemont.

637. L'empereur menace en telle manière le châtelain, et Pierre Vent et Vivien. Et que vous dirais-je de plus? L'empereur se prépare et garnit le château et la tour de l'évêque de Sabba. Et pendant qu'il formait et ordonnait sa garnison, voilà un messager de la part de Roland Pice, qui donne à l'empereur une lettre. Et il lui mandait qu'il lui envoyât trente chevaliers parce que les Lombards, ainsi qu'il lui mandait, se disposaient à venir sur lui et à prendre du sien.

638. Et l'empereur dit que puisqu'il est son homme, il n'est pas juste qu'il lui manque alors qu'il peut l'aider. Il appela donc Anseau de Cayeux et Guillaume de Sains et leur dit qu'il leur fallait aller en ce voyage. Et Guillaume de Blendel y fut aussi. Que vous conterais-je? Il y en eut trente qui dirent

que bien volontiers ils feraient le commandement de leur seigneur, et que bien volontiers ils iraient. Ils se mettent donc en chemin.

639. Et le traître en l'aide de qui ils allaient, s'était allié aux Lombards moyennant deniers et perpres d'or qu'il en avait reçus, en telle sorte qu'il devait tourmenter nos Français et guerroyer avec eux à l'aide de son château. Et ainsi avait-il fait son marché avec les Lombards. Et Anseau de Cayeux s'en va avec ses compagnons à Platemont, en l'aide de celui qui les trahit autant qu'il peut et les trompe; mais Dieu leur envoya son confort Ils vinrent jusques à Platemont, et n'entrèrent pas dedans; mais messire Anseau de Cayeux envoya un message à Roland Pice.

640. Mais il n'était pas en ce moment au château; il était allé pour trouver les Lombards afin qu'ils prissent nos gens quand il serait nuit. Telle est la trahison qu'avait méditée Roland Pice envers nos gens; et Notre-Seigneur n'y voulut pas consentir, car il mit en tête à un sergent de leur faire savoir qu'ils retournassent aussitôt en arrière; car si Roland peut être en possession d'aucuns d'entre eux, ils donneront à gagner sur leurs peaux. Et quand nos gens ouïrent la trahison, ils retournèrent à la Gige, et mandèrent à l'empereur qu'il en était ainsi que vous avez ouï.

XXVIII. L'empereur part de Salonique et va au Cytre.

641. Quand l'empereur ouït cela, il en fut bien triste, et dit que le traître pensait bien l'avoir attrapé; mais qu'il sache bien qu'il a attrapé lui d'abord et tout son lignage après. Et néanmoins l'empereur ne s'effraye de rien, mais il prépare son affaire à Salonique, et fait tant que tous ses hommes soldés se tiennent pour bien payés de lui. Alors il prend congé de l'impératrice, et elle le remercie bien de l'honneur qu'il lui a fait.

642. Il part donc de la ville, et il a tant fait, lui et ses hommes, les uns par mer et les autres par terre, les uns à pied et les autres à cheval, qu'ils sont venus au Cytre. Et lui-même y vint par mer, lui dixième de chevaliers sans plus. Et il n'en laissa pas entrer plus avec lui; car il avait si rudement plu et neigé que les fleuves en étaient si gros et si profonds que les prés et la terre en étaient tout couverts, en sorte que c'était à peine si les sommiers ne s'y noyaient pas. Et les hommes étaient si trempés, qu'ils étaient tout comme morts tant de l'eau que du froid.

643. En cette chevauchée était Conon de Béthune, qui maudissait bien rudement ceux qui l'avaient mené là, et disait que celui qui souffrait une si grande pénitence pour Notre-Seigneur (de ce qu'ils étaient tout comme coupés de froid et de douleur), aurait bien mérité le paradis. Et s'ils eurent d'assez grosses payes, ils durent à bon droit les avoir.

Que vous dirais-je? Ils se logèrent une nuit devant la Verre, et de là ils sont allés au Cytre.

644. Or nos gens sont arrivés au Cytre, et là ont trouvé l'empereur et l'armée qui y séjournait. Et messire Orri du Cytre leur a fait tout l'honneur qu'il put, si bien que l'empereur d'abord, et tous ceux de l'armée après, s'en louèrent bien fortement. Alors l'empereur régla son affaire, et s'en alla un soir en Salonique, lui et Conon de Béthune; car on lui dit que ses gens se devaient être tous révoltés contre lui.

645. Alors il a ordonné sa garnison de la tour qui était sur la mer, et il y laissa Hugues Bliaud et d'autres chevaliers que je ne saurais nommer : après quoi il s'en retourna au Cytre. Alors il appela Eustache son frère et Anseau de Cayeux et leur dit : « Seigneurs, vous choisirez jusques à trente hommes des plus prud'hommes que vous pourrez trouver dans cette armée; et puis allez-vous-en au val de la Venisce, et passez la Closure avant que les Lombards l'aient garnie, et gardez-la de près jusques à notre venue. » Et ils disent qu'ils feront volontiers son commandement; ensuite ils ont passé la Closure.

XXIX. L'empereur repousse les propositions des Lombards et se prépare au combat.

646. Entre ces choses, les Lombards envoyèrent proposer à l'empereur une paix telle que je vous dirai, et Robert de Mancicourt en fut le messager près de l'empereur, et dit : qu'il délivrât le comte de Blans-Dras, et le mît en possession de la régence du

royaume de Salonique dont il l'avait dessaisi ; et puis qu'il allât au Corthiac, et qu'eux iront là vers lui pour faire droit. « Or, bel ami, fait l'empereur au messager, vous-même pouvez à présent bien savoir si cette demande est juste et s'il y a raison. Dieu me donne de vivre tant, s'il lui plaît, que je puisse montrer ma pensée sur eux. »

647. Ce message fut apporté à l'empereur, ainsi que vous avez ouï, un jeudi saint ; et le jour de Pâque (6 avril 1208), après dîner, l'empereur partit du Cytre avec son armée, et dit bien qu'il ne retournera plus en arrière, mais qu'il aura bientôt accompli sa volonté sur les Lombards, qui lui ont fait tant d'ennuis. L'empereur passa donc la Closure tout au soir, et vint jusques à la Venisce, où il trouva ses gens en joie et en grande aise. Et les Lombards renvoyèrent là pour la proposition même que vous avez ouïe.

648. L'empereur voit bien que les Lombards le guettent seulement pour le tromper. Alors il s'en va vers le pont de Larse, et se loge à douze milles de là ; car il eût toutefois ouï volontiers qu'ils renonçaient. Il avait donc envoyé un évêque et un vieux chevalier par lesquels il leur avait mandé qu'il ferait volontiers la paix avec eux, s'ils offraient chose où il y eût raison, de telle sorte qu'ils demeurassent en la terre et que lui leur donnât encore de sa terre pour accroître la leur, pourvu qu'ils fussent ses hommes et qu'ils lui fissent hommage et serment. Et les Lombards dirent qn'ils n'en feraient rien ; car ils ont leur connétable en qui ils ont toute leur espérance.

649. Les messagers que l'empereur y avait envoyés revinrent à l'empereur et lui dirent : « Sire, si vous voulez avoir la paix avec les Lombards, il convient premièrement que vous délivriez le comte de Blans-Dras, et après que vous le mettiez en possession de la régence, et puis que vous vous en alliez au Corthiac ; et là ils viendront vous faire droit, autant qu'ils devront. Et s'il vous déplaît de séjourner au Corthiac, retournez-vous-en à Constantinople, et là ils vous feront la même chose, au dire de Lombards et de Français. Et ils vous mandent bien qu'ils ne vous répondront pas autre chose. »

650. Et quand l'empereur ouït la réponse des Lombards et leur grand orgueil, il fut si rudement étourdi de colère qu'il n'eût pas dit un mot à qui lui eût fait le plus grand don. Il était alors assis pour manger, et il se leva de table en si grande fureur qu'il renversa par terre le beau siége où il était assis. Et alors il jura que puisque les Lombards ne veulent faire avec lui paix ni accord, il saura si les Lombards auront la force contre lui.

651. Alors l'empereur commanda que ses tentes fussent détendues ; car il voudra, dit-il, coucher au pont. L'empereur fit dont crier dans le camp que chacun s'armât ; puis ils chevauchèrent droit vers le pont de Larse. L'empereur fit ranger et ordonner ses corps de bataille, et se plaignit des Lombards à tous ses chevaliers. Alors il envoya des chevaliers en avant pour savoir si les Lombards avaient défait le pont ou s'il était entier.

652. Guillaume de Sains y fut envoyé, et le sire

de Beaumetz, et Gosseau le Moine, Arnoul de Villers, Gautier de la Rivière, Robert de Boves ; ce fut celui qui passa le premier le pont. Alard de Kiéri y fut aussi, Guillaume d'Arondel et Raoul son compagnon, et un chevalier qui était appelé Pierre, et était de la suite de Guillaume de Beaumetz. Gadoul de Kiéri y fut aussi, et Gilles de Brebière, et Giroud de Levincourt.

XXX. Défaite des Lombards au pont de Larse.

653. Alors vinrent nos chevaliers au pont, et avec eux des arbalétriers que l'empereur y avait envoyés. Et Notre-Seigneur leur aida tant qu'ils trouvèrent le pont entier. Et Robert de Boves se met dessus le premier, et les autres s'y engagent après. Alors ils voient descendre les Lombards qui leur viennent à l'encontre ; et les nôtres comme preux et hardis les reçoivent avec leurs lances. Là Gosseau le Moine ne fut pas poltron ; mais il se comporta en chevalier preux et vaillant ; et ses compagnons revenaient souvent à la charge autour de lui.

654. Et sachez qu'il y en eut d'autres qui furent bien preud'hommes de leurs personnes en cette rencontre, comme Guillaume de Sains, Arnoul de Villers, Gautier de la Rivière et Alard de Kiéri. Et ils firent tant que le pont fut gardé jusques à tant que ceux qui étaient en arrière furent venus. Nos gens passèrent le pont en hommes qui en conquirent bien l'entrée par leurs prouesses. Et il y eut aussi un petit sergent qu'on appelait Capitel, qui s'y montra

fort bien ; et tous les nôtres dirent que c'en fut un (parmi ceux qui étaient là) qui en fit le plus. »

655. Nos gens serrèrent les Lombards de si près qu'ils les repoussèrent de force dans le château, et conquirent le terrain sur eux jusqu'à la maîtresse porte ; et ils abattirent aussi de leurs chevaliers et en retinrent. Il y eut une bien grande lutte pour prendre le pont. Là s'aidèrent bien Gosseau le Moine, Arnoul d'Armentières et Gautier d'Allues : ils ne s'arrêtèrent jamais, et vinrent devant la porte, et là leur coururent sus. Gautier abattit un Lombard devant la porte et conquit le cheval ; et Arnoul d'Armentières prit le Lombard sans nulle autre défense, et le fit garder comme prisonnier.

656. Il serait ennuyeux de raconter combien chacun y gagna ; mais je vous dis seulement qu'en vérité chacun s'y montra en prud'homme, et jamais gens si peu nombreux ne firent si bonne et si belle contenance. Alors leur vinrent deux corps de bataille de nos gens qui les secoururent ; et s'ils se fussent un peu plus hâtés de venir au pont, ils eussent bien retenu la plus grande partie des autres ; mais ils ne savaient pas que nos gens fussent engagés avec les Lombards. Alors Conon arriva au pont, et il trouva que nos gens s'étaient tant battus avec les Lombards qu'il leur avait fait déguerpir la place.

657. Et après que Conon eut passé le pont, les Lombards s'enfuirent en leur forteresse, et leur laissèrent tentes et pavillons, et tout ce qu'ils avaient de harnais. Alors tout d'abord vinrent les nouvelles à l'empereur que le pont était pris, et il en eut si grande

joie qu'à peine le put-il croire. « Sire, dit Pierre de Douai, hâtez-vous de suivre vite vos deux corps de bataille, car je ne voudrais en nulle façon que nos gens eussent le dessous avec les Lombards. »

658. Après le corps de bataille de Conon de Béthune, passa Anseau de Cayeux ; et lorsque les Lombards les aperçurent, le plus agile pensa être le plus lent à rentrer au château. Alors il ne leur prend plus la moindre volonté de se battre avec les nôtres. Et notre empereur, qui était bien joyeux, vint au pont. Qui veut gagner là, le peut faire, par exemple mulets et mules, palefrois et chevaux, vêtements et couvertures, or et argent et autres biens. A quoi bon ce discours ? Les Lombards eurent bien, à cette affaire, par leur folie, un dommage de mille et cinq cents marcs d'argent fin.

XXXI. Le château de Larse se rend.

659. L'empereur s'arma et passa le pont, qui était fait de planches longues et étroites ; et l'eau était si profonde dessous et courant si raidement, que nul n'était sur le pont qui ne fût tout ébahi de regarder dans l'eau. Et quand l'empereur fut outre, il monta sur un sien cheval gris. Après il fit lacer son heaume, et puis prit son écu, tel que le comte de Flandre a coutume de le porter. Et quand les Lombards l'aperçoivent, ils le menacent entre eux durement, et disent qu'il aura bien besoin que l'écu qu'il porte soit fort, car il ne les trouvera pas de vrais amis.

660. Alors l'empereur est passé, et il est venu devant la porte. Il a ainsi assiégé les Lombards, qui n'en sont pas joyeux ; au contraire le plus hardi voudrait bien être ailleurs que là. Alors vint à l'empereur Robert de Mancicourt, lui et Guillaume de Larse, et ils le prièrent pour Dieu qu'il laissât en aller les Lombards, leurs vies sauves, et leurs amis et leurs biens ; car ils savent bien qu'ils ne sont pas en force contre lui. Et tous les prud'hommes de l'armée le prient aussi que, pour Dieu et par pitié, il les laisse en aller librement.

661. Il étaient bien là dedans sept cents qui étaient assez forts (et ennuyeux s'ils en eussent eu le pouvoir). Là dedans demeurait aussi le frère du marquis, qui était allé vers le rivage, lui, le connétable et Aubertin, pour savoir s'ils s'en pourraient fuir par eau, s'il en était besoin. Que vous dirais-je ? A la prière des prud'hommes qui étaient là et des barons, l'empereur laissa en aller les Lombards tout librement ; et ils s'en allèrent vers la Flagre tant qu'ils purent, comme gens qui n'avaient pas envie de faire là un long séjour.

662. Il en advint aux Lombards ainsi que vous avez ouï. Et quand nos gens approchèrent du pont au matin, Robert de Mancicourt s'enfuit à Platemont. Et pour qui l'eût voulu juger selon ses œuvres, il eût mérité, alors et autrefois, qu'on le pendît plus haut que nul autre larron, lui qui n'ose pas venir à son seigneur, mais se cache. A quoi bon ce discours ? Robert ne vaut pas la peine que je vous en conte plus de lui.

XXXII. Séjour de l'empereur à l'Amiro.

663. L'empereur s'en va à l'Amiro, lui et ses gens; et les Grecs vont à sa rencontre comme gens qui désiraient merveilleusement qu'il vînt; et ils lui apportent les bannières, et lui font des *vivat*. Nos gens se tiennent ainsi dans la ville sans faire tort de rien à personne, si bien que les Grecs disent qu'ils ont un bien bon changement de seigneur, et qu'à Dieu ne plaise que les Lombards aient jamais autorité sur eux; car maintenant ils commenceront à vivre en sûreté et en grand honneur, pourvu que Dieu leur garde l'empereur.

664. Ils se tinrent ainsi tranquilles pendant longtemps, jusqu'à tant qu'il advint que les galères de Ravan de Négrepont s'assemblèrent autour d'une grande nef qu'ils eussent emmenée volontiers s'ils avaient pu. L'empereur ouït le bruit, et demanda qui c'était qui faisait un tel bruit dehors. Et on lui a conté que c'étaient des voleurs de vaisseaux qui assaillaient une grande nef. Quand l'empereur entend cette nouvelle, il s'élance, et presse bien vivement ses gens de marcher, et dit qu'ils n'emmèneront pas la nef s'il plaît à Dieu.

665. Alors les chevaliers s'arment et entrent dans les barques dont il y avait assez sur la rive. Et il y avait aussi des Capelets qui aidèrent bien fort à nos gens. Ils allèrent secourir la grande nef qui eût bien été entraînée, si les Capelets n'eussent été là, et si nos Français n'eussent songé à la secourir. Et

néanmoins la grande nef se défendait bien vaillamment; mais ceux des vaisseaux leur jetaient de la chaux vive dans les yeux. A quoi bon ce discours? Ils ont laissé la grande nef; mais ils emmenèrent une petite nacelle où il n'y avait rien.

666. Et ainsi qu'ils étaient là, voilà Henri de Blois qui venait de devers Salonique; et il était venu par eau. Et quand il voit l'empereur, il lui dit à l'oreille: « Sire, messire Ponce vous salue, et vous mande qu'il a bien fait votre besogne, et qu'il amène vos deniers et votre marchandise. Mais tant y a qu'il a eu un peu de contrariété; car la mer a été grosse, et la tempête chassa vos vaisseaux à terre, et ils furent brisés. Et il vous fait savoir par moi que vous lui envoyiez gens et chevaliers avec lesquels il puisse vous amener votre avoir. » Et quand l'empereur ouït cela, il y envoya Anseau de Cayeux et autres chevaliers qui firent tant qu'ils amenèrent tout l'avoir de là jusqu'à l'Amiro. Et là l'empereur le fit recevoir et fit payer ses hommes.

XXXIII. Propositions de paix repoussées par les Lombards.

667. Or Conon de Béthune et Anseau de Cayeux s'étaient dit entre eux qu'il serait bon qu'ils pussent tant faire que cette guerre fût apaisée. Ils mandèrent donc au connétable qu'il leur vînt parler, et il y vint. Et ils parlèrent tant ensemble que le connétable s'adoucit un peu. Et alors ils préparèrent entre eux une paix telle que les deux parties s'en iraient à Ravenique, et là en répondraient en commun. « Et

si Gui et Aubertin et Ravan ne veulent pas consentir à cette paix, qu'ils sachent bien, dit le connétable, qu'il ne restera plus pour eux ; et du moment où ils voudront aller contre la raison, dès lors, dit-il, ils n'auront aide de lui ni des siens. »

668. Ils ont donc juré entre eux une trêve jusqu'à tant que cette chose soit mandée à Geoffroi et à Othon de la Roche, et aux autres barons, qui vinrent au parlement, si bien que l'empereur les en remercia beaucoup. Et avant cela, Ravan manda à Conon de Béthune et à Anseau de Cayeux qu'ils lui vinssent parler ; et ils y vinrent. Et Ravan sortit avec grande crainte de son vaisseau ; mais il n'eût pas dû craindre. Que vous dirais-je? Ils parlèrent assez ensemble, mais ce fut pour néant ; car à la paix telle que chacun la proposait, ni l'une ni l'autre partie ne put consentir ; et ils retournèrent chacun arrière là d'où ils étaient venus.

669. Ainsi que je vous ai dit auparavant, le parlement était fixé au val de Ravenique. Là vint l'empereur Henri, le comte Bertoud, et Orri le seigneur du Cytre, et assez d'autres chevaliers. Le connétable vint à l'empereur, et mit pied à terre sitôt qu'il le vit ; et quand il vint devant lui, il s'agenouilla. Et l'empereur le releva et le baisa, et lui pardonna sa rancune et tout ce qu'il avait fait de mal envers lui. Le lendemain, vint Geoffroi de Ville-Hardouin et Othon de la Roche et Gautier des Tombes, bien avec soixante chevaliers très-bien armés et très-bien montés, en gens qui avaient longtemps assiégé Corinthe. Et c'était pour ouïr la paix, en quelle forme

et en quelle manière elle serait ordonnée, qu'ils étaient venus.

670. Que vous dirais-je ? Les Lombards faillirent au parlement, car ils n'y vinrent point. Ils empirèrent ainsi beaucoup leur cause ; car l'empereur se promit bien de les détruire autant qu'il pourrait. Et là Geoffroi devint l'homme de l'empereur Henri ; et l'empereur lui accrût son fief de la sénéchaussée de Romanie ; et il baisa l'empereur en signe de foi. Et Aimé Buffois eut aussi le fief de connétable.

XXXIV. L'empereur entre dans Thèbes, et assiége le château.

671. Quand l'empereur voit que les Lombards ne veulent pas consentir à l'aimer, et qu'ils ne voulurent pas venir au parlement qui était fixé à Ravenique, il partit, et fit garnir pour lui le château des Lombards, parce qu'il ne sait pas ce qui lui peut advenir. L'empereur vint coucher à la Bondeice un mercredi au soir. Alors il passa la Closure, et les Grecs le vinrent saluer.

672. L'empereur chevauche tant qu'il est venu à Thèbes, et les Lombards font tenir le château contre lui. Mais l'empereur dit bien qu'il les fera assaillir, et s'il les peut prendre de force, il se promet bien qu'il les fera maltraiter de leur personne. Et quand il entra en Thèbes, vous eussiez pu ouïr de si grands *vivat* de papas et d'archontes, et d'hommes et de femmes, et si grand tumulte de timbales, de tambours et de trompes, que toute la terre en tremblait.

A quoi bon ce discours? Tous viennent à sa rencontre pour obéir à son commandement.

673. L'empereur est entré en Thèbes ; maisavan qu'il entrât en la ville, il descendit de cheval, en sorte que l'archevêque et le clergé le menèrent à l'église Notre-Dame. Là il rendit grâces à Notre-Seigneur de l'honneur qu'il lui avait accordé d'avoir en ce siècle. Puis il sort de l'église et fait assiéger le château, et dit qu'il l'attaquerait si on ne le lui rend. Mais les Lombards qui sont dedans disent qu'ils ne le rendront pas.

674. Alors il fait dresser des mangoneaux et ranger ses arbalétriers autour des fossés, et fait tirer et lancer contre la principale forteresse. Mais c'est pour néant, car le château est trop fort. Alors Hugues d'Aire fit faire un chat, et le fit bien cuirasser et préparer ; et quand il fut tout fait, ils le firent mener par-dessus le fossé. Et cette soirée, il fut mal gardé, et ceux du château le brûlèrent, de telle sorte qu'il ne put être secouru par personne du dehors.

XXXV. Continuation du siége; le château de Thèbes se rend; le comte de Blans-Dras est mis en liberté.

675. Le lendemain, sergents et chevaliers les assaillirent mêlés ensemble ; et ceux de dedans se défendaient bien vivement, et lançaient des pierres et tiraient des carreaux bien dru, et blessaient beaucoup des nôtres. Guillaume du Chesnet était entré dans le fossé, et faisait des pas dans le mur avec son

épée pour monter en haut. Et quand ceux de dedans l'aperçurent, ils lui lancèrent des pierres, et firent tant qu'ils le blessèrent à la tête et à la main. Mais jamais pour cela il ne laissa l'assaut, et en partant tous ceux qui étaient à l'assaut lui en donnèrent l'honneur.

676. Mais sans mensonge, il est certain qu'on ne peut facilement faire de grandes hardiesses sans qu'il y ait folie. Les trois autres qui s'exposèrent le plus à cet assaut étaient natifs de Valenciennes. L'un eut nom Remondin, et l'autre Sohier le Panetier, et l'autre Franque de Chaumes ; mais ce Franque y fut blessé mortellement à la tête. Il fut bien grand l'assaut que les écuyers livrèrent au château en ce jour ; et ils s'efforcèrent bien de dresser les échelles contre le mur ; mais ceux qui étaient là-dedans se défendaient chacun comme pour soi-même.

677. Guillaume du Chesnet était dans le fossé, faisant des pas dans le mur avec son épée, ainsi que je l'ai dit ; mais ceux de dessus lui jetaient d'en haut des pierres pour l'écraser, s'ils l'eussent pu faire. Et nos archers et nos arbalétriers tiraient à ceux de dedans des flèches et des carreaux ; mais cela n'y faisait rien, car ils se défendaient vivement en jetant des pierres et des pieux aigus. Il y avait aussi des vilains qui avec de grandes frondes lançaient à nos gens des pierres qui leur faisaient merveilleusement de mal. Les cris et le tumulte étaient bien grands. Que vous dirais-je ? Si ceux du dehors eussent attaqué aussi vivement que ceux du

dedans se défendaient, le château eût été bientôt pris ; mais ils attaquaient lentement et paresseusement.

678. Quand l'empereur vit qu'il ne pourrait prendre le château d'assaut, il fit sonner la retraite, puis fit quérir partout des charpentiers pour faire des échelles et des beffrois et de grandes claies. Et ceux du dedans se défendaient selon leur pouvoir; mais la défense ne leur sert de rien, à ce que je crois ; car les échelles sont faites, hautes et grandes et bien chevillées. Et quand les Lombards les virent, ce n'est pas merveille s'ils en furent ébahis. Que vous conterais-je ? Ils firent parler de paix ; et Aubertin et Ravan envoyèrent demander une trêve.

679. Et dans l'intervalle, ils ont envoyé à l'empereur et mis en abandon tous leurs fiefs et leurs terres. Et ils lui donnèrent de grands dons, et lui rendirent le château ; et l'empereur en reçut les clefs. Et ils furent ainsi tout d'accord de part et d'autre ; et alors le comte de Blans-Dras fut délivré, mais depuis il fit tant de mauvaises actions, que jamais elles ne pourraient être amendées à son honneur. Le comte de Blans-Dras fut délivré, et Poince de Lyon fut envoyé pour le délivrer. Il le trouva à Salonique, et lui dit qu'il le mènerait droit à l'empereur pour ouïr le jugement de la cour.

680. Le comte se mit donc en chemin et laissa la route de Thèbes, par un mauvais conseil, pour éviter l'empereur, et tourna vers Négrepont. Et Poince de Lyon revint à l'empereur, et lui conta comment le comte s'en allait vers Négrepont, par un mauvais conseil qu'il avait cru. Et quand l'em-

pereur ouït cela, il en eut bien de l'ennui. « Comment donc, dit l'empereur, ne viendra-t-il point ici ? — Non , sire , fait Poince de Lyon ; mais il dit bien qu'il se vengera de vous. » Que vous dirais-je ? Le château est rendu, et la chose resta ainsi : tous firent leur paix avec l'empereur, excepté seulement le comte de Blans-Dras. Mais il agit bien follement, comme le conte vous l'expliquera ci-après, s'il y a quelqu'un qui vous le dise.

XXXVI. L'empereur se rend à Négrepont; danger qu'il y court par la trahison du comte de Blans-Dras.

681. L'empereur alla à la maîtresse église d'Athènes pour prier; c'est une église qu'on appelle Notre-Dame, et Othon de la Roche, qui en était seigneur (à qui le marquis l'avait donnée), l'y honora de tout son pouvoir. L'empereur séjourna là deux jours, et au troisième il s'en alla vers Négrepont. La nuit il coucha dans un village, et se reposa jusqu'au lendemain, que Baudouin de Pas lui dit que le comte de Blans-Dras était à Négrepont. « Et sachez, sire, que j'ai couché cette nuit à Négrepont, et là j'ai entendu que si vous y allez il vous prendra. » Et quand l'empereur l'ouït, il en fut bien triste ; et dit que pour cela il ne laissera pas d'y aller.

682. Il appela donc Ravan et le connétable, qui était avec lui, et Othon de la Roche et Anseau de Cayeux, et leur dit que le comte s'est ainsi promis, s'il va à Négrepont, qu'il le fera prendre. Et Ravan lui dit qu'il n'en soit pas effrayé. « Vous savez bien,

fait-il, que la cité est mienne, et je vous y prends en sauf-conduit sur ma tête. — Je ne sais, dit l'empereur, ce qu'il en adviendra oui ou non, mais j'irai. » Il se mit donc le lendemain en route dans une galère, lui et Ravan, pour aller à Négrepont. Mais sous quelque augure qu'il y soit entré, je pense qu'il aura grand peur avant qu'il en puisse sortir; car la trahison était toute convenue et préparée.

683. L'empereur Henri entra en Négrepont avec grande joie, et les Grecs de la ville et de la contrée le reçurent bien joyeusement, et vinrent à sa rencontre à grand retentissement de trompes et d'instruments, et le menèrent à une église de Notre-Dame pour prier. Et quand il eut prié tant qu'il lui plut, il partit et sortit de l'église. Et le comte de Blans-Dras avait déjà arrangé comment l'empereur devait être occis. Et ils avaient dit qu'il était venu presque en délaissé; car il n'avait avec lui que trente chevaliers. Ils sont convenus qu'ils le prendront quand il dormira dans son lit; et ainsi ils pourront être vengés et non autrement.

684. L'empereur resta ainsi trois jours au milieu d'eux. Et les nouvelles vinrent à Thèbes qu'il était pris à Négrepont. Et alors vous eussiez vu ses chevaliers ébahis et courroucés étrangement et déconcertés. Et la nouvelle s'en répandit par tout le pays. L'empereur fut trois jours à Négrepont en telle manière qu'il ne trouva personne qui lui fît ou lui dît chose qui lui déplût. Et Ravan fit tant qu'il sut toute la trahison, et comment elle avait été convenue. Alors il vint au comte, et lui dit :

685. « Comte de Blans-Dras, qu'est-ce que tu veux faire? Comment, pour Dieu! ton cœur se pourrait-il résoudre à commettre une si grande déloyauté que d'occire l'empereur, d'où tu ne pourrais enfin échapper que tu ne fusses honni. Et d'autre part, tu sais vraiment qu'il est venu en Négrepont sur ma parole. Et puis je suis son homme lige. Comment penses-tu donc que je pusse consentir qu'on lui fît mal? Comte de Blans-Dras, pourquoi t'en dirais-je autre chose? Ainsi Dieu me soit en aide! Je ne le pourrais souffrir. »

686. A quoi bon ce discours? Si Ravan n'eût été là, l'empereur ne fût pas sorti de Négrepont sans grand ennui, et sans recevoir quelque dommage à sa personne. Alors l'empereur dit qu'il voulait retourner à Thèbes pour voir ses hommes, qui étaient en crainte pour lui, comme on le lui avait conté. Il partit de Négrepont et vint à Thèbes. Et si ses hommes vinrent à sa rencontre et lui firent grande fête comme à leur seigneur, cela n'est pas à demander. Mais ici le conte se tait à présent de cette matière, et retourne à Burile, qui se prépare à entrer dans la terre de l'empereur avec des troupes nombreuses.

XXXVII. Soumission du comte de Blans-Dras.

687. Quand l'empereur ouït ces nouvelles, il en eut bien grand ennui, et néanmoins il dit qu'il irait au-devant de Burile. Il fait donc mander sergents, chevaliers et arbalétriers, et fait convoquer toutes

ses forces. Et le traître qui était comte de Blans-Dras mande à l'empereur qu'il est tout prêt à jurer sur reliques que jamais il ne lui sera contraire. A quoi bon ce discours? Il a tant fait que l'empereur a reçu son serment. C'est ainsi que le comte de Blans-Dras fit sa paix et resta avec l'empereur comme régent.

688. Le comte de Blans-Dras est donc accordé avec l'empereur ainsi que vous avez ouï; et l'empereur se promet bien qu'il l'aidera à déconfire les Blaques et les Comains; mais la félonie de son cœur pensait autrement. Néanmoins je ne vous en dirai pas plus de lui quant à présent; mais je parlerai de Michalis qui fit tant auprès de l'empereur qu'il prit un parlement avec lui pour faire la paix.

XXXVIII. L'empereur négocie la paix avec Michalis, despote d'Épire.

689. Michalis prit un parlement avec l'empereur pour faire la paix; et le lieu désigné fut sous Salonique. L'empereur y vint, et se logea sous les oliviers, puis appela Conon de Béthune et Pierre de Douai, et leur dit : « Seigneurs, on me fait entendre que Michalis, au-devant de qui nous sommes venus ici pour un parlement, est merveilleusement traître et faux, et que sa parole perce et tranche. Je ne dois pas convoiter ses dons et n'en convoite aucun; car un prud'homme ne doit rien convoiter qui lui tourne à déshonneur.

690. « Or je vous dirai ce que vous ferez. Vous irez à lui, et lui direz de ma part que s'il veut être

mon homme, de telle manière qu'il veuille tenir de moi toute sa terre et tous ses fiefs, je lui ferai autant d'honneur que je ferais à mon propre frère; et s'il ne veut pas faire cela, qu'il sache bien que je marcherai sur lui avec toutes mes forces. Allez donc à lui, et lui dites ce que je vous ai dit; car aussi bien vous a-t-il mandés tous deux. »

691. Alors les messagers montèrent à cheval, et s'en allèrent; et ils ont tant marché qu'ils ont trouvé Michalis en une abbaye où il était logé. Ils descendirent donc de cheval, et saluèrent Michalis de la part de l'empereur, et lui baillèrent leurs lettres ainsi qu'il avait commandé. Et les lettres disaient que les deux messagers fussent crus de tout ce qu'ils diraient de la part de l'empereur. Michalis fit lire les lettres, et quand elles furent lues, il dit aux messagers de dire ce qu'ils voulaient.

692. Et Conon de Béthune et Pierre de Douai se prennent à parler et à dire de beaux discours polis, et à présenter la parole de leur seigneur avec si grande mesure, et à défendre sa cause en répondant ce qu'il fallait si modérément, que ceux qui étaient contre eux en étaient comme tout interdits. Et ce n'était pas qu'ils commissent quelque offense envers eux; mais ils leur faisaient entendre tant de belles paroles et tant de belles raisons bien arrangées et tirées du droit, que tous ceux du côté de Michalis et Michalis même étaient tout désireux d'arriver à notre amitié.

693. A quoi bon ce discours? Ils ont dit et exposé le commandement de l'empereur si courtoisement,

qu'ils ont bien fait adoucir le cœur de Michalis. Il leur dit donc comme en souriant : « Seigneurs, j'ai une mienne fille et l'empereur a un sien frère qui a nom Eustache. Si nous les pouvions unir eux deux ensemble par mariage, notre paix tout d'abord serait facile à faire. Et je donnerai à Eustache avec ma fille le tiers de toute ma terre. Et je veux que vous sachiez bien que je puis mieux servir l'empereur, et par mer et par terre, que nul qui soit en toute la Romanie. »

694. Et quand Conon de Béthune entend cette parole, il voit alors et pense qu'il en pourrait venir grand bien. Il dit donc à Michalis qu'il le fera savoir à l'empereur, et l'y fera consentir; et puis il le lui refera savoir au plus tôt qu'il pourra. Alors les messagers se séparent de Michalis et viennent à l'empereur, et ils lui disent tout ce qu'ils ont trouvé; « et comment il mit en avant le mariage de votre frère et de sa fille; et il donnera à Eustache avec sa fille le tiers de toute sa terre en fief; et dorénavant il voudra bien tenir de vous tout son domaine. »

FIN

TABLE DES CHAPITRES

GEOFFROI DE VILLE-HARDOUIN.

HENRI DE VALENCIENNES

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES

TABLE SOMMAIRE

DES PRINCIPAUX NOMS DE LIEUX ET DE PERSONNES

RENVOYANT AUX NUMÉROS DES PARAGRAPHES

FIN DE LA TABLE SOMMAIRE

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

T

